MEMOIRES DE SŒUR LUCIE

Septième édition, septembre 2008

Couverture: Sœur Maria Lucia de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie
lors de sa visite à la Loca do Cabeço (le 16 mai 2000)
Verso: La Basilique du Sanctuaire de Notre Dame de Fatima
avec les photos des bienheureux François et Jacinthe
après le jour de la béatification (le 13 mai 2000)

ISBN : 978-972-8524-25-8

MEMOIRES DE SŒUR LUCIE

Textes édités par le Père Louis Kondor, SVD

Introduction et notes du Père Joaquín M. Alonso, CMF (†1981)

Secretariado dos Pastorinhos
FÁTIMA – PORTUGAL

Imprimatur,
Fatimæ, 13 setembris 2006
✠Antonius Marto, Episc.Leiriensis-Fatimensis

Préface de l'Editeur

Avec la publication de la troisième partie du secret reçu de Notre Dame par les trois pastoureaux, le 13 juillet 1917 (voir Appendice III), ce premier volume contient ainsi l'intégralité du Message de Fatima.

Au-delà de la description des Apparitions de l'Ange et de Notre Dame, ces quatre premiers « Mémoires » relatent comment les Pastoureaux ont répondu héroïquement aux demandes de Notre Dame, et montrent à tous et plus spécialement aux enfants, un chemin sûr pour atteindre la sainteté.

Ce que l'on appelle « Cinquième Mémoire » et « Sixième Mémoire », respectivement écrits sur son père et sur sa mère par Sœur Lucie au Carmel de Coimbra, sont édités séparément sous le titre de « Mémoires de Sœur Lucie II ».

La béatification de François et Jacinthe Marto (13 mai 2000) doit symboliser une nouvelle ère pour l'Eglise.

« 'Je te bénis, ô Père, parce que c'est aux petits que tu as révélé ces vérités'. La louange de Jésus prend aujourd'hui la forme solennelle de la Béatification des Pastoureaux François et Jacinthe. L'Eglise veut, par ce rituel, orner son candélabre des deux flambeaux que Dieu a allumés pour illuminer l'humanité à ses heures sombres et inquiètes… Que le message de leurs vies demeure toujours ardent pour illuminer le chemin de l'humanité ». (Homélie de Jean Paul II, prononcée lors de la messe de Béatification à Fatima).

Le contenu des Mémoires justifie le grand effort déployé dans l'élaboration de la nouvelle édition.

Avec l'autorisation accordée avec bienveillance par l'Evêque de Leiria-Fatima, nous avons utilisé les manuscrits originaux des quatre premiers Mémoires.

Nous avons disposé des travaux du Père Joaquim Maria Alonso, Clarétain (†1981) et nous avons reçu l'aide du Père Luciano Cristino, Directeur du Service d'Études et de Diffusion du Sanctuaire de Fatima, à qui nous voulons en notre nom et en celui des lecteurs adresser toute notre reconnaissance pour leur aide précieuse.

Ainsi, dans cette nouvelle édition, la garantie des paroles de Sœur Lucie vous est donnée, cher lecteur (bien que l'orthographe ait été corrigée et la présentation des dialogues modifiée), en espérant qu'elles vous toucheront au plus profond de vous-mêmes et qu'elles resteront ancrées dans la docilité de l'Esprit.

Nous remercions Dieu pour cette grâce extraordinaire de pouvoir tenir entre nos mains l'œuvre complète sur le Message de Fatima, qui nous aidera à connaître aussi bien qu'à aimer, de plus en plus Sainte Marie Mère de Dieu et notre Mère.

P. Louis Kondor, SVD.
Vice-Postulateur de la Cause de Canonisation des Bx François et Jacinthe Marto

INTRODUCTION AUX MEMOIRES DE SŒUR LUCIE

Avant d'entrer dans la matière proprement dite d'une introduction à toute publication de « Mémoires », il nous paraît opportun d'exposer au lecteur, quoique très brièvement, quelles sont nos intentions, les limites qui nous furent imposées et le procédé ou la méthode suivie.

La présente édition des Mémoires de Sœur Lucie est formée du texte portugais, tel qu'il se rencontre dans les manuscrits originaux conservés dans les archives de la Curie Episcopale de Leiria, et précédés d'une brève introduction. Nous devons la généreuse autorisation de cette publication à la bonté paternelle de l'Evêque de Leiria-Fatima. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une édition critique, dans le sens technique du mot. Celle-ci sera assurée (en portugais) par le Service d'Études et de Diffusion du Sanctuaire et fera partie des volumes intitulés «Documentação Crítica de Fátima».

La présente édition est donc une édition populaire, mise à la portée de tous, d'un texte précieux qui émouvra tout le monde. Nous ne lui donnons pas le qualificatif de 'populaire' pour nous libérer des exigences critiques, excepté de quelques-unes, comme par exemple : nous ne jugeons pas nécessaire l'indication de toutes les références et sources qui sont à la base de nos affirmations. Toutefois, nous pouvons assurer le lecteur, avec certitude, qu'aucune affirmation n'est faite ici, dans l'introduction ou les notes, qui n'ait sa confirmation.

Une œuvre de caractère populaire exige des limites. Il n'est pas nécessaire de multiplier les citations et les notes, qui la surchargerait excessivement, mais il faut, au contraire, que le lecteur ne soit pas gêné dans sa lecture. Dans ce sens, nous donnons l'explication, là où les paroles, ou la pensée de l'Auteur, nous le suggèrent. De là découle aussi le procédé utilisé.

Il ne nous a pas paru convenable, dans une édition de ce genre, que l'œuvre de Lucie, extraordinairement lumineuse et simple, se présente sans ces divisions normales suggérées par le texte lui-même. C'est pourquoi, chaque fois que cela nous a semblé né-

cessaire, ou nous a semblé être demandé par leur structure logique, nous avons divisé les « Mémoires » en parties, chapitres et paragraphes. Nous avons donné des titres à ces divisions. Mais, afin que le lecteur sache que les introductions, les titres, les notes explicatives et les mots ajoutés sont nôtres, et non de Sœur Lucie, ils sont écrits en italique.

Nous espérons ainsi que, d'une part la lecture parfois longue des Mémoires sera un repos pour le lecteur, et d'autre part, que ce dernier entrera dûment préparé dans le sujet que lui offre le titre. Ainsi le texte original, loin de perdre son intégrité, peut gagner en clarté et en netteté. En tout premier lieu, nous donnons une biographie, nécessairement brève, de Sœur Lucie, suivie d'un essai de physionomie littéraire de l'auteur et, à la fin, une introduction générale à l'ensemble des « Mémoires ».

A l'endroit opportun, nous ferons une introduction spéciale à chaque mémoire, qui comprendra: l'occasion, le temps, l'ambiance, les intentions et le contenu général.

BIOGRAPHIE DE LUCIE

« Le trentième jour du mois de mars mil neuf cent sept, dans cette église paroissiale de Fatima, commune de Vila Nova de Ourém, du Patriarcat de Lisbonne, j'ai baptisé solennellement un individu du sexe féminin, auquel j'ai donné le nom de Lucie, née à Aljustrel, village appartenant à cette paroisse, à sept heures du soir, le vingt deux mars de la même année... – C'est ainsi que se trouve rédigé son acte de baptême. Ses parents étaient Antonio dos Santos et Maria Rosa, résidant à Aljustrel, hameau appartenant à la Paroisse de Fatima.

Se trouvant la dernière de sept frère et sœurs, cinq filles et un garçon, Lucie eut une enfance choyée et gâtée. Pourtant ne manquèrent pas chagrins et malheurs familiaux, courageusement surmontés et vaincus par cette femme exemplaire qu'était sa mère. A six ans elle fait sa première communion dont nos lecteurs savoureront le récit avec admiration et attendrissement. A cet âge, elle commence sa vie de pastourelle, parce que les nécessités de la famille le demandent. Au début, dans l'année 1915, ses compagnons sont tous les enfants, garçons et filles d'Aljustrel et

des environs. A partir de 1917, elle est accompagnée presque exclusivement par ses cousins François et Jacinthe Marto. C'est l'année des Apparitions de la Vierge. Dans ces Apparitions Lucie occupe une place spéciale, car elle est l'unique qui parle avec la Vierge, de Laquelle elle reçoit un message spécial à faire connaître dans l'avenir. Elle vit et elle souffre avec ses cousins, à cause des Apparitions ; mais elle est aussi l'unique qui devra rester plus longtemps dans ce monde pour accomplir sa mission.

La Vierge, en réalité lui avait ordonné d'apprendre à lire... Sans doute, c'est seulement après les Apparitions qu'elle commence à aller à l'école, où rapidement grâce à son esprit et sa mémoire extraordinaires, elle apprend les premières lettres.

Les Apparitions finies, la situation de Lucie était, naturellement, celle d'une « Voyante », avec tous les risques que cela comporte. Il était nécessaire de faire quelque chose de plus pour elle. Prendre soin de son éducation et la soustraire aux dangers qui pourraient la menacer dans ce milieu ambiant, tenant du merveilleux et du miracle, ce fut une des premières préoccupations du premier Evêque de Leiria, récemment nommé après la restauration du diocèse.

Le matin du 17 juin 1921 Lucie entrait, comme élève, au collège des Sœurs Dorothée à Vilar, aujourd'hui intégrée dans la ville de Porto.

Regardons un portrait de l'époque correspondant à des photographies parfaitement connues : tête haute et large, yeux châtains, grands et vifs, sourcils peu épais, nez aplati, bouche large, et grosses lèvres, menton rond, visage un peu plus que naturel, cheveux roux et fins, de petite taille, bien que grande pour son âge, elle avait alors 13 ans et demi. Traits assez gros mais visage sympathique. Air de gravité et d'innocence, vive, intelligente, mais modeste et sans prétention. Grosses mains de travail, de taille régulière.

La jeune Lucie entre au collège de Porto à l'âge de 14 ans et 3 mois. A son arrivée, elle reçoit de la Mère Supérieure, par ordre de son Excellence Mgr José Alves Correia da Silva, Evêque de Leiria, trois graves recommandations : changer de nom, garder le silence sur son village et sa famille d'origine, et surtout ne révéler à personne qu'elle est la Voyante de Fátima, ni parler des Apparitions. Lucie a obéi promptement et fidèlement en tout, jusqu'au 3 octobre 1934, jour de sa Profession Solennelle, où l'Evêque de Leiria

lui-même révéla publiquement l'identité de l'unique survivante des trois pastoureaux de Fatima.

Dans ce collège, elle reçoit une éducation morale et religieuse excellente. L'éducation culturelle est plus déficiente, car elle ne va pas au-delà de l'instruction primaire. Mais la petite Lucie, grâce à son grand talent, à sa bonne mémoire, à sa persévérance, au sérieux de sa conduite, devait tirer de tout cela, une formation que nous pourrions qualifier de suffisamment complète.

Déjà avant d'entrer au collège, Lucie avait eu de vagues dé sirs de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Mais la vie de piété que l'on cultivait au collège était si intense, que cela la fit réfléchir ; sa première idée fut d'entrer au Carmel... Cependant, l'exemple donné et la reconnaissance qu'elle devait à ses éducatrices, la décidèrent à choisir l'institut des religieuses de Sainte Dorothée.

A cette époque, (1921-1925) les Sœurs Dorothée portugaises avaient leur Noviciat à Tuy. Lucie, alors jeune fille de 18 ans, y entra le 24 octobre 1925. Elle ira immédiatement à la maison que les Sœurs Dorothée avaient à Pontevedra, dans la Travesse de Isabelle II, afin d'y faire son postulat. Elle y resta du 25 octobre 1925 jusqu'au 20 juillet 1926, date où elle arrive au noviciat de Tuy pour compléter son postulat.

Prenant le voile, le 2 octobre 1926, elle commence son Noviciat. Elle y passe ses deux années de Noviciat et fait profession le 3 Octobre 1928. Six ans plus tard elle est envoyée à la Maison de Pontevedra où elle reste jusqu'en mai 1937 et de nouveau revient à Tuy. Elle y demeure jusqu'en mai 1946 et reçoit l'ordre de revenir au Portugal. Après avoir passé quelques jours à visiter et à reconnaître les lieux des Apparitions, à la Cova da Iria et à Aljustrel, elle est envoyée à la Maison de Sardão à Vila Nova de Gaia, près de Porto. Entre-temps, ses anciens désirs de retraite et de solitude se font de nouveau sentir, et elle obtient du Pape Pie XII la grâce de son changement pour le Carmel.

Le 25 mars 1948, elle entre au Carmel de Sainte Thérèse, à Coimbra pour y mener une vie de prière et de pénitence. C'est là qu'elle mourut le 13 février 2005, à l'âge de 97 ans.

AUTOUR DE LA PHYSIONOMIE LITTERAIRE DE LUCIE

De toute l'historiographie sur Fatima, on doit dire ce que l'auteur Antero de Figueiredo, enthousiasmé par son livre, écrivait: « Mais la lumière de ce livre, la grande lumière, la belle lumière, celle-là fut reçue directement de l'âme candide et profonde, admirablement simple, de la voyante Lucie de Jésus ».

Nous commençons par dire que les écrits de Lucie se sont toujours ressentis de son manque de formation culturelle. Mais, ce qui chez les autres, aurait été un défaut irréparable, a été suppléé chez elle par ses grandes qualités naturelles. Lucie confesse simplement et très souvent son « incapacité et insuffisance » ce qui revient à dire littéralement : « Je ne suis même pas capable d'écrire correctement ». Toutefois ces fautes de correction orthographique ne l'empêcheront jamais de faire une synthèse claire et définie, atteignant parfois une rédaction élégante et ferme.

Ses dons littéraires pourraient se résumer ainsi: clarté et précision dans les idées, sentiments délicats et profonds, une riche imagination, un bon humour artistique qui donne du charme au récit, une ironie délicate qui ne blesse jamais, une mémoire extraordinaire pour fixer détails et circonstances. Les dialogues lui viennent d'eux-mêmes comme si les personnes étaient présentes. Dans son imagination, elle contemple les paysages comme si elle en jouissait. Elle sait décrire les caractères de ses cousins, de ses confesseurs, de ses personnages en général, d'un trait de plume qui manifeste une pénétration psychologique peu commune. Elle se rend parfaitement compte quand elle s'éloigne du sujet, et sait revenir, avec grâce, à son point de départ.

Il est vrai que parfois son style devait se ressentir de ses lectures pieuses, délicates et religieuses. Mais son naturel vif et allègre finit toujours par triompher.

Qui ne se souvient de la manière dont elle a pris congé, la nuit, des lieux des Apparitions si chers à son cœur, la veille de son départ pour Porto ? Comment ne pas admirer la grâce avec la quelle elle remarque les souliers aux boucles d'argent d'un certain chanoine ! Comment ne pas se sentir ravi par la transcription de ses « Cantigas de Serrana ? »

Lucie sait dire ce qu'elle veut et comme elle veut. Sa maîtrise d'elle-même est telle qu'elle réussit à conjuguer ses occupations

matérielles absorbantes avec le travail de rédaction de ses écrits, sans perdre le fil d'une narration ordonnée ni la logique de ses réflexions. Ceci ne peut se réaliser qu'en possédant un grand équilibre.

Lucie, en vérité, ' se sent inspirée ' en écrivant ; du moins elle le dit en diverses occasions... Mais, attention, on ne peut pas prendre cette expression au sens rigoureux du terme comme un genre prophétique, ainsi que l'a fait certain critique importun. C'est la conviction de Lucie qu'une présence spéciale de Dieu est sur elle au moment de sa rédaction. Elle se sent donc ' assistée ' par Dieu en écrivant. Mais une lecture attentive montre clairement que Lucie ne prend pas ces expressions au sens rigoureux. C'est elle-même qui, répondant expressément à cette question, déclare : « Le mot ' inspirés ' veut dire que, intérieurement, nous nous sentions poussés à cela ».

Il ne s'agit donc pas d'une ' infaillibilité ' semblable à celle de la Sainte Ecriture. Lucie peut se tromper en traduisant d'une manière surnaturelle ses expériences, à cause de la difficulté même de l'interprétation. Quelquefois, elle-même doute que ce soit le Seigneur qui lui parle ; d'autres fois, elle confesse qu'il est impossible de révéler quelque chose de perçu dans la contemplation. De fait, une critique intelligente trouvera seulement quelques erreurs accidentelles de dates, de faits, de circonstances. Au moment où Lucie nous assure qu'elle nous transmet ' Ipsissima Verba ' les paroles mêmes de la Vierge, en réalité cela signifie seulement qu'elle met toute sa sincérité dans cette transmission. C'est du sens de ce qu'elle transmet dont elle est toujours sûre, comme elle le dit.

Quant aux dates, on sait déjà que Lucie n'est pas sûre d'elle-même. Certaines fois parce que, étant jeunes, elle et ses cousins ne savaient pas compter, ignoraient les jours de la semaine et encore plus les mois, sans parler des années. Ainsi, Lucie ne se rappelle pas des dates exactes des apparitions de l'Ange. Pour se les rappeler elle les situe par rapport aux saisons qui, elles, se sont gravées profondément dans la tête des trois petits montagnards. Mais la raison principale de ce manque de mémoire chronologique vient, certainement, du caractère réaliste des souvenirs de Lucie, toujours dirigée vers l'essentiel.

De plus, le lecteur ne doit pas oublier, en lisant les Mémoires de Lucie, une règle générale sur la manière d'interpréter les ver-

sions que les mystiques donnent de leurs expériences du surnaturel : il s'agit toujours de ' versions ', dans lesquelles il n'est pas indispensable d'admettre que tout, littéralement, corresponde à des locutions divines. D'un autre côté, ceci ne veut pas dire que, si quelqu'un croit à ces phénomènes merveilleux, ce soit, forcément, celui qui les a expérimentés.

Nous voulons donner un dernier avis, afin que le lecteur aborde, mieux préparé, la lecture de ces pages merveilleuses. Il est nécessaire de bien faire la différence entre ce que Soeur Lucie nous présente comme Message du Ciel, et ce qu'elle-même nous donne comme ' réflexion ', ou ' interprétation personnelle '. Le premier, bien que soumis aux difficultés de l'interprétation mystique, offre des garanties plus grandes de véracité, que le second. Il importe de supposer que, si Dieu s'est servi de signes évidents pour faire connaître Sa présence dans les évènements de Fatima, Il est intervenu aussi, d'une manière spéciale pour que ' Son ' Message, à travers la Vierge, soit bien traduit par les Voyants choisis pour cet effet. C'est quelque chose de semblable à ce que nous disons de l'Église : si Dieu a remis à son Église un Message de salut, il faut au moins, accepter qu'il Lui ait donné un charisme de vérité, afin de nous transmettre ce Message d'une manière infaillible.

Mais Lucie se présente très souvent comme ' réfléchissant ' sur les paroles et les évènements... elle est certainement un interprète priviligié, mais toujours et seulement 'un' interprète. Par conséquent, dans ce domaine, les paroles de Soeur Lucie n'ont pas de motifs pour exiger cette assistance spéciale que nous réclamons pour le premier cas.

GENRE LITTERAIRE DES « MEMOIRES »

Nous donnons le nom de « Mémoires » aux écrits que, par bonheur, le lecteur va avoir entre les mains car, malgré leur apparence de ' lettres ' ou même, à certains moments, ' d'autobiographie ', ils sont plus apparentés à ce genre littéraire.

Evidemment Sœur Lucie n'avait aucune prétention littéraire en écrivant ces admirables documents. Elle écrivait par obéissance. Et l'on peut assurer que Lucie n'a jamais rien écrit de sa propre volonté. Ce qui ne veut pas dire que, parfois, en écrivant, elle-même ne se sente emportée par les sujets qu'elle touche, donnant l'im-

pression qu'elle fait de la littérature. Mais ce sera toujours une littérature spontanée et claire, où l'élégance est une conséquence et non une préoccupation.

Elle pouvait donc avoir encore moins la préoccupation du genre littéraire, et ne savait absolument pas ce que pouvait signifier ' mémoire ', sinon comme une faculté de se rappeler le passé. Elle-même nous dit quelque part, que ne sachant comment accomplir l'ordre reçu d'écrire sur la vie de Jacinthe, il lui est venu à l'esprit, tout naturellement, de s'adresser à l'Evêque, comme celui qui raconte une histoire avec tous les souvenirs qu'elle conserve. Il ne faut donc pas prendre ces écrits comme des ' Lettres ', quoique longues qu'elle adresse à l'Evêque de Leiria. Ce fut une pure fiction, dans ce cas littéraire, pour se tirer d'embarras. En réalité ce que Lucie s'efforce de faire, c'est d'écrire ses ' souvenirs '. C'est ce qui s'appelle, justement, « Mémoires », car effectivement, il s'agit d'un genre littéraire où l'auteur prétend raconter des souvenirs se rapportant à elle-même (ou à d'autres), à des évènements qui lui sont arrivés, ou qui sont arrivés à d'autres.

Toutefois il ne s'agit pas non plus, à proprement parler, de 'biographie' ou de ' autobiographie '. Lucie n'a pas eu l'intention, ni ne pouvait le pretendre, de nous donner une biographie de Jacinthe et de François et encore moins naturellement, une ' autobiographie '. Il s'agit simplement d'une mise en ordre de souvenirs autour des principaux faits de la vie de Jacinthe et François, et ceci, certainement, contre sa propre volonté.

La biographie et l'autobiographie se distinguent des « Mémoires », ceux-ci ne veulent transmettre que des ' souvenirs ' tandis que les autres genres littéraires exigent quelque chose de plus complet, de plus systématique, ils demandent plus qu'un simple souvenir, mais une investigation de documents auxiliaires.

Dans ses Mémoires, il a suffit à Lucie de regarder son passé et d'en faire le récit, et quel récit ! Car, ou il s'agissait de la vie de ses cousins et, par suite, de sa propre vie, ou il s'agissait de tout ce qui se rapportait aux Apparitions de « Notre Dame » et, alors, plus que pour un simple souvenir, tout était regardé comme une présence gravée au feu dans leur âme. Elle-même nous souligne que « ces choses se sont gravées si fortement dans notre âme qu'il nous est impossible de les oublier ». C'est pourquoi les « Mémoires » de Sœur Lucie sont, surtout, une 're-lecture' de caractères imprimés,

pour toujours, au plus profond de l'esprit de l'Auteur. Elle fait plus que ' se rappeler ' elle semble vivre ; la facilité du souvenir est telle qu'elle se transforme en ' lecture intérieure '.

THEME DES MEMOIRES

Dans l'introduction à chaque Mémoire nous développerons, en détail, le thème central auquel il se rapporte.

Toutefois, il nous paraît important de souligner déjà l'objectif principal des Mémoires de Sœur Lucie : la réalisation de la vie héroïque des Voyants défunts, aujourd'hui les Bienheureux Jacinthe et François Marto, en réponse aux demandes de la Très Sainte Vierge.

Dès le premier instant, François et Jacinthe séduisent tous ceux qui entrent en contact avec eux, tant par leur ingénuité et leur candeur que par leur sympathie naturelle – ceci avant même de connaître les beautés et les richesses intérieures de leur âme que les Mémoires vont nous révéler. Leur portrait extérieur suffit à nous attirer.

Et comme nous pensons que c'est peut-être là le premier pas nécessaire pour aimer davantage les petits pastoureaux, d'un amour qui porte à l'imitation, nous allons donner, ci-dessous, la description la plus ancienne que nous possédons d'eux.

Nous nous rapportons à la lettre célèbre de Mr Carlos de Azevedo Mendes à sa future épouse, où il lui raconte ses impressions sur une visite, qu'il a faite à Aljustrel et à la Cova da Iria, le 7 Septembre 1917.

Le portrait de Jacinthe est assez détaillé : « Jacinthe, toute petite, toute timide, s'approcha de moi. Je l'assis sur un coffre et me mis à côté d'elle. Je t'assure que c'est un petit ange... Sa tête est enveloppée d'un foulard à fleurs rouges dont les pointes sont attachées en arrière. Le foulard est déjà vieux et troué. Elle porte un corsage, qui n'est pas non plus de la première fraîcheur, sa jupe, très large, à la mode du pays, tire sur le rouge. Voilà le costume de notre petit ange. Je voudrais décrire son petit visage, mais je crois bien que je n'arriverai pas à le faire suffisamment. Son foulard, de la manière dont elle le porte, fait ressortir encore plus ses traits. Les yeux noirs, d'une vivacité charmante, l'expression angélique du visage, d'une bonté qui nous séduit, tout nous attire,

je ne sais pourquoi. Très intimidée, on a du mal à entendre le peu qu'elle dit en réponse à mes questions. Après avoir parlé quelque temps avec elle, causant et même jouant (ne ris pas!), François arrive... Jacinthe commence à prendre confiance. Bientôt Lucie arrive à son tour. Tu ne peux imaginer la joie de Jacinthe à voir sa cousine ! Tout rit en elle, elle court vers elle et ne la quitte plus... »

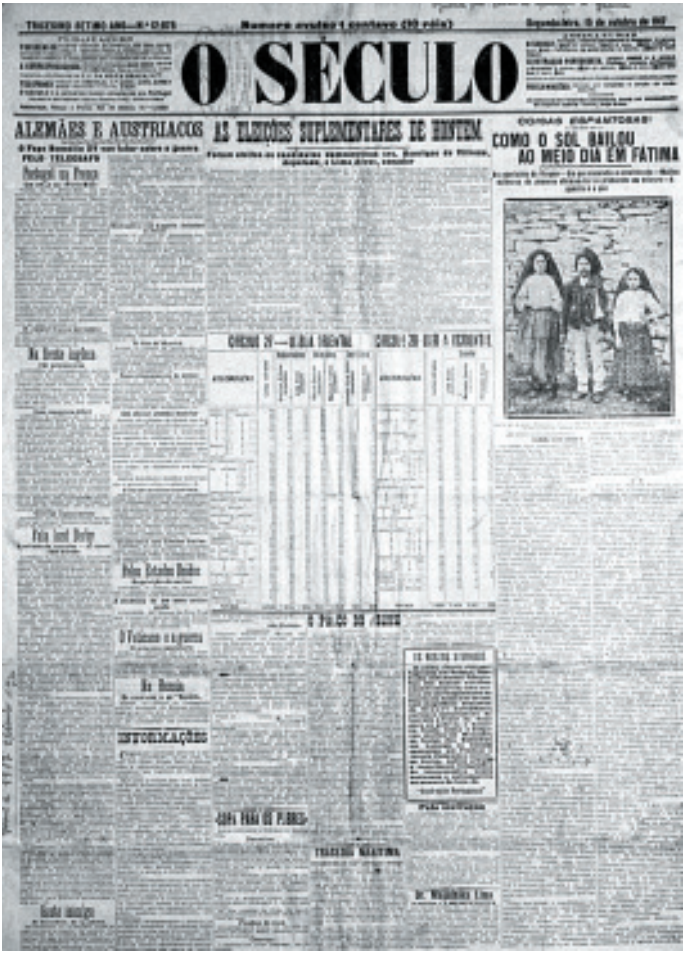
Le témoignage de Mr le Chanoine Formigão, plus réduit, concorde parfaitement avec le précédent : « Elle s'appelle Jacinthe de Jésus, elle est âgée de sept ans... Assez grande pour son âge, un peu mince sans être maigre, de visage bien proportionné, brune de teint, modestement vêtue, avec une jupe lui descendant jusqu'aux chevilles, son aspect est celui d'une enfant en bonne santé, parfaitement normale physiquement et moralement. Surprise par la présence de personnes étrangères, qui m'accompagnaient et qu'elle ne s'attendait pas à voir, elle montre d'abord un grand embarras, et ne répond que par monosyllables et d'un ton de voix presque imperceptible aux questions que le lui pose ».

Voyons maintenant la description que Mr Carlos Mendes fait de François et l'impression qu'il en a gardée. Il en dit peu de chose, le portrait est court, mais complet et expressif : « François arrive. Le bonnet de laine enfoncé sur la tête, une veste très courte, un gilet laissant voir la chemise, le pantalon étroit, c'est déjà un petit homme. Joli visage d'enfant ! Il a un oeil vif et une figure espiègle. Il répond à mes questions d'un air dégagé ».

Vingt jours après, le 27 septembre, Mr le Chanoine Formigão allait, lui aussi, interroger les enfants d'Aljustrel. François fut le premier à être entendu. Nous ne nous arrêtons pas, pour le moment, à ses réponses mais seulement aux impressions de ce prêtre pieux et savant.

« Garçon de neuf ans, c'est sans embarras qu'il entre dans la chambre où nous nous trouvions, en gardant son bonnet sur la tête, parce qu'il ne se rappelait certainement pas qu'il devait se découvrir. Je l'invite à s'asseoir sur une chaise à côté de moi. Il obéit immédiatement sans la moindre répugnance ».

Ces deux passages de documents de première main, nous montrent que François avant les Apparitions et au moment de celles-ci, était déjà un petit berger heureux, vif et hardi, un parfait montagnard – sans préoccupations, tares, ni complexes.



O SÉCULO

ALEMÃES E AUSTRIACOS

AS ELEIÇÕES SUPLEMENTARES DE ONTEM

COISAS ESPANTOSAS!

COMO O SOL BAILOU AO MEIO DIA EM FÁTIMA

Portugal na Prensa

Na Grande Guerra

Fora (and Porto)

Belgas Estudantes Modernos

O Fenómeno e a gravura

Ao Domicílio

INFORMAÇÕES

Ainda Para os Pobres

Notícias Marítimas

Notícias Locais

Primeira Página

Dr. Maximiano Lima

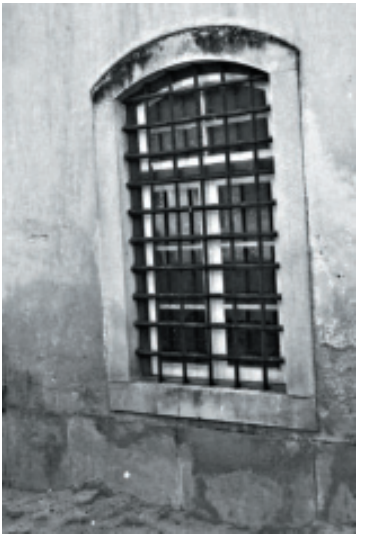
Première page du journal *O Século*, du 15 octobre 1917, qui fit connaître à travers le pays la nouvelle du “ miracle du soleil ”.

La Cova da Iria – Les trois pastoureaux, à l'endroit des apparitions

La première petite chapelle – Capelinha – des apparitions,
construite en 1918

C’est dans cette couronne précieuse de Notre Dame qu’a été enchâssée
la balle tirée contre le Saint-Père le jour de l’attentat

Les trois pastoureaux
près du portique érigé à l'endroit
des apparitions - octobre 1917



Prison de Vila Nova de Ourém,
où les petits bergers ont été conduits
le 13 août 1917

Chapelle construite sur le lieu
de l'apparition de Valinhos

Le chemin de croix hongrois, erigé sur
le " chemin des pastoureaux "
qui relie Cova da Iria à Aljustrel

Maison des parents de Lucie

Maison où sont nés François
et Jacinthe et où est mort François

Maria Rosa (1869 -1942), mère de
Lucie entourée de membres
de sa famille et d'amis

Famille de François et Jacinthe;
le père, Manuel Pedro Marto (†1957);
la mère, Olimpia de Jesus (†1956);
frères et sœur.

L'eglise paroissiale de Fatima
en 1917

Les fonts baptismaux de l'église
de Fatima, où furent baptisés
Lucie, François et Jacinthe

Statue de Notre Dame du Rosaire
(dans l'église paroissiale)

Les petits bergers au pied de la croix,
sur le pavis de l'église paroissiale

Père Manuel Marques Ferreira,
curé de Fatima de 1914 à 1919

Père Faustino José Jacinto Ferreira,
curé de Olival

Chanoine Manuel Nunes Formigão qui
interrogea souvent les voyants

Père Cruz qui a entendu la première
confession de Lucie

Les petits voyants dans la cour de la maison de François et Jacinthe

Lucie et Jacinthe en visite à Reixida
(septembre 1917)

François

Loca do Cabeço

Monument commémoratif
de la troisième apparition de l'Ange

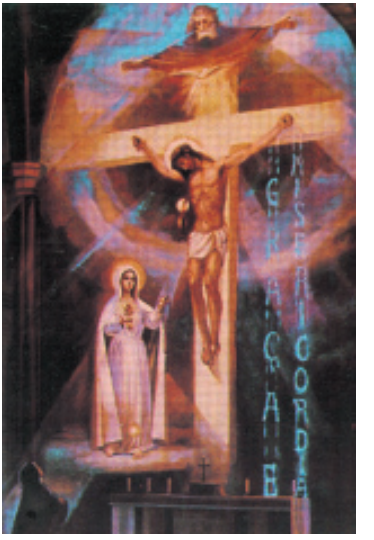
Le puits des parents de Lucie.
C'est là qu'eut lieu
la seconde apparition de l'Ange.

Monument commémoratif
de la seconde apparition de l'Ange sur
le puits des parents de Lucie

Chambre de l'Apparition
du 10 décembre 1925, à Pontevedra

La même chambre transformée
plus tard en chapelle

Couvent où Notre Dame demanda
la consécration de la Russie,
le 13 juin 1929, à Tuy, en Espagne

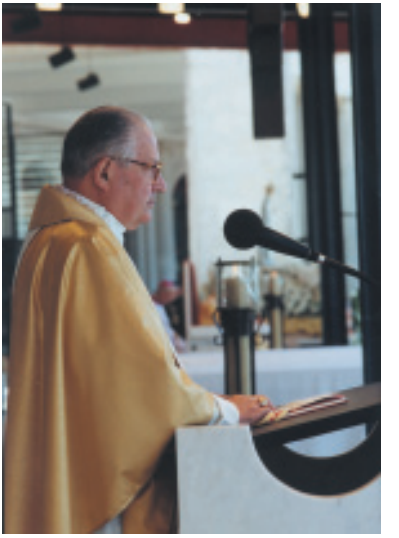


Vision de la Très Sainte Trinité,
survenue à Tuy
en ce même 13 juin 1929

Pie XII consacre le monde au Cœur Immaculé de Marie, le 31 octobre 1942

Sur la Place Saint-Pierre, à Rome, le Pape Jean-Paul II, devant la statue
de la Capelinha et en union avec tous les évêques de l'Eglise,
consacre le monde et la Russie au Cœur Immaculé de Marie, le 25 mars 1984

Mgr. José Alves Correia da Silva, avec l'enveloppe contenant le"secret".



Le Cardinal Sodano révèle la troisième partie du secret, le 13 mai 2000

Représentation de la troisième partie du secret (par J. Gil)

Peinture illustrant l'apparition du 13 juin 1917
(par sœur Maria da Conceição, ocd)

12 septembre 1935 – la dépouille mortelle de Jacinthe

13 mars 1952 – Reconnaissance de la dépouille mortelle de François

Après la béatification de François et Jacinthe,
Jean-Paul II en prière devant les tombes des nouveaux bienheureux

Au moment du rite solennel de béatification de François et Jacinthe,
le 13 mai 2000

Jean-Paul II et Sœur Lucie, le 13 mai 2000.
Au moment du rite solennel de béatification l'immense assemblée
applaudissait chaleureusement les nouveaux bienheureux

Carmel de Coimbra

Statue du Cœur Immaculé de Marie,
au Carmel de Coimbra

Sœur Lucie sur le seuil de la “Maison de Lucie” le 16 mai 2000

PREMIER MEMOIRE

Introduction

Ce n'est certainement pas le premier écrit de Lucie, mais c'est certainement le plus étendu. Avant lui, nous avions des lettres, beaucoup de lettres, des comptes-rendus d'interrogatoires, des rapports, etc... Mais, maintenant, nous nous trouvons devant un document vaste et important.

Si Lucie n'a jamais écrit de sa propre volonté, comment a pu naître ce document ?

Le 12 septembre 1935 avait lieu le transfert des restes mortels de Jacinthe, du cimetière de Vila Nova de Ourém à celui de Fatima. A cette occasion, on a pris plusieurs photographies du cadavre ; quelques-unes furent envoyées par l'Evêque à Sœur Lucie, qui, alors, se trouvait à Pontevedra. Le 17 novembre 1935, Lucie, remerciant de ce souvenir, disait entre autres choses : « Je vous remercie et vous suis très reconnaissante des photos envoyées. Je ne peux vous dire à quel point je les apprécie. En particulier, j'aime tellement celle de Jacinthe que je voudrais pouvoir tirer, même sur la photo,les linges qui la recouvrent afin de la voir toute entière. J'étais comme impatiente de découvrir le visage du cadavre, sans me rendre compte que ce n'était qu'une photo ; j'étais dans une de-mi-extase, ma joie était si grande de revoir la plus intime amie de mon enfance. J'ai l'espoir que le Seigneur lui concèdera l'auréole de la Sainteté. Jacinthe n'était enfant que par l'âge. De plus, elle savait déjà pratiquer la vertu et montrer son amour à Dieu et à la Très Sainte Vierge par la pratique du sacrifice ».

Ces souvenirs si vifs de Lucie sur sa petite cousine Jacinthe ont amené l'Evêque à lui demander d'écrire tout ce qu'elle se rappelait d'elle. L'écrit commencé la seconde semaine de décembre, était terminé le jour de Noël 1935. Ce qui veut dire qu'en moins de quinze jours, Lucie rédigea cet écrit qui conserve une unité parfaite et donne un portrait de Jacinthe, dans lequel son âme reste illuminée par cette lumière de Fatima qui est le Cœur Immaculé de Marie.

Le contenu de cet écrit nous donne surtout un portrait de Jacinthe tiré des souvenirs de Lucie. Son but n'était donc pas de nous donner une histoire des Apparitions. Celles-ci apparaissent comme un cadre nécessaire où se détache la figure de Jacinthe.

Le style est toujours simple et familier, voire même enfantin, dirons-nous en certaines occasions, parce que l'ambiance et le sujet le demandent ainsi. Lucie ne perd jamais le sens réaliste des choses dont elle parle.

PREFACE

1. Prière et Obéissance

J. M. J.

Excellence ([1])

Après avoir imploré la protection des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, notre tendre Mère, et avoir demandé lumière et grâce au pied du tabernacle, afin de ne rien écrire qui ne soit uniquement et exclusivement pour la gloire de Jésus et de la Très Sainte Vierge, je viens, malgré ma répugnance de ne pouvoir dire le peu de chose que je sais sur la vie de Jacinthe sans parler directement ou indirectement de ma misérable personne. J'obéis, malgré tout, à la volonté de votre Excellence, laquelle est pour moi l'expression de la volonté de notre bon Dieu. Je commence donc ce travail, demandant aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie de bien vouloir le bénir, et de se servir de cet acte d'obéissance pour la conversion des pauvres pécheurs, pour lesquels l'âme de Jacinthe se sacrifia tellement.

Sachant, Excellence, que vous n'attendez pas de moi un écrit parfait, connaissant mon incapacité et mon insuffisance, je vous dirai alors ce dont je me souviens de cette âme, de laquelle notre bon Dieu me fit la grâce d'être la confidente la plus intime, et de laquelle je garde le meilleur souvenir, l'estime et le respect pour la très haute idée que j'ai de sa sainteté.

2. Silence concernant quelques sujets

Excellence, malgré ma bonne volonté à obéir, permettez moi de réserver certaines choses qui me concernent et, pour cette raison, je désirerais qu'elles ne fussent lues qu'au seuil de l'éternité. Votre Excellence ne sera pas surprise que je veuille garder des secrets pour en réserver la lecture dans la vie éternelle.

([1]) *D. José Alves Correia da Silva (1872-1957), premier Evêque du Diocèse restauré de Leiria dont Fatima fait partie.*

La Très Sainte Vierge ne m'en a-t-elle pas donné l'exemple ? Le Saint Evangile ne nous dit-il pas que Marie gardait toutes ces choses dans son cœur ? ([2]). Et qui d'autre que le Cœur Immaculé pourrait faire découvrir les secrets de la Miséricorde Divine ? Cependant elle les a emportés, gardés comme dans un jardin fermé au palais du Divin Roi.

Je me souviens encore d'une maxime qui me fut dite par un vénérable prêtre alors que j'avais à peine onze ans. Il me posa, comme plusieurs autres, certaines questions ; entre autres, il m'interrogea sur un sujet sur lequel je ne voulais pas parler. Après avoir épuisé tout son répertoire d'interrogations, sans pour cela obtenir une réponse satisfaisante comprenant peut-être qu'il s'agissait d'un sujet très délicat, ce vénérable prêtre me bénit en disant : « Tu fais bien ma fille, parce que le secret de la fille du Roi doit demeurer caché au fond de son cœur ». Je ne compris pas alors la signification de ces paroles, mais je compris qu'il approuvait ma conduite, et comme je ne les ai pas oubliées, je les comprends maintenant. Ce vénérable prêtre était alors le doyen de Torres Novas ([3]). Vous ne pouvez pas savoir, Excellence, à quel point ces paroles touchèrent mon âme, et, à cause d'elles, je lui conserve une sincère reconnaissance.

Un jour, cependant, je consultai un saint prêtre au sujet de cette réserve, parce que je ne savais que répondre lorsque l'on me demandait si la Sainte Vierge m'avait dit quelque chose de plus. Ce prêtre, qui était alors le doyen d'Olival ([4]), nous dit :

– Vous faites bien, mes enfants, de conserver pour Dieu et pour vous le secret de vos âmes. Lorsqu'on vous posera cette question, répondez : " Oui, Elle a dit encore autre chose, mais c'est un secret ". Si on vous pose plus de questions à ce sujet, pensez au secret que vous a communiqué cette Dame et dites : " Notre Dame nous a dit de ne le dire à personne, aussi nous ne le disons pas ". Ainsi vous conserverez votre secret à l'abri de la Très Sainte Vierge.

Que j'ai bien compris l'explication et la direction de ce vénérable vieillard !

([2]) *Lc. 2, 19-51.*
([3]) *P. António de Oliveira Reis († 1962).*
([4]) *P. Faustino José Jacinto Ferreira († 1924).*

Je perds déjà beaucoup de temps avec ces préliminaires, et vous direz que vous ne savez pas où je veux en venir avec tous ces propos. Je vais voir si je commence la narration de ce dont je me souviens de la vie de Jacinthe. Comme je ne dispose pas de temps libre, c'est pendant les heures silencieuses de travail que je vais rappeler et annoter, sur un bout de papier, avec un crayon caché sous mon ouvrage de couture, ce que les Saints Cœurs de Jésus et de Marie voudront bien me rappeler.

3. Prière à Jacinthe

O toi qui sur la terre
Es passée comme un vol,
Jacinthe très chérie,
Dans une douleur intense
aimant ton Jésus.
N'oublie pas la prière
Que je te fis : Sois mon amie
Près du trône
De la Vierge Marie.
O lys de candeur,
Perle brillante,
Là dans le ciel,
Où tu vis triomphante,
Séraphin d'amour
Avec ton petit frère,
Prie pour moi
Aux pieds du Seigneur ! ([5])

([5]) *Lucie, malgré sa culture scolaire insuffisante, avait des dispositions pour la poésie. Elle en écrivit plusieurs.*

I. PORTRAIT DE JACINTHE

1. Tempérament

Excellence

Avant les faits de 1917, à l'exception des liens de parenté qui nous unissaient, aucune autre affection particulière ne me faisait préférer la compagnie de Jacinthe et de François à celle de quelqu'autre enfant. Au contraire, la compagnie de Jacinthe m'était parfois assez antipathique à cause de son caractère susceptible. La moindre contrariété, parmi celles qui surgissent chez les enfants quand ils jouent, suffisait pour la faire bouder dans un coin : ' à attacher le bourricot ', comme nous disions. Pour la faire revenir et occuper sa place dans le jeu, les plus douces caresses, qu'en de telles occasions les enfants savent se faire, ne suffisaient pas. Il fallait alors la laisser choisir le jeu et le partenaire avec qui elle voulait jouer.

Cependant elle avait déjà bon cœur, et le Bon Dieu l'avait douée d'un caractère doux et tendre, qui la rendait en même temps aimable et attirante.

Je ne sais pourquoi Jacinthe, avec son petit frère François, avait pour moi une prédilection spéciale et me recherchait presque toujours pour jouer. Ils n'aimaient pas la compagnie des autres enfants, et me demandaient de les accompagner près du puits, (qui appartenait à mes parents), au fond du jardin. Une fois là, Jacinthe choisissait les jeux auxquels nous devions participer. Ses jeux préférés étaient presque toujours ceux des petites pierres ou ceux des boutons. Nous étions assis sur le puits qui était couvert de dalles, à l'ombre d'un olivier et de deux pruniers. A cause du jeu des boutons, très souvent je fus affligée parce que, quand on m'appelait pour manger, je me trouvais sans boutons sur mes vêtements. Comme d'habitude elle les avait gagnés à ce jeu et cela était suffisant pour que ma mère me gronde, je devais les recoudre très vite. Mais comment faire pour qu'elle me les rende ? car, outre qu'elle était boudeuse, elle tenait à ce qu'elle avait ! Elle désirait les conserver pour les jeux suivants afin de ne pas arracher les siens. Ce n'est qu'en la menaçant de ne pas revenir jouer avec elle qu'elle me les rendait.

Il arrivait souvent que je ne pouvais satisfaire les désirs de ma petite amie. Comme mes sœurs les plus agées étaient, l'une tisseuse et l'autre couturière, elles passaient leurs journées à la maison. Les voisines, lorsqu'elles allaient travailler aux champs, demandaient à ma mère de laisser leurs enfants dans la cour de mes parents, près de moi, pour jouer sous la vigilance de mes sœurs. Ma mère acceptait toujours, même si cela provoquait, chez mes sœurs, une grande perte de temps. J'étais alors chargée d'occuper ces enfants et de faire attention à qu'ils ne tombent pas dans le puits qui se trouvait dans notre cour. Trois grands figuiers protégeaient ces enfants de l'ardeur du soleil. Leurs branches servaient de balançoire et une vieille aire, de salle à manger. Lorsque, ces jours-là, Jacinthe venait avec son petit frère m'appeler pour aller à notre lieu de retraite, je lui disais que je ne pouvais y aller car ma mère m'avait demandé de rester là. Alors les deux enfants se résignaient avec peine et participaient aux jeux. A l'heure de la sieste, ma mère donnait à ses enfants leur leçon de catéchisme, principalement à l'approche du carême, parce que, disait-elle :

– Je ne veux pas avoir honte lorsque Mr le Curé vous posera des questions sur la doctrine, à l'occasion des confessions du Carême.

Alors tous ces enfants assistaient à notre leçon de catéchisme. Jacinthe était là aussi.

2. Délicatesse de l'âme de Jacinthe

Un jour, un de ces petits accusa un autre d'avoir dit quelques paroles indécentes. Ma mère reprit le coupable avec grande sévérité, disant que ces vilaines choses ne se disaient pas, que c'était un péché, que l'Enfant Jésus en avait le dégoût et envoyait en enfer ceux qui péchaient s'ils ne se confessaient pas. La petite n'oublia pas la leçon. Le premier jour qu'elle rencontra les enfants réunis, elle me dit :

– Ta mère ne te laissera pas venir aujourd'hui ?

– Non.

– Alors je vais dans ma cour avec François.

– Et pourquoi ne restes-tu pas ici ?

– Ma mère ne veut pas que nous restions ici quand ces enfants sont là. Elle nous a dit d'aller jouer dans notre cour. Elle ne veut pas

que nous apprenions ces vilaines choses qui sont des péchés et que l'Enfant Jésus n'aime pas.

Ensuite elle me dit tout bas à l'oreille :

– Si ta mère te laisse, viendras-tu à ma maison ?

– Oui.

– Alors, va le lui demander.

Et, prenant la main de son frère, elle s'en alla chez elle.

Comme je l'ai déjà dit, un de ses jeux préférés était celui des gages. Comme Votre Excellence le sait, celui qui gagne envoie celui qui perd faire une chose quelconque qui lui passe par la tête. Elle aimait envoyer courir après les papillons, pour en prendre un et le lui apporter. En d'autres occasions, elle envoyait chercher une fleur quelconque qu'elle choisissait.

Un jour, nous étions en train de jouer à ce jeu dans la maison de mes parents, et c'était à moi de lui donner un gage. Mon frère était assis à écrire près d'une table. Je l'envoyai alors lui donner une accolade et un baiser, mais elle répondit :

– Cela, non. Commande moi autre chose. Pourquoi ne me fais-tu pas embrasser Notre Seigneur qui est là ? (C'était un crucifix qui était suspendu au mur).

– Oui, répondis-je. Monte sur une chaise, apporte-le ici et, à genoux, donne-lui trois accolades et trois baisers, un pour François, un autre pour moi et un autre pour toi.

– A Notre Seigneur j'en donnerai autant que tu voudras.

Elle courut chercher le crucifix, l'embrassant et le serrant avec une telle dévotion que jamais plus je n'oublierai cette action.

Après avoir regardé attentivement Notre Seigneur, elle demanda :

– Pourquoi Notre Seigneur est-il ainsi cloué sur une croix ?

– Parce qu'il est mort pour nous.

– Raconte-moi comment cela s'est passé.

3. Amour du Christ Crucifié

Ma mère avait l'habitude, le soir, de nous raconter des histoires. Parmi les contes de fées enchantées, de princesses dorées, de tourterelles royales, que nous racontait mon père ou mes sœurs aînées, venait ma mère avec l'histoire de la Passion, celle de Saint Jean-Baptiste, etc., etc.

Je connaissais alors la Passion de Notre Seigneur comme une histoire et, comme il me suffisait d'entendre les histoires une fois pour que je les répète dans tous leurs détails, je commençai donc à raconter à mes compagnons, en détail, l'histoire de Notre Seigneur, comme je l'appelais. Lorsque ma sœur ([6]) passa près de nous et constata que nous avions le crucifix ([7]) dans nos mains, elle nous le retira, me reprenant en disant qu'elle ne voulait pas que nous touchions les statues des saints. Jacinthe se leva, alla auprès de ma soeur et lui dit :

– Marie, ne la gronde pas, c'est moi qui l'ai fait, mais je ne le ferai plus.

Ma sœur lui fit une caresse et nous dit d'aller jouer dehors car, à la maison, nous ne laissions rien en place.

Nous allâmes raconter notre histoire, assis sur le puits dont j'ai parlé et qui était caché par des chênes, un tas de pierres et de ronces. Nous devions choisir ce lieu quelques années plus tard comme cellule de nos colloques, de nos oraisons ferventes et aussi, Excellence, pour tout vous dire, pour y verser bien souvent des larmes amères. Nous mélangions nos larmes à l'eau du puits, pour les boire ensuite à la même source où nous les avions répandues. Cette citerne ne serait-elle pas l'image de Marie dans le cœur de laquelle nous séchions nos larmes, pour y boire la plus pure consolation ?

Mais, pour revenir à notre histoire, à entendre raconter les souffrances de Notre Seigneur, la petite s'émut et pleura. Plusieurs fois ensuite elle demanda que je la lui répète. Elle pleurait, peinée, et disait : « Pauvre Notre Seigneur ! Je ne dois jamais faire aucun péché. Je ne veux pas que Notre Seigneur souffre davantage ».

4. Sensibilité

La petite aimait aussi beaucoup aller, le soir venu, près d'une aire que nous avions devant la maison, pour voir le beau coucher de soleil et le ciel étoilé. Elle s'enthousiasmait à voir les belles nuits de clair de lune. Nous nous acharnions à essayer de compter les

([6]) *Maria des Anges, sœur aînée de Lucie. († 1986).*

([7]) *Aujourd'hui encore, les visiteurs peuvent voir ce crucifix dans la maison de Lucie.*

étoiles, que nous disions être les chandelles des anges. La lune était la lampe de Notre Dame et le soleil la lampe de Notre Seigneur, et Jacinthe disait : « Je préfère la lampe de Notre Dame qui ne nous brûle pas ni ne nous aveugle pas, à celle de Notre Seigneur ».

En vérité, certains jours d'été, le soleil en cet endroit était très ardent, et la petite, étant de nature très fragile, en souffrait beaucoup.

5. Catéchèse enfantine

Comme ma sœur était zélatrice du Cœur de Jésus, chaque fois qu'il y avait une communion solennelle des enfants, elle m'y emmenait pour renouveler la mienne.

Ma tante emmena une fois sa fillette voir la fête. La petite fixa surtout les anges qui jetaient des fleurs. Depuis ce jour, de temps en temps, elle s'éloignait de nous lorsque nous jouions. Elle cueillait des fleurs et venait les lancer sur moi.

– Jacinthe, pourquoi fais-tu cela ?

– Je fais comme les petits anges, je te jette des fleurs.

Ma sœur avait encore l'habitude, lors d'une fête annuelle, qui devait être celle du Saint-Sacrement, d'habiller quelques petits anges pour marcher à côté du dais pendant la procession, et jeter des fleurs. Comme j'étais toujours choisie, un jour, lorsque ma sœur essayait ma robe, je parlai à Jacinthe de la fête qui approchait, et pendant laquelle je jetterai des fleurs à Jésus. La petite me pria alors de demander à ma sœur de la laisser aller elle aussi. Nous allâmes toutes les deux faire la demande. Ma sœur accepta, lui essaya aussi une robe, et pendant les essais, elle nous dit comment nous devions jeter les fleurs à l'Enfant Jésus. Jacinthe demanda :

– Et nous allons Le voir ?

– Oui, – répondit ma sœur, – Mr le Curé Le portera.

Jacinthe sautait de joie et demandait continuellement combien de temps il manquait pour la fête. Le jour désiré arriva enfin et la petite était folle de joie. Là, on nous plaça toutes les deux à côté de l'autel, et à la procession, à côté du dais, chacune avec sa corbeille de fleurs. Aux endroits marqués par ma sœur, je jetai mes fleurs à Jésus. Mais, malgré tous les signes que je faisais à Jacinthe, je n'arrivai pas à lui en faire jeter une seule. Elle regardait continuelle-

ment Mr le Curé et rien de plus. La cérémonie terminée, ma sœur nous emmena en dehors de l'église et demanda :

– Jacinthe, pourquoi n'as-tu pas lancé des fleurs à Jésus ?

– Parce que je ne L'ai pas vu.

Ensuite, elle me demanda :

– Alors, tu as vu l'Enfant Jésus ?

– Non, mais ne sais-tu pas que l'Enfant Jésus de l'Hostie ne se voit pas ? Il est caché, c'est Lui que nous recevons dans la communion.

– Et toi, lorsque tu communies, tu parles avec Lui ?

– Je Lui parle.

– Mais pourquoi ne Le vois-tu pas ?

– Parce qu'Il est caché.

– Je vais demander à ma mère qu'elle me laisse aussi communier.

– Mr le curé ne te donnera pas la Communion avant dix ans.

– Mais toi, tu ne les as pas encore, et tu as déjà communié !

– Parce que je savais tout le catéchisme, et toi tu ne le sais pas.

Alors, Jacinthe et François me demandèrent de le leur apprendre. Je devins donc catéchiste de mes deux compagnons qui apprenaient avec un enthousiasme unique. Moi qui savais répondre à tout lorsqu'on m'interrogeait, maintenant qu'il s'agissait d'enseigner, je ne me rappelais que peu de choses, ce qui poussa Jacinthe à me dire un jour :

– Enseigne-nous d'autres choses que celles que nous savons déjà !

J'avouais que je ne me souvenais pas bien des choses que lorsqu'on m'interrogeait, et j'ajoutai :

– Demande à ta mère qu'elle te laisse aller à l'église pour apprendre.

Les deux petits, qui désiraient ardemment recevoir « Jésus caché », comme ils disaient, firent la demande à leur mère. Ma tante leur répondit oui. Mais elle les laissait aller rarement, car elle disait :

– L'église est assez loin, vous êtes très petits et de toute manière Mr le Curé ne vous donnera pas la communion avant d'avoir dix ans ([8]).

([8]) *Jacinthe est née le 11 mars 1910.*

Jacinthe me questionnait continuellement au sujet de Jésus caché et je me souviens qu'un jour elle me demanda :

– Comment se fait-il que tant de personnes reçoivent en même temps l'Enfant Jésus caché ? Est-ce un petit morceau pour chacun ?

– Non, ne vois-tu pas que ce sont beaucoup d'hosties et qu'en chacune d'elle il y a un Enfant ?

Que de bêtises ne lui aurais-je pas dites !

6. Jacinthe petite bergère

Cependant, Excellence, j'arrivai à l'âge où ma mère envoyait ses enfants garder le troupeau. Ma sœur Caroline ([9]) venait d'avoir ses treize ans et elle devait commencer à travailler. A cause de cela, ma mère me confia le soin de notre troupeau. J'annonçais la nouvelle à mes compagnons et leur dis que je ne reviendrais plus jouer avec eux. Mais les petits ne se résignèrent pas à la séparation. Ils allèrent demander à leur mère de les laisser venir avec moi, ce qui leur fut refusé. Nous devions accepter la séparation. Mais ils venaient alors, presque tous les jours, le soir venu, m'attendre sur le chemin et ensuite nous allions du côté de l'aire courir ensemble, en attendant que Notre Dame et les anges allument leurs lampes et viennent les mettre à leur fenêtre afin de nous éclairer, comme nous le disions. Lorsqu'il n'y avait pas de clair de lune, nous disions que la lampe de Notre Dame n'avait pas d'huile.

Il était difficile, pour les deux petits, d'accepter l'absence de leur ancienne compagne ; étant donné cela, ils renouvelaient avec insistance leur demande à leur mère, afin de les laisser aller, eux aussi, garder le troupeau. Ma tante, peut-être pour se libérer de tant de demandes, et bien qu'ils fussent très petits, leur confia la garde de ses brebis. Rayonnants de joie, ils vinrent m'annoncer la nouvelle afin d'accorder comment, tous les jours, nous pourrions réunir nos troupeaux. Chacun ouvrirait la porte de sa bergerie à l'heure à laquelle sa mère l'enverrait et le premier attendrait l'autre au Barreiro. (Nous appelions ainsi une petite mare qui se trouvait au creux de la montagne). Une fois ensemble, nous décidions à

([9]) *Carolina († 31.3.1992)*

quel pâturage nous irions ce jour-là, et nous y allions, heureux et contents comme si nous allions à une fête.

Voilà donc, Excellence, Jacinthe dans sa nouvelle vie de gardienne de troupeau. Nous obtenions l'obéissance des brebis à force de leur distribuer nos goûters. Ainsi, lorsque nous arrivions au pâturage, nous pouvions jouer en paix car elles ne s'éloignaient pas de nous. Jacinthe aimait beaucoup entendre l'écho de sa voix du fond des vallées. Un de nos meilleurs passe-temps était de monter sur les collines, de nous asseoir sur un rocher élevé et de prononcer des noms à haute voix. Le nom qui résonnait le mieux était celui de Marie. Jacinthe récitait ainsi, quelquefois, le « Je Vous Salue Marie » entièrement, répétant le mot suivant seulement lorsque le précédent avait terminé de résonner.

Nous aimions aussi entonner des cantiques. Entre plusieurs chants profanes, que, malheureusement, nous connaissions suffisamment, Jacinthe préférait le ' Salut Noble Patronne ', ' Vierge-Pure ', ' Anges chantez avec moi '.

Nous étions également très attachés à la danse, et lorsque nous entendions jouer quelqu'instrument par d'autres pâtres, cela était suffisant pour que nous nous mettions à danser. Jacinthe, bien qu'elle fût petite, possédait pour la danse une aptitude spéciale.

On nous avait recommandé de dire le chapelet après le goûter. Mais, comme le temps nous paraissait très court pour jouer, nous avions trouvé une bonne manière de le terminer vite. Nous passions les grains en disant seulement ' Ave Maria, Ave Maria, Ave Maria ', et lorsque nous arrivions à la fin des mystères, nous disions, après une longue pause, le simple mot ' Notre Père '. Ainsi, en un clin d'oeil, comme on dit d'habitude, nous avions dit notre chapelet.

Jacinthe aimait beaucoup aussi prendre les petits moutons blancs, s'asseoir en les prenant sur les genoux, les serrer, les embrasser et, le soir, les apporter dans ses bras à la maison afin qu'ils ne se fatiguent pas. Un jour, en retournant à la maison, elle se mit au milieu du troupeau.

– Jacinthe, lui demandais-je, pourquoi vas-tu là au milieu des brebis ?

– Pour faire comme Notre Seigneur sur l'image que l'on m'a donnée. Lui aussi est au milieu de plusieurs, et en porte une dans ses bras.

7. Première Apparition

Voici, Excellence, plus ou moins, comment se sont passées les sept premières années de Jacinthe, lorsqu'apparut, beau et riant comme tant d'autres jours, le 13 mai 1917. Nous avions choisi ce jour-là, par hasard, ou plutôt par dessein de la Providence, pour faire paître notre troupeau, la propriété appartenant à mes parents au lieu appelé « Cova da Iria ». Choisissant comme d'habitude quel serait le pâturage du jour, près du Barreiro, dont je vous ai déjà parlé, Excellence, et nous devions, pour cela, traverser un terrain inculte, ce qui doubla notre long chemin. Nous devions donc aller lentement afin que les brebis puissent paître en chemin, et ainsi nous arrivâmes vers midi. Je ne désire pas raconter maintenant tout ce qui s'est passé ce jour-là, parce que Votre Exc. est déjà au courant et ce serait perdre du temps. Il me semble même le perdre à écrire cela, à moins que ce ne soit par obéissance, car je ne vois pas quelle utilité Votre Excellence peut en tirer si ce n'est pour mieux connaître l'innocence de la vie de Jacinthe.

Avant de commencer à vous raconter, Excellence, ce dont je me rappelle de la nouvelle période de la vie de Jacinthe, je dois dire qu'il y a certains détails au sujet des apparitions de Notre Dame, que nous avions décidé de ne jamais dévoiler à personne, et peut-être que maintenant je suis obligée d'en parler afin que l'on connaisse où Jacinthe a pu puiser tant d'amour pour Jésus, pour la souffrance et pour les pécheurs, pour le salut desquels elle fit tant de sacrifices...

Vous n'ignorez pas que ce fut elle qui, ne pouvant plus conserver pour elle seule tant de joie, manqua à notre décision de ne rien dire à personne. Lorsque, ce même après-midi, encore sous l'effet de la surprise, nous demeurions pensifs, Jacinthe s'exclamait de temps en temps avec enthousiasme :

– Oh ! Quelle belle Dame !

– Je vois bien, lui disais-je, que tu vas le dire encore à quelqu'un.

– Non, non, je ne dirai rien, répondit-elle, ne t'inquiète pas.

Le lendemain, lorsque son frère courut pour me faire part de ce qu'elle avait dit le soir, chez elle, Jacinthe écouta l'accusation sans rien dire.

– Tu vois ? Je le pensais bien !

– Je sentais quelque chose en moi qui ne pouvait me permettre de rester silencieuse, répondit-elle avec les larmes aux yeux.

Maintenant, ne pleure pas et ne dis plus rien à personne de ce que cette Dame nous a dit.

– Je l'ai déjà dit.

– Qu'as-tu dit ?

– J'ai dit que cette Dame nous avait promis de nous emmener au Ciel.

– Et tout de suite tu es allée dire cela !

– Pardonne-moi, je ne dirai plus rien à personne.

8. Méditation sur l'Enfer

Lorsque nous arrivâmes au pâturage, Jacinthe, ce jour-là, s'assit pensive sur une pierre.

– Jacinthe, viens jouer.

– Je ne veux pas jouer aujourd'hui.

– Pourquoi ne veux-tu pas jouer ?

– Parce que je suis en train de penser. Cette Dame nous a dit de dire le chapelet et de faire des sacrifices pour la conversion des pécheurs. Maintenant, lorsque nous dirons le chapelet, nous réciterons les ' Ave Maria ' et les ' Padre Nosso ' tout entiers. Et les sacrifices comment les ferons-nous ?

François trouva tout de suite un bon sacrifice :

– Donnons notre goûter aux brebis et faisons le sacrifice de ne rien prendre.

En quelques minutes, nous avions distribué notre goûter aux brebis et nous passâmes ainsi une journée à jeun. Le Chartreux le plus austère n'en aurait pas fait autant. Jacinthe restait assise sur sa pierre d'un air pensif et demanda :

– Cette Dame nous a dit aussi que beaucoup d'âmes allaient en enfer. Qu'est-ce que c'est l'enfer ?

– C'est une fosse d'animaux et une fournaise très grande (c'est ainsi que me l'expliquait ma mère) et c'est là que vont les pécheurs qui ne se confessent pas. Ils restent là toujours à brûler !

– Et ils ne sortent plus jamais de là ?

– Non !

– Et après plusieurs, plusieurs années...

– Non. L'enfer ne finit jamais.

– Et le Ciel non plus ?

– Qui va au Ciel n'en sort plus jamais.

– Et qui va en enfer non plus ?

– Ne vois-tu pas qu'ils sont éternels, qu'ils ne finissent jamais !

Nous fîmes alors, pour la première fois, la méditation de l'enfer et de l'éternité. Ce qui impressionnait le plus Jacinthe était l'éternité. Même jouant, de temps en temps, elle demandait :

– Mais voyons, alors après tant et tant d'années, l'enfer ne finira pas encore ?

Et d'autres fois:

– Et ces gens qui sont là, à brûler, ne meurent pas ? Ils ne deviennent pas cendres ? Et si nous prions beaucoup pour les pécheurs, Notre Seigneur ne les délivrera pas ? Et avec les sacrifices non plus ? Oh ! Les pauvres ! Il nous faut beaucoup prier et faire des sacrifices pour eux.

Ensuite elle ajoutait :

– Comme elle est bonne, cette Dame ! Elle nous a déjà promis de nous emmener au Ciel.

9. Amour des pécheurs

Jacinthe prit tellement à cœur les sacrifices pour la conversion des pécheurs qu'elle ne laissait passer aucune occasion. Il y avait quelques enfants, fils de deux familles de Moita ([10]), qui passaient de porte en porte à mendier. Nous les rencontrâmes un jour alors que nous allions avec notre troupeau.

En les voyant, Jacinthe nous dit :

– Donnons notre goûter à ces pauvres enfants pour la conversion des pécheurs !

Elle courut le leur porter. Dans l'après-midi, elle me dit qu'elle avait faim. Il y avait là quelques chênes-verts et des chênes. Les glands étaient encore assez verts. Malgré cela, je lui dis que nous pourrions en manger. François monta sur un chêne-vert pour remplir ses poches, mais Jacinthe eut l'idée que nous pourrions plutôt manger ceux des chênes pour faire le sacrifice de manger quelque chose d'amer. Et nous avons savouré cet après-midi-là une nourri-

([10]) *Petit hameau au nord de la Cova da Iria.*

ture délicieuse ! Jacinthe prenait cela comme un de ses sacrifices habituels. Elle cueillait les glands des chênes ou les olives des oliviers. Je lui dis un jour :

– Jacinthe, ne mange pas cela, c'est trop amer.

– C'est parce que c'est amer que je le mange pour convertir les pécheurs.

Ce ne furent pas là nos seuls jeûnes. Nous avions décidé que, lorsque nous rencontrerions ces petits pauvres, nous leur donnerions notre goûter. Et les pauvres petits, contents de notre aumône, cherchaient à nous rencontrer et nous attendaient sur le chemin. Dès que nous les apercevions, Jacinthe courait leur porter toutes nos provisions de la journée, avec une telle satisfaction, comme si elle n'en avait pas eu besoin elle-même. Ces jours-là, notre nourriture était : des pignons, des racines de campanules, (c'est une petite fleur jaune qui possède à la racine une petite boule de la grosseur d'une olive) des mûres, des champignons et quelque chose que nous cueillions à la racine des pins, dont je ne me souviens plus le nom ; ou encore des fruits, s'il y en avait tout près sur une des propriétés qui appartenaient à nos parents.

Jacinthe semblait infatigable dans la pratique du sacrifice. Un jour, un voisin offrit à ma mère un bon pâturage pour notre troupeau, mais c'était assez loin et nous étions au milieu de l'été. Ma mère accepta cette offre faite avec tant de générosité et m'y envoya. Comme il y avait, tout près, une mare où le troupeau pouvait aller boire, elle me dit que c'était mieux de faire la sieste là, à l'ombre des arbres. Sur le chemin, nous rencontrâmes nos chers petits pauvres, et Jacinthe courut leur donner l'aumône. La journée était très belle et le soleil très chaud.

Dans cette lande ([11]) aride et sèche, tout semblait vouloir s'embraser. La soif se faisait sentir et nous n'avions pas une goutte d'eau à boire. Au début, nous avons offert ce sacrifice avec générosité, pour la conversion des pécheurs, mais, arrivée l'heure du midi, nous ne pouvions plus résister.

Je proposais alors à mes compagnons d'aller dans un lieu tout près demander un peu d'eau. Ils acceptèrent la proposition et j'allai

([11]) *Lande, ' Pregueira ', expression régionale qui veut dire terrain pierreux et improductif.*

frapper à la porte d'une vieille femme, qui, en me donnant une cruche d'eau, me donna aussi un peu de pain, que j'acceptais avec reconnaissance et je courus le distribuer à mes compagnons. Ensuite je donnai la cruche à François et lui dis de boire.

– Je ne veux pas boire, répondit-il.

– Pourquoi ?

– Je veux souffrir pour la conversion des pécheurs.

– Toi, Jacinthe, bois.

– Moi aussi je veux offrir le sacrifice pour les pécheurs.

Je versais alors l'eau dans le creux d'une pierre afin que nos brebis la boivent et j'allai rapporter la cruche à sa propriétaire. La chaleur devenait de plus en plus intense. Les cigales et les grillons joignaient leur chant à celui des grenouilles de la mare voisine et faisaient un bruit insupportable. Jacinthe, affaiblie par la faim et par la soif, me dit, avec une simplicité qui lui était naturelle :

– Dis aux grillons et aux grenouilles de ne plus chanter, j'ai tellement mal à la tête !

Alors François demanda :

– Ne veux-tu pas, souffrir cela pour les pécheurs ?

La pauvre enfant, tenant sa tête entre ses deux petites mains, répondit :

– Oui, je le veux, laisse-les chanter.

10. Résistance de la famille

Entre-temps, la nouvelle de l'événement s'était répandue. Ma mère commençait à se préoccuper et voulait à tout prix que je me renie. Un jour, avant de sortir avec le troupeau, elle voulut m'obliger à confesser que j'avais menti. Elle n'épargna pas pour cela les menaces, les caresses, ni même le manche à balai.

Ne pouvant obtenir qu'un silence obstiné, ou la confirmation de ce que j'avais déjà dit, elle m'envoya ouvrir la porte de la bergerie et me dit de bien réfléchir pendant la journée, que si elle n'a jamais toléré un mensonge de ses enfants, maintenant moins encore, elle ne peut en tolérer un de ce genre-là, et que le soir même elle m'obligerait d'aller trouver les personnes que j'avais trompées, confesser que j'avais menti et leur demander pardon.

Je partis alors avec mes brebis et ce jour-là mes compagnons m'attendaient déjà. Ils coururent à ma rencontre. En me voyant

pleurer, ils m'en demandèrent la cause. Je leur racontais ce qui s'était passé et j'ajoutai :

– Maintenant, dites-moi ce que je dois faire. Ma mère veut à tout prix que je dise que j'ai menti. Mais comment vais-je le dire ?

François dit alors à Jacinthe :

– Tu vois, c'est toi la coupable ! Pourquoi as-tu parlé ?

La pauvre enfant se mit à genoux en pleurant, les mains jointes, nous demandant pardon.

– J'ai mal fait, disait-elle en pleurant, mais je ne dirai plus jamais rien à personne !

Votre Excellence me demandera sans doute qui lui avait appris à faire cet acte d'humilité ?

– Je ne le sais pas. Peut-être le fait d'avoir vu ses petits frères demander pardon à leurs parents, la veille de la Communion; ou, parce que, d'après moi, Jacinthe est celle à qui la Sainte Vierge avait accordé, avec une plus grande abondance de grâces, une meilleure connaissance de Dieu et de la vertu. Lorsque, quelque temps après, Mr le Curé ([12]) nous fit appeler afin de nous interroger, Jacinthe baissa la tête et c'est avec difficulté que celui-ci arriva à lui faire dire deux ou trois mots à peine. Au retour je lui demandai :

– Pourquoi n'as tu pas voulu répondre au Rév. Père ?

– Parce que je t'ai promis de ne plus rien dire à personne !

Un jour elle demanda :

– Pourquoi ne pouvons-nous pas dire que cette Dame nous a dit de faire des sacrifices pour les pécheurs ?

– Pour qu'on ne nous demande pas quels sacrifices nous faisons.

Ma mère s'affligeait de plus en plus de la progression des évènements. Elle fit un nouvel effort afin de m'obliger à confesser que j'avais menti. Un beau jour, elle m'appela et me dit qu'elle allait me conduire à la maison de Mr le Curé.

– Lorsque tu arriveras, tu t'agenouilleras, tu lui diras que tu as menti et tu lui demanderas pardon.

En passant près de la maison de ma tante, ma mère y entra quelques minutes. Je profitais de l'occasion pour raconter à Jacin-

([12]) *Le premier interrogatoire du Curé, P. Manuel M. Ferreira, a eu lieu à la fin de mai 1917.*

the ce qui se passait. En me voyant affligée, elle versa quelques larmes et me dit :

– Je vais me lever et appeler François. Nous allons prier près de ton puits. A ton retour viens nous y retrouver.

Au retour, je courus au puits. Ils étaient là tous les deux à genoux à prier. Aussitôt qu'ils me virent, Jacinthe se précipita vers moi, me serra contre elle, et me demanda comment j'avais fait. Je le lui racontai. Ensuite elle me dit:

– Tu vois, nous ne devons avoir peur de rien. Cette Dame nous aide toujours. Elle est tellement notre amie !

Depuis que Notre Dame nous eut appris à offrir nos sacrifices à Jésus, chaque fois que nous décidions d'en faire un, ou que nous devions souffrir une épreuve, Jacinthe demandait :

– As-tu déjà dit à Jésus que c'était pour Son amour ?

Si je lui répondais « non »...

– Alors, je le Lui dirai, moi.

Joignant les mains, elle levait les yeux au ciel et disait :

– O Jésus, c'est pour votre amour et pour la conversion des pécheurs.

11. Amour du Saint Père

Deux prêtres vinrent nous interroger et nous recommandèrent de prier pour le Saint-Père. Jacinthe demanda qui était le Saint-Père. Ces bons prêtres nous expliquèrent qui il était, et combien il avait besoin de prières. Jacinthe ressentit tant d'amour envers le Saint-Père que, chaque fois qu'elle offrait ses sacrifices à Jésus, elle ajoutait :

– Et pour le Saint-Père.

Après le chapelet, elle disait toujours trois Ave Maria pour le Saint-Père et disait quelquefois :

– Comme je voudrais voir le Saint-Père ! Beaucoup de personnes viennent ici, mais jamais le Saint-Père ! ([13])

Dans son innocence enfantine, elle croyait que le Saint-Père pouvait faire ce voyage tout comme les autres personnes.

([13]) *Paul VI le 13 mai 1967, et Jean Paul II les 13 mai 1982, de 1991 et de 2000, ont visité, comme pèlerins, le Sanctuaire de Fatima.*

Un jour, mon père et mon oncle ([14]) reçurent l'ordre de nous présenter le jour suivant à la Préfecture ([15]). Mon oncle dit qu'il n'emmènerait pas ses enfants, parce que, disait-il :

– Je n'ai pas à présenter devant un tribunal deux enfants qui ne sont pas responsables de leurs actes. De plus, ils ne peuvent supporter d'aller à pied jusqu' à Vila Nova de Ourém. Je vais voir ce qu'ils veulent.

Mon père pensait d'une manière différente.

– La mienne, je l'emmène ; là, elle se débrouillera avec eux, car moi, je ne comprends rien à ces choses-là.

Ils profitèrent alors de l'occasion pour nous faire toutes les peurs possibles. Le lendemain, en passant par la maison de mon oncle, mon père l'attendit quelques instants. Je courus au lit de Jacinthe pour lui dire adieu. Je me demandais si nous nous reverrions, et je la serrai dans mes bras. La pauvre enfant me dit en pleurant :

– S'ils te tuent, dis-leur que François et moi nous sommes comme toi et que nous voulons mourir aussi. Je vais tout de suite avec François au puits prier pour toi.

Lorsque le soir je revins, je courus vers le puits. Les deux petits étaient là, à genoux, appuyés sur le bord du puits, la tête entre les mains, et pleurant. Ils furent surpris dès qu'ils me virent :

– Te voilà donc ! Ta sœur est venue chercher de l'eau, elle nous a dit qu'on t'avait déjà tuée ! Nous avons tant prié pour toi et tellement pleuré.

12. En prison à Ourém

Quelque temps après, alors que nous étions en prison, ce qui coûtait le plus à Jacinthe, c'était l'abandon de ses parents. Elle disait, les larmes aux yeux :

– Ni tes parents, ni les miens ne sont venus nous voir. Ils ne se soucient plus de nous !

– Ne pleure pas, lui disait François. Nous offrons cela à Jésus pour les pécheurs.

Et levant les yeux et les mains au ciel, il fit cette offrande :

– Ô mon Jésus, c'est pour votre amour et pour la conversion des pécheurs.

([14]) *Le père s'appelait Antonio dos Santos (†1919).*
([15]) *Le Préfet s'appelait Artur de Oliveira Santos (†1955).*

Jacinthe ajouta :

– C'est aussi pour le Saint-Père, et en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie.

Plus tard, après nous avoir séparés, ils nous réunirent de nouveau dans une salle de la prison en nous disant que, bientôt, ils viendraient nous chercher pour nous faire frire. Jacinthe s'éloigna un peu vers la fenêtre qui donnait sur la foire aux bestiaux. D'abord, je pensai qu'elle se distrayait en regardant dehors, mais je ne tardai pas à voir qu'elle pleurait. J'allai la chercher et la ramenai près de moi en lui demandant pourquoi elle pleurait.

– Parce que, répondit-elle, nous allons mourir sans revoir ni père ni mère !

Et tandis que les larmes coulaient sur sa figure elle ajouta :

– Je voudrais au moins voir ma mère.

– Alors, tu ne veux pas offrir ce sacrifice pour la conversion des pécheurs ?

– Si, si, je le veux !

Et le visage baigné de larmes, les mains et les yeux levés au ciel, elle fit cette offrande :

– Ô mon Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs, pour le Saint-Père et en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie.

Les prisonniers, qui étaient présents à cette scène, voulurent nous consoler en disant: « Mais, dites donc ce secret à Monsieur le Préfet ! Que vous importe que cette Dame ne le veuille pas ! »

– Cela non !, répondit Jacinthe avec vivacité, au lieu de ça, je préfère mourir !

13. Le chapelet dans la prison

Nous décidâmes alors de dire notre chapelet. Jacinthe prit une médaille qu'elle avait au cou, et demanda à un prisonnier de la suspendre à un clou qu'il y avait au mur, et, à genoux devant cette médaille, nous commençâmes à prier. Les prisonniers prièrent avec nous, pour autant qu'ils savaient le faire, au moins ils étaient à genoux. Après le chapelet, Jacinthe retourna près de la fenêtre en pleurant.

– Jacinthe, tu ne veux pas offrir ce sacrifice à Notre Seigneur ? lui demandai-je.

– Si, mais je me souviens de ma mère et je pleure sans le vouloir.

Alors, comme la Très Sainte Vierge nous avait dit d'offrir aussi nos prières et nos sacrifices afin de réparer les péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie, nous voulûmes décider que chacun les offrirait pour sa propre intention : l'un pour les pécheurs, l'autre pour le Saint-Père et l'autre en réparation pour les péchés contre le Cœur Immaculé de Marie. Une fois cette résolution prise, je dis à Jacinthe de choisir l'intention qu'elle voulait.

– J'offre pour toutes les intentions, car je les aime toutes.

14. Affection pour le bal

Parmi les prisonniers, il y en avait un qui savait jouer de l'accordéon. Ils commencèrent alors, afin de nous distraire, à jouer et à chanter. Ils nous demandèrent si nous savions danser. Nour leur dimes que nous savions le ' fandango ', et le ' vira '. Jacinthe alors commença à danser en compagnie d'un pauvre voleur qui, la voyant si petite, finit par danser en la tenant dans ses bras.

Espérons que Notre Dame a eu pitié de son âme et l'ait converti. Maintenant vous direz, Excellence :

– Quelles belles dispositions pour le martyre !

C'est vrai, mais nous étions des enfants, et nous ne nous rendions pas compte.

Jacinthe avait pour le bal une affection toute spéciale et beaucoup de grâce. Je me souviens qu'un jour elle pleurait à cause de son frère qui était à la guerre et que l'on croyait mort sur le champ de bataille. Afin de la distraire, je préparai un petit bal avec deux de ses frères, et la pauvre enfant dansait tout en essuyant les larmes qui lui coulaient sur la figure. Malgré cet amour particulier qu'elle avait pour la danse, (il lui suffisait d'entendre les instruments des bergers pour commencer à danser, même toute seule), elle me dit, à l'approche de la Saint-Jean et du Carnaval :

– Maintenant je ne danserai plus.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux offrir ce sacrifice à Notre Seigneur.

Comme nous étions à la tête des jeux qui se faisaient parmi les enfants, les danses, qui avaient lieu à ces occasions, cessèrent.

II. APRÈS LES APPARITIONS

1. Oraisons et sacrifices au Cabeço

Ma tante, fatiguée d'envoyer continuellement chercher ses enfants afin de pouvoir satisfaire le désir des personnes qui voulaient leur parler, envoya son fils Jean ([16]) garder le troupeau. Cet ordre coûta beaucoup à Jacinthe ; d'abord parce qu'il lui fallait parler à tous ces gens qui la cherchaient et, ensuite, comme elle le disait, parce qu'elle ne pouvait pas rester auprès de moi toute la journée. Elle dut alors se résigner. Afin d'éviter les personnes qui la cherchaient, elle se refugiait, avec son petit frère, dans le creux d'un rocher ([17]) situé en face du lieu où se trouve un moulin à vent. Le rocher se trouve sur le versant est, et son entrée est tellement bien faite qu'elle nous protégeait parfaitement de la pluie et de l'ardeur du soleil. De plus, elle est abritée par beaucoup d'oliviers et de chênes. Combien de prières et de sacrifices Jacinthe a offerts en ce lieu au bon Dieu !

Sur les flancs de cette colline, il y avait une grande variété de fleurs. Parmi elles, il y avait beaucoup de lys qu'elle aimait tant. C'est ainsi que, le soir, lorsqu'elle allait m'attendre sur le chemin, elle m'apportait un lys ou, à défaut, une autre fleur quelconque. C'était pour elle une fête de s'approcher de moi et de l'effeuiller en me lançant les pétales.

Ma mère se contentait alors de m'indiquer les pâturages afin de savoir où je me trouvais lorsqu'elle devait m'envoyer chercher. Lorsque ceux-ci étaient près, j'avertissais mes compagnons qui, aussitôt, allaient me rejoindre. Jacinthe courait jusqu'à ce qu'elle arrive non loin de moi. Ensuite, fatiguée, elle s'asseyait et m'appelait sans interruption jusqu'à ce que je lui ai répondu et couru à sa rencontre.

([16]) *Jean Marto, frère de Jacinthe, (†28.IV.2000)*

([17]) *La grotte rocheuse s'appelle « Loca du Cabeço » et la colline, où elle se trouve, a le nom de « Cabeço ».*

2. L'inconvénient des interrogatoires

Ma mère, fatiguée de voir ma sœur perdre son temps à venir m'appeler continuellement et prendre ma place auprès du troupeau, décida de le vendre, et, d'accord avec ma tante, on nous envoya à l'école. Jacinthe aimait beaucoup, pendant la récréation, aller visiter le Saint-Sacrement, mais elle disait :

– Les gens semblent le deviner. Dès que j'entre à l'église, il y a tellement de gens à me poser des questions ! J'aimerais rester longtemps seule pour parler à Jésus caché, mais on ne me laisse jamais !

En vérité, ces gens simples des villages ne nous laissaient pas. Ils nous racontaient, en toute simplicité, toutes leurs nécessités et toutes leurs afflictions. Jacinthe leur montrait sa peine, spécialement lorsqu'on avait affaire à un pécheur. Alors elle disait :

– Nous devons prier et offrir des sacrifices à Notre Seigneur, afin qu'il soit converti et qu'il n'aille pas en enfer, le pauvre !

Maintenant, je vais raconter spécialement un épisode qui démontre combien Jacinthe fuyait les personnes qui la recherchaient.

Un jour ([18]), nous étions sur le chemin de Fatima et nous approchions de la route lorsque nous voyons descendre d'une automobile un groupe de dames et de messieurs. Nous ne pouvons douter un instant qu'ils nous recherchent. Fuir, nous ne le pouvons plus sans être remarqués. Nous continuons notre chemin espérant passer inaperçus. En arrivant près de nous, les dames demandent si nous connaissons les petits bergers à qui Notre Dame est apparue. Nous répondons oui. Ils nous demandent encore si nous savons où ils habitent.

Nous leur donnons toutes les indications précises afin qu'ils s'y rendent et nous courons nous cacher dans les champs derrière une ronceraie. Jacinthe, heureuse du résultat de l'expérience, disait :

– Nous devons toujours agir comme ça lorsqu'on ne nous connaît pas.

([18]) *Ceci arriva environ un an après les Apparitions, donc, en 1918 ou 1919.*

3. Le Père Cruz

Un jour, il y eut aussi le Rév. Père Cruz, de Lisbonne ([19]), qui vint nous interroger. Après son interrogatoire, il nous demanda de lui montrer l'endroit où Notre Dame nous était apparue. En chemin, nous marchions de chaque côté de lui, et il était monté sur un âne si petit que ses pieds traînaient presque par terre. Il nous enseigna alors des oraisons jaculatoires parmi lesquelles Jacinthe en choisit deux, qu'elle ne cessait de répéter par la suite et qui étaient : « O mon Jésus, je vous aime ! Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! »

Un jour, lors de sa maladie, elle me dit :

– J'aime tellement dire à Jésus que je l'aime ! Lorsque je le lui dis plusieurs fois, il me semble que j'ai du feu dans la poitrine, mais ce feu ne me brûle pas.

Une autre fois, elle me dit :

– J'aime tellement Notre Seigneur et Notre Dame que jamais je ne me fatigue de leur dire que je les aime.

4. Les grâces obtenues par Jacinthe

Il y avait, dans notre village, une femme qui nous insultait chaque fois qu'elle nous rencontrait. Nous la rencontrâmes un jour, alors qu'elle sortait d'une taverne, et, la pauvre, comme elle ne se maîtrisait plus, elle ne se contenta pas cette fois de nous insulter seulement. Lorsqu'elle eut terminé son travail, Jacinthe me dit :

– Nous allons prier Notre Dame et lui offrir des sacrifices pour la conversion de cette femme. Elle dit tellement de péchés que si elle ne se confesse pas elle ira en enfer.

Quelques jours après, nous passions en courant devant la porte de cette femme. Soudain, Jacinthe s'arrêta au milieu de sa course, et, se retournant, elle demanda :

– Ecoute, c'est demain que nous allons voir Notre Dame ?

– Oui.

– Alors nous ne jouerons pas, nous ferons ce sacrifice pour la conversion des pécheurs.

([19]) *P. Francisco Cruz, S.J. (1858-1948), serviteur de Dieu, dont le procès de béatification est en cours.*

Et, sans penser que quelqu'un puisse la voir, levant les mains et les yeux au ciel, elle fit cette offrande. La pauvre femme nous observait par une ouverture de sa maison. Ensuite, elle dit à ma mère qu'elle fut tellement impressionnée par cette action de Jacinthe qu'elle n'avait plus besoin d'autres preuves pour croire à la réalité des faits. A partir de ce moment, non seulement elle ne nous insultait plus, mais elle nous demandait continuellement de supplier Notre Dame de lui pardonner ses péchés.

Un autre jour, nous avons rencontré une pauvre femme qui, pleurant, s'agenouilla devant Jacinthe et lui demanda d'obtenir de Notre Dame la guérison d'une terrible maladie. Jacinthe, en la voyant à genoux devant elle, s'affligea et lui prit ses mains tremblantes pour la relever. Voyant qu'elle n'était pas capable, elle s'agenouilla aussi et dit avec la femme trois ' Ave Maria '. Ensuite elle lui demanda de se relever, lui assurant que Notre Dame la guérirait. Elle ne cessa de prier tous les jours pour elle ; après un certain temps, cette femme réapparut pour remercier Notre Dame de sa guérison.

Une autre fois, c'était un soldat qui pleurait comme un enfant. Il venait de recevoir l'ordre de partir pour la guerre et laissait son épouse malade et trois petits enfants. Il demandait, soit la guérison de sa femme ou la révocation de l'ordre. Jacinthe l'invita à dire avec elle un chapelet. Après, elle lui dit : Ne pleurez pas. Notre Dame est si bonne, que, sûrement, elle va vous accorder la grâce que vous lui demandez.

Elle n'oublia jamais plus son soldat. A la fin du chapelet, elle récitait toujours un ' Ave Maria ' pour le soldat. Plusieurs mois passèrent, et il réapparut, avec son épouse et ses trois petits enfants, pour remercier Notre Dame des deux grâces reçues. A cause d'une fièvre, qui s'était déclarée à la veille de partir, il avait été exempté du service militaire, et sa femme, disait-il, avait été guérie par un miracle de Notre Dame.

5. Nouveaux sacrifices

On nous dit un jour que nous serions interrogés par un prêtre qui était un saint, qui devinait tout ce qui se passait au plus profond de chacun, et qu'ainsi il pourrait découvrir si, oui ou non, nous disions la vérité. Jacinthe dit alors, pleine de joie :

– Quand donc viendra ce Père qui devine ? S'il devine, il saura bien que nous avons dit la vérité.

Nous jouions un jour près du puits déjà mentionné. La mère de Jacinthe avait une vigne qui était juste à côté. Elle cueillit quelques grappes et vint nous les apporter afin que nous les mangions. Mais Jacinthe n'oubliait jamais les pécheurs.

– Si nous ne les mangeons pas, dit-elle, nous pourrons offrir ce sacrifice pour les pécheurs.

Ensuite elle courut porter les raisins à d'autres enfants qui jouaient dans la rue. Au retour elle était rayonnante de joie. Elle avait rencontré nos anciens petits amis pauvres et les leur avait donnés.

Une autre fois, ma tante nous appela pour manger des figues qu'elle avait apportées à la maison, et qui, en réalité, auraient ouvert l'appétit à n'importe qui. Jacinthe s'assit avec nous, satisfaite, auprès du panier. Elle prit la première pour commencer à manger ; soudain elle se souvint et elle dit :

– C'est vrai, aujourd'hui nous n'avons fait encore aucun sacrifice pour les pécheurs, il vaut mieux faire celui-là.

Elle remit la figue dans le panier, fit une offrande et laissa là les figues pour convertir les pécheurs. Jacinthe répétait fréquemment ces sacrifices, mais je ne peux continuer à tous les raconter, sans quoi je ne terminerai jamais.

III. MALADIE ET MORT DE JACINTHE

1. Jacinthe, victime d'une pneumonie

Ainsi se passaient les journées de Jacinthe, lorsque Notre Seigneur permit qu'elle eût une pneumonie, qui la prostra dans son lit ainsi que son petit frère ([20]). La veille de cette maladie, elle disait :

– J'ai tellement mal à la tête et j'ai tellement soif ! Mais je ne veux pas boire afin de souffrir pour les pécheurs.

Tout le temps libre qui me restait après l'école et après avoir fini les autres choses demandées, je le passais près de mes compagnons.

([20]) *Jacinthe tomba malade en Octobre 1918. François peu après.*

Lorsqu'un jour j'allais à l'école Jacinthe me dit :

– Ecoute, dis à Jésus caché que je l'aime beaucoup, beaucoup.

D'autres fois, elle disait :

– Dis à Jésus que je lui envoie toutes mes pensées.

Lorsque j'entrais d'abord dans sa chambre, elle me disait :

– Maintenant, va voir François car je fais le sacrifice de demeurer ici toute seule.

Un jour, sa mère lui apporta une tasse de lait et lui dit de la prendre.

– Je ne la veux pas, maman, répondit-elle, éloignant de sa main la tasse.

Ma tante insista un peu et en partant elle dit.

– Je ne sais comment je pourrai lui faire prendre quelque chose avec aussi peu d'appétit !

Dès que nous fûmes seules, je lui demandai :

– Pourquoi désobéis-tu comme ça à ta mère et n'offres-tu pas ce sacrifice à Notre Seigneur ?

En entendant cela, elle pleura et j'eus le bonheur de pouvoir essuyer ses larmes. Elle me dit :

– Je n'y avais pas pensé.

Elle appela sa mère, lui demanda pardon, et lui dit qu'elle prendrait tout ce qu'elle voudrait. Sa mère lui apporta la tasse de lait et elle la prit sans montrer la plus petite répugnance. Ensuite elle me dit :

– Si tu savais combien cela m'est pénible à prendre !

Dans une autre occasion, elle me dit :

– Il devient pour moi de plus en plus difficile de prendre le lait et les bouillons, mais je ne dis rien. Je prends tout cela par amour pour Notre Seigneur, et pour le Cœur Immaculé de Marie, notre Mère du ciel.

Je lui demandai un jour :

– Es-tu mieux ?

– Tu sais que je ne vais pas mieux.

Elle ajouta :

– J'ai tellement mal à la poitrine, mais je ne dis rien. Je souffre pour la conversion des pécheurs.

Un jour j'arrivai près d'elle et elle me demanda :

– As-tu déjà fait aujourd'hui beaucoup de sacrifices ? Moi, j'en ai fait beaucoup. Ma mère est sortie et j'ai eu envie plusieurs fois de visiter François, mais je n'y suis pas allée.

2. Visite de Notre Dame

Entre-temps sa santé s'améliora un peu. Elle pouvait se lever et passer alors ses journées assise sur le lit du petit frère.

Un jour, elle me fit appeler pour que j'aille près d'elle rapidement. C'est en courant que je m'y rendis.

– Notre Dame est venue nous voir et Elle a dit qu'Elle viendrait chercher François bientôt pour l'emmener au Ciel. Elle m'a demandé si je voulais convertir encore des pécheurs. Je lui ai dit que oui. Elle m'a dit que j'irais à l'hôpital et que, là, je souffrirais beaucoup ; que je souffrirais pour la conversion des pécheurs, en réparation des péchés contre le Cœur Immaculé de Marie, et pour l'amour de Jésus. Je lui ai demandé si tu viendrais avec moi, Elle m'a répondu que non. C'est ce qui va m'être le plus difficile. Elle m'a dit que ma mère m'emmènerait à l'hôpital et qu'ensuite je resterais là toute seule.

Ensuite elle demeura un certain temps pensive et elle ajouta :

– Si tu venais au moins avec moi ! Ce qui me sera le plus pénible sera d'y aller sans toi. Peut-être que l'hôpital est une maison très sombre où on ne voit rien, et je serai là à souffrir toute seule ! Mais cela ne fait rien, je souffrirai pour l'amour de Notre Seigneur, pour réparer les injures au Cœur Immaculé de Marie, pour la conversion des pécheurs et pour le Saint-Père.

Lorsqu'arriva le moment du départ de son petit frère pour le Ciel ([21]), elle lui fit ses recommandations :

– Salue en mon nom Notre Seigneur et Notre Dame et dis-leur que je souffrirai tout ce qu'Ils voudront pour la conversion des pécheurs et la réparation au Cœur Immaculé de Marie.

Elle souffrit beaucoup de la mort de son petit frère. Elle demeurait longtemps pensive et, si on lui demandait à quoi elle pensait, elle répondait :

– A François. Comme j'aimerais le voir !

Et ses yeux se remplissaient de larmes.

Un jour je lui dis :

– A toi, il ne te reste que peu de temps pour aller au Ciel, mais moi !

([21]) *François mourut le 4 avril 1919.*

– Ma pauvre ! Ne pleure pas ! Là, je prierai beaucoup, beaucoup pour toi. C'est cela que Notre Dame désire. Si elle m'avait choisie je serais contente, afin de souffrir davantage pour les pécheurs.

3. A l'hôpital d'Ourém

Le jour du départ pour l'hôpital arriva ([22]) ; elle y souffrit beaucoup. Lorsque sa mère vint la visiter, elle lui demanda si elle voulait quelque chose. Jacinthe lui dit qu'elle voulait me voir. Ma tante, en faisant beaucoup de sacrifices, m'y emmena dès qu'elle le put. Aussitôt qu'elle me vit, elle m'embrassa avec joie et demanda à sa mère de me laisser à ses côtés pendant qu'elle irait faire ses achats. Je lui demandai alors si elle souffrait beaucoup.

– Je souffre, oui. Mais j'offre tout pour les pécheurs et en réparation au Cœur Immaculé de Marie.

Ensuite elle me parla avec enthousiasme de Notre Seigneur et de Notre Dame, et me dit :

– J'aime tellement souffrir pour leur amour et pour leur faire plaisir ! Ils aiment beaucoup ceux qui souffrent pour la conversion des pécheurs.

Le temps permis pour la visite passa rapidement et ma tante était déjà de retour afin de me prendre. Elle demanda à sa fille si elle voulait autre chose. Jacinthe lui demanda de me ramener une autre fois lorsqu'elle viendrait la voir. Et ma bonne tante, qui voulait faire plaisir à sa fille, m'y ramena une seconde fois. Je la revis avec la même joie de souffrir par amour pour le bon Dieu et pour le Cœur Immaculé de Marie, pour les pécheurs et pour le Saint Père ; ce fut son idéal, celui dont elle parlait.

4. Retour à Aljustrel

Elle revint passer encore un certain temps dans la maison de ses parents, avec une grande plaie à la poitrine. Elle endurait les traitements quotidiens sans une plainte, sans montrer le moindre

([22]) *Il s'agit du premier hôpital où elle a été: celui de St. Augustin de Vila Nova de Ourém. Elle y fut hospitalisée du 10 Juillet jusqu'au 31 Août 1919.*

signe de lassitude. Ce qui lui était le plus pénible, c'étaient les fréquentes visites et interrogatoires des personnes qui la recherchaient et desquelles elle ne pouvait plus se cacher.

– J'offre aussi ce sacrifice pour les pécheurs, disait-elle, avec résignation. Qui me donnera la possibilité de pouvoir me rendre jusqu'au Cabeço pour dire encore un chapelet dans notre grotte, mais je n'en suis plus capable. Lorsque tu te rendras à la Cova da Iria, prie pour moi. Il est sûr que jamais plus je n'y retournerai, disait-elle tout en larmes.

Un jour ma tante me dit :

– Demande à Jacinthe à quoi elle pense lorsqu'elle demeure si longtemps immobile, les mains sur la figure ; je le lui ai déjà demandé, mais elle a souri et n'a pas répondu.

Je lui posai la question.

– Je pense, répondit-elle, à Notre Seigneur et à Notre Dame, aux pécheurs, etc. – (elle fit mention de certaines choses en rapport avec le secret). J'aime beaucoup penser.

Ma tante me demanda la réponse de Jacinthe. Ce fut avec un sourire que je lui racontai tout. Alors, ma tante disait à ma mère, en lui racontant ce qui s'était passé :

– Je ne comprends pas. La vie de ces enfants est une véritable énigme.

Et ma mère ajouta :

– Lorsqu'elles sont seules, elles bavardent sans arrêt, sans que l'on soit capable de comprendre une parole, quel que soit l'effort que l'on fasse pour les écouter, puis, lorsque quelqu'un vient près d'elles, elles baissent la tête et ne disent plus une parole. Je ne peux comprendre ce mystère.

5. Nouvelles visites de Notre Dame

De nouveau, la Très Sainte-Vierge daigna visiter Jacinthe pour lui annoncer de nouvelles croix et de nouveaux sacrifices. Elle m'apprit la nouvelle et me dit :

– Elle m'a dit que j'irai à Lisbonne dans un autre hôpital, que je ne te reverrai plus, ni non plus mes parents, qu'après avoir souffert beaucoup, je mourrai toute seule, mais que je ne dois pas avoir peur parce qu'Elle viendra me chercher pour aller au Ciel.

Et pleurant, elle m'embrassa en disant :

– Jamais plus je ne te reverrai. Là tu ne pourras pas me visiter. Alors prie pour moi qui vais mourir toute seule.

Jusqu'au jour de son départ pour Lisbonne, elle souffrit horriblement ! Elle m'enlaçait et disait tout en pleurant :

– Jamais plus je ne te reverrai ! Ni ma mère, ni mes frères, ni mon père ! Jamais plus je ne reverrai personne ! Et ensuite je mourrai toute seule !

– Ne pense pas à cela, lui dis-je un jour.

– Laisse-moi penser, parce que, lorsque j'y pense, je souffre davantage, et je veux souffrir pour Notre Seigneur et pour les pécheurs. Mais, ça ne fait rien, Notre Dame viendra me chercher pour m'emmener au ciel.

Souvent elle embrassait un crucifix et en le serrant elle disait :

– Ô mon Jésus, je vous aime et je veux souffrir beaucoup pour Votre amour.

En d'autres occasions elle disait :

– Ô Jésus, maintenant vous pouvez convertir beaucoup de pécheurs, parce que ce sacrifice est très grand !

Elle me demandait quelquefois :

– Je vais mourir sans recevoir Jésus caché ? Si Notre Dame me l'apportait lorsqu'elle viendra me chercher !

Je lui demandai une fois :

– Que feras-tu au ciel ?

– Je vais beaucoup aimer Jésus, le Cœur Immaculé de Marie, je vais beaucoup prier pour toi, pour les pécheurs, pour le Saint-Père, pour mes parents et mes frères et pour toutes les personnes qui m'ont demandé d'implorer en leur faveur.

Lorsque sa mère se montrait triste de la voir si malade, elle disait :

– N'aie pas tant de peine maman, je vais au Ciel. Là, je prierai beaucoup pour toi.

En certaines autres occasions elle disait :

– Ne pleure pas, je suis bien.

Si on lui demandait si elle avait besoin de quelque chose, elle répondait :

– Merci beaucoup, je n'ai besoin de rien.

Lorsqu'on partait, elle disait :

– J'ai très soif, mais je ne veux pas boire, j'offre cela à Jésus pour les pécheurs.

Un jour que ma tante me posait des questions, elle m'appela et me dit :

– Je ne veux pas que tu dises à qui que ce soit que je souffre, même pas à ma mère, parce que je ne veux pas qu'elle ait de la peine.

Un jour je la trouvai en train d'embrasser une image de Notre Dame en prononçant ces paroles :

– O ma Mère du ciel, alors je dois mourir toute seule ?

La pauvre enfant semblait effrayée à l'idée de mourir seule. Afin de lui donner du courage je lui dis :

– Qu'est-ce que cela peut te faire de mourir seule si Notre Dame vient te chercher ?

– C'est vrai, cela m'importe peu. Mais, je ne sais pas comment cela se fait, il y a des moments que je ne me souviens pas qu'Elle viendra me chercher, je me souviens seulement que je mourrai sans que tu sois près de moi.

6. Départ pour Lisbonne

Arriva le jour où elle dut partir pour Lisbonne ([23]). Son départ fendait le cœur. Elle demeura longtemps les bras autour de mon cou et elle me disait en pleurant :

– Jamais plus nous ne nous reverrons! Prie pour moi jusqu'à ce que j'aille au ciel. De là, je prierai beaucoup pour toi. Ne révèle jamais le secret à qui que ce soit, même si l'on te tue. Aime beaucoup Jésus et le Cœur Immaculé de Marie, et fais beaucoup de sacrifices pour les pécheurs.

De Lisbonne, elle me fit dire que Notre Dame était déjà venue la voir et qu'Elle lui avait dit l'heure et le jour de sa mort, et elle me recommanda d'être très bonne.

([23]) *Jacinthe partit pour Lisbonne le 21 Janvier 1920. Elle resta à l'orphelinat de Notre Dame des Miracles, fondé et dirigé par Mère Godinho, 17 Rue de l'Etoile. Elle fut hospitalisée le 2 février 1920 à l'hôpital Dona Stéphanie où elle mourut le 20 février 1920 à 22.30 h.*

APPENDICE

Ainsi je termine, Excellence, le récit de la vie de Jacinthe, de ce que j'ai pu me souvenir.

Je demande au bon Dieu qu'il daigne accepter cet acte d'obéissance pour allumer dans les âmes la flamme de l'amour aux cœurs de Jésus et de Marie. Je demande maintenant une faveur : c'est que, si vous faites publier quelque chose ([24]) au sujet de ce que je viens de raconter, Excellence, vous le fassiez de manière à ne parler de ma pauvre et misérable personne d'aucune façon.

Cependant j'avoue, Excellence, que, si je savais que vous aviez brûlé cet écrit, sans l'avoir lu, j'en ressentirais beaucoup de plaisir, puisque je ne l'ai écrit que pour obéir à la volonté du bon Dieu qui m'a été transmise par la volonté expresse de votre Excellence.

([24]) *Ces mémoires de Lucie furent édités pour la première fois, par Monsieur le Chanoine José Galamba de Oliveira, dans son livre « Jacinthe » (mai 1938)*

DEUXIEME MEMOIRE

Introduction

Le Premier Mémoire avait montré aux Supérieurs de Lucie que celle-ci gardait encore soigneusement beaucoup de choses qu'elle ne révélerait que par obéissance. En avril 1937, le Père Fonseca, écrivant à l'Evêque, lui disait : « La lettre de Sœur Dores (Lucie) sur Jacinthe laisse supposer qu'il y a encore des détails intéressants concernant l'histoire des Apparitions (paroles ou communications de Notre Dame, actes de vertu des enfants en obéissance aux indications de Notre Dame ...) qui sont encore inédits. Ne serait-il pas possible, ou y aurait-il inconvénient, de demander à Sœur Lucie d'écrire minutieusement tout ce dont elle se rappelle, en toute simplicité religieuse et évangélique, et en l'honneur de Notre Dame ? »

En effet, l'Evêque, après s'être mis d'accord avec la Mère Provinciale des Dorothées, Mère Maria do Carmo Corte Real, donne à Lucie l'ordre d'écrire. Celle-ci, à la date du 7 Novembre 1937, peut répondre à son Excellence Mgr. José : « Je suis ici, la plume à la main, pour faire la volonté de mon Dieu ». Cet écrit commencé le 7 Novembre est terminé le 21, soit 14 jours pour rédiger ce long Mémoire, et elle le fait toujours au milieu de ses occupations domestiques qui ne lui laissent que peu de repos. Il s'agit d'un travail de 38 feuilles écrites des deux côtés. L'écriture est serrée et courante, sans râture. Ceci montre une fois de plus la lucidité d'esprit, la sérénité d'âme et l'équilibre des facultés de Sœur Lucie.

Les thèmes de ce Mémoire sont surprenants : les apparitions de l'Ange, les grâces extraordinaires reçues à sa Première Communion, les Apparitions concernant le Mystère du Cœur Immaculé de Marie en juin 1917, et beaucoup d'autres circonstances absolument inédites jusqu'alors.

Dans cet écrit, l'intention de Sœur Lucie est claire : « ... laisser voir l'histoire de Fatima telle qu'elle est ». Il ne s'agit donc pas, comme dans le Mémoire précédent, de quelques souvenirs ' biographiques ', où les Apparitions restent dans l'ombre, mais des Apparitions elles-mêmes, au premier plan. L'esprit avec lequel Lucie écrit se révèle dans les paroles suivantes : « Je n'aurai plus la joie de savourer seule avec Toi les secrets de Ton amour ; mais, à l'avenir, d'autres chanteront avec moi les grandeurs de Ta miséricorde !...

Voici l'esclave du Seigneur ! Qu'il continue à se servir d'elle comme Il le voudra. »

PREFACE

J. M. J.

Volonté de Dieu, tu es mon paradis ([1])

Excellence,

Je suis ici, la plume à la main, afin de faire la volonté de mon Dieu. Et parce que je n'ai pas d'autre but, je vais commencer par la maxime que ma sainte fondatrice me laissa en héritage, et, au fur et à mesure de cet écrit, à son imitation, je répèterai plusieurs fois: Volonté de Dieu, tu es mon paradis ! Laissez-moi, Excellence, me pénétrer bien du sens de cette maxime, afin que, dans les moments où une certaine répugnance, ou encore l'amour de mon secret, pourrait me conduire à garder caché quelque chose, elle soit ma norme et mon guide.

J'ai envie de demander à quoi pourra servir cet écrit fait par moi, dont même la calligraphie n'est pas bonne ([2]). Mais je ne demande rien. Je sais que la perfection de l'obéissance ne demande pas de raisons. Vos paroles, Excellence, me suffisent pour me dire que c'est pour la gloire de Notre Sainte Mère du Ciel. Dans la certitude qu'il en soit ainsi, je me permets d'implorer la bénédiction et la protection de Son Cœur Immaculé, et, agenouillée en toute humilité à ses pieds, j'ose me servir de ses saintes paroles pour parler à mon Dieu :

– Voici, Ô mon Dieu, la dernière de vos esclaves qui est toute soumise à votre très sainte volonté, et qui vient déchirer le voile de son secret et raconter l'histoire de Fatima telle qu'elle est. Je n'aurai plus le plaisir de savourer seulement avec Toi les secrets de ton amour, mais à l'avenir les autres chanteront avec moi les grandeurs de ta miséricorde.

([1]) *Il s'agit d'une phrase de la fondatrice de la Congrégation de Ste Dorothée, Sainte Paula Frassinetti.*

([2]) *L'orthographe de Sœur Lucie est parfois imparfaite, bien que son écriture et son style soient très clairs et très nets.*

I. AVANT LES APPARITIONS

1. Enfance de Lucie

Excellence,

« Le Seigneur a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante ([3]), et c'est pour cela que les peuples chanteront les grandeurs de sa miséricorde ! »

Il me semble, Excellence, que notre bon Dieu a daigné me favoriser de l'usage de la raison encore très jeune enfant. Je me souviens avoir eu conscience de mes actes, encore sur les genoux de ma mère. Je me souviens d'avoir été bercée et de m'être endormie au son de différents cantiques. Et comme j'étais la plus jeune de cinq filles et d'un garçon ([4]), que Notre Seigneur a bien voulu donner à mes parents, je me souviens qu'il y avait entre eux diverses querelles, car ils voulaient tous me prendre dans leurs bras et me parler. A ce moment là, afin qu'aucun ne soit victorieux, ma mère me retirait de leurs bras, et si elle était occupée et qu'elle ne pouvait me garder, elle me confiait à mon père qui, à son tour, me couvrait de baisers et de caresses.

La première chose que j'appris fut l'Ave Maria parce que ma mère avait l'habitude de me prendre dans ses bras lorsqu'elle enseignait ma sœur Caroline, qui avait cinq ans de plus que moi. Mes deux sœurs les plus âgées étaient déjà grandes et, comme j'étais un perroquet qui répétait tout, ma mère aimait qu'elles me conduisissent partout où elles allaient. Elles étaient, comme on dit chez moi, les ' têtes ', de la jeunesse. Il n'y avait aucune fête, ni aucune danse, où elles n'allaient: au carnaval, à la Saint-Jean, à Noël, c'était certain, il y avait bal. De plus il y avait les vendanges. Et, pendant la récolte des olives, il y avait de la danse presque tous les jours. Aux fêtes principales de la paroisse, comme celle du Sacré-Cœur de Jésus, de Notre Dame du Saint Rosaire, la fête de Saint Antoine, etc, etc... il y avait toujours, le soir, le tirage au sort des gâteaux, et le bal

([3]) *Lc. 1,48.*

([4]) *(†) Maria des Anges, (†) Thérèse, (†) Manuel, (†) Gloria et (†) Caroline. Lucie naquit le 22 Mars 1907.*

suivait. Nous étions, de plus, invitées à presque tous les mariages qui se célébraient dans les alentours, parce que ma mère, lorsqu'elle n'était pas invitée pour être marraine, était demandée pour être cuisinière. A ces mariages, le bal durait depuis la fin du banquet jusqu'au lendemain matin. Comme mes sœurs devaient toujours m'avoir à leur côté, elles tenaient beaucoup à m'habiller exactement aussi bien qu'elles. Comme l'une d'elles était couturière, je portais toujours le costume le plus élégant, en usage parmi les fermières de mon village à cette époque: la jupe plissée, la ceinture en cuir verni, la mantille cache-nez avec les pointes qui retombaient en arrière, et le chapeau avec ses paillettes dorées et ses plumes aux couleurs variées. On aurait dit parfois qu'elles habillaient plutôt une poupée qu'une enfant.

2. Divertissements populaires

Dans les bals, elles me plaçaient en haut du bahut, ou sur toute autre chose très haute, afin que je ne sois pas bousculée par les gens de l'assistance ; de là je devais entonner diverses chansons au son de la guitare ou de l'accordéon. Pour cela mes sœurs me les répétaient et m'apprenaient comment danser certaines valses, lorsqu'il manquait quelqu'un pour faire la paire, ce dont je m'acquittais avec une extraordinaire agilité, retenant ainsi les attentions et les applaudissements des assistants. Je recevais des prix et des dons de la part des gens qui voulaient faire plaisir à mes sœurs.

Le dimanche après-midi, toute la jeunesse se réunissait dans notre cour; l'été, à l'ombre de trois grands figuiers, et l'hiver, dans un hangar que nous possédions sur le terrain où se trouve maintenant la maison de ma sœur Maria. On passait l'après-midi à jouer et à converser avec mes sœurs. C'était là qu'à Pâques se faisait le tirage au sort des dragées. J'en recevais plus qu'à mon tour, car plusieurs s'arrangeaient exprès pour cela, afin de m'être agréable. Ma mère passait ces après-midi là assise à la porte de la cuisine qui donnait sur la cour, d'où elle pouvait voir ce qui se passait. Quelquefois, elle avait un livre à la main, et lisait. D'autres fois, elle parlait avec quelques-unes de mes tantes ou des voisines qui venaient près d'elle. Elle gardait toujours son air sérieux, et tout le monde savait que ce qu'elle disait était comme une parole de l'Écriture et qu'on devait lui obéir sans retard. Je n'ai jamais vu que, devant

elle, quelqu'un ait osé dire une parole irrespectueuse ou peu convenable. Les gens disaient souvent que ma mère valait mieux que toutes ses filles. Je me souviens d'avoir entendu ma mère dire plusieurs fois :

– Je ne sais quel plaisir ces gens peuvent avoir à aller parler dans la maison des autres ! Pour moi il n'y a rien de mieux qu'une lecture tranquille dans ma maison. Les livres nous apportent des choses si belles. Et la vie des saints, quelle beauté !

Je crois vous avoir dit, Excellence, comment je passais les jours de la semaine, entourée des enfants de notre village. Leurs mères, qui allaient aux champs, demandaient à ma mère de pouvoir les laisser près de moi. Il me semble aussi que, dans l'écrit que j'ai envoyé à Votre Excellence au sujet de ma cousine, je disais à Votre Excellence quels étaient nos jeux et nos occupations. Aussi je ne m'y arrête pas maintenant.

Ainsi, entourée de tendresse et d'affection, j'atteignis alors mes six ans. Et, pour tout dire, le monde commençait à me sourire, et surtout la passion pour le bal jetait des racines profondes dans mon pauvre cœur. J'avoue que, si le bon Dieu n'avait pas employé sa miséricorde spéciale envers moi, le démon m'aurait perdue. Si je ne me trompe, je vous ai déjà dit aussi, Excellence, dans le même écrit, comment ma mère avait l'habitude d'enseigner le catéchisme à ses enfants aux heures de la sieste, pendant l'été. Pendant l'hiver, notre leçon avait lieu le soir, à la veillée, après le souper, près de la cheminée, pendant que nous faisions griller et que nous mangions des châtaignes et des glands doux.

3. Première Communion

Comme approchait le jour fixé par Monsieur le Curé pour la première Communion des enfants de la paroisse, ma mère pensa que, comme sa petite fille savait la doctrine et avait six ans accomplis, elle pourrait peut-être déjà faire sa première Communion. Dans cette intention, elle m'envoya, avec ma sœur Caroline, assister à l'explication du catéchisme, que faisait Monsieur le Curé pour la préparation des enfants à la Communion. J'allais donc, toute rayonnante de joie, dans l'espérance que, bientôt, je pourrais recevoir mon Dieu pour la première fois.

Mr le Curé donnait ses explications, assis sur une chaise qui était sur une estrade. Il m'appelait près de lui et lorsqu'une enfant ne savait pas répondre à ses questions, afin de lui faire honte, il me demandait d'y répondre.

Arriva ainsi la veille du grand jour et Mr le Curé fit venir à l'église tous les enfants, dans la matinée, pour dire définitivement lesquels communieraient. Quelle ne fut pas ma déception lorsqu'il m'appela à ses côtés et, me caressant, me dit que je devrais attendre mes sept ans. Je commençai alors à pleurer, et, comme si je m'étais trouvée près de ma mère, je mis ma tête sur ses genoux en sanglotant.

J'étais dans cette position quand entra dans l'église un prêtre que Mr le Curé avait fait venir pour l'aider dans les confessions ([5]). Le Révérend Père demanda le motif de mes larmes et, l'ayant appris il m'emmena à la sacristie, me posa des questions au sujet du catéchisme et du mystère de l'Eucharistie. Ensuite, me prenant par la main, il m'amena à Mr le Curé et dit : « Père Pena, vous pouvez laisser cette petite communier. Elle comprend mieux ce qu'elle fait que beaucoup de celles qui sont ici ».

– Mais elle n'a seulement que six ans ! répliqua le bon prêtre.

– Cela importe peu, je prends cette responsabilité, si vous le permettez.

– Eh bien, me dit le bon Curé, va dire à ta mère que c'est entendu. Tu feras demain ta première communion.

Mon allégresse était indescriptible. Je partis en battant des mains de joie, courant tout le long du chemin pour donner la bonne nouvelle à ma mère, qui commença aussitôt à me préparer à la confession de l'après-midi. En arrivant à l'église, je dis à ma mère que je voulais me confesser à ce prêtre qui venait de l'extérieur. Le Révérend Père confessait dans la sacristie, assis sur une chaise. Ma mère s'agenouilla donc auprès de la porte, près du grand autel, avec les autres femmes qui attendaient le tour de confession de leurs petits enfants. Là, devant le Saint Sacrement, elle me fit ses dernières recommandations.

([5]) *Il fut identifié plus tard comme le 'saint' Père Cruz (†1948).*

4. Sourire de la Mère de Dieu

Lorsque mon tour arriva, j'allais m'agenouiller aux pieds de notre bon Dieu qui était représenté à cet endroit par son ministre pour implorer le pardon de mes péchés. Lorsque j'eus terminé, je vis que tout le monde riait. Ma mère m'appela et me dit :

– Ma fille, ne sais-tu pas que la confession se fait à voix basse, que c'est un secret ? Tout le monde t'a entendue. Seulement, à la fin tu as dit quelque chose que personne n'a compris.

Sur le chemin du retour, ma mère fit diverses tentatives pour voir si elle pourrait découvrir ce qu'elle appelait le secret de ma confession. Mais elle n'obtint qu'un profond silence. Je vais donc maintenant découvrir ce secret de ma première confession. Le bon prêtre dit, après m'avoir entendue, ces quelques mots :

– Ma fille ton âme est le temple du Saint Esprit. Garde-la toujours pure pour qu'Il puisse continuer son action divine en elle.

En entendant ces paroles, je me sentis pénétrée de respect pour moi-même et je demandai au bon confesseur comment je devais faire.

– A genoux, là aux pieds de Notre Dame, demande-Lui avec beaucoup de confiance qu'Elle prenne soin de ton cœur, qu'Elle le prépare pour recevoir demain dignement son Fils chéri, et qu'Elle le conserve pour lui seul.

Il y avait dans l'église plus d'une image de Notre Dame, mais comme mes sœurs préparaient l'autel de Notre Dame du Rosaire, j'avais alors l'habitude de prier devant sa statue. Aussi c'est là que je me rendis pour ([6]) lui demander, avec toute l'ardeur dont j'étais capable, de conserver pour Dieu seul mon pauvre cœur.

Ayant répété plusieurs fois cette humble supplique, les yeux fixés sur la statue, j'eus l'impression qu'Elle souriait, et que, dans un regard et un geste de bonté, Elle me disait que oui. Je demeurai tellement remplie de joie que je n'arrivai qu'avec difficulté à articuler une parole.

([6]) *Cette belle statue se trouve encore aujourd'hui dans l'église paroissiale.*

5. Veillée d'Espérance

Mes sœurs passèrent cette soirée à travailler afin de préparer ma robe blanche et ma couronne de fleurs. Je ne pouvais dormir tellement j'étais heureuse, et il me semblait que les heures n'avançaient pas. Je me relevais constamment pour aller auprès d'elles leur demander s'il n'était pas encore jour et si elles voulaient essayer ma robe, ma couronne, etc...

Le matin de cet heureux jour arriva enfin, mais comme l'heure tardait à venir ! Etant habillée de ma robe blanche, ma sœur Maria me conduisit à la cuisine afin que je puisse demander pardon à mes parents, leur baiser les mains et demander leur bénédiction. Cette cérémonie terminée, ma mère me fit ses dernières recommandations. Elle me dit ce qu'elle désirait que je demande à Notre Seigneur lorsque je L'aurai reçu dans mon cœur et me quitta sur ces mots :

– Surtout, demande à Notre-Seigneur qu'Il fasse de toi une sainte !

Ces paroles se gravèrent d'une manière indélébile dans mon cœur, et ce furent les premières que je dis à Notre Seigneur dès que je l'eus reçu. Aujourd'hui encore, je crois entendre l'écho de la voix de ma mère qui me les répète.

Je partis donc pour l'église avec mes sœurs, et, afin de ne pas me salir avec la poussière du chemin, mon frère me porta dans ses bras. Dès que j'arrivai à l'église, je courus au pied de l'autel de Notre Dame pour renouveler ma demande. Je demeurai là dans la contemplation du sourire de la veille, jusqu'à ce que mes sœurs viennent me chercher pour me mettre à la place qui m'était destinée. Il y avait beaucoup d'enfants. Ils formaient quatre files, depuis le fond de l'église jusqu'à la balustrade : deux rangs de garçons et deux rangs de filles. Comme j'étais la plus petite, on me plaça près des anges sur la marche de la balustrade.

6. Le grand Jour

La grand-messe commença, et, à mesure que s'approchait le moment de communier, mon cœur battait de plus en plus vite, dans l'attente de la visite d'un grand Dieu qui allait descendre du Ciel

pour s'unir à ma pauvre âme. Mr le Curé descendit se mettre entre les files pour distribuer le Pain des Anges.

J'eus la chance d'être la première. Lorsque le prêtre descendit les marches de l'autel, mon cœur battait si fort que je croyais qu'il allait sortir de ma poitrine. Mais, dès qu'il eut posé sur mes lèvres la Divine Hostie, je ressentis une sérénité et une paix inaltérables. Je me sentis envahie par une atmosphère tellement surnaturelle que la présence de notre bon Dieu me devint aussi sensible que si je Le voyais et L'entendais avec mes sens corporels.

Je Lui adressai alors mes suppliques :

– Seigneur, faites de moi une sainte, conservez mon cœur toujours pur pour Vous seul !

Il me sembla alors que le bon Dieu me dit au plus profond de mon cœur ces paroles très distinctes :

– La grâce qui t'est donnée aujourd'hui demeurera vivante dans ton âme et y produira des fruits de vie éternelle.

Je me sentais tellement transformée en Dieu !

Lorsque se termina la cérémonie religieuse il était presqu'une heure de l'après-midi, parce que les prêtres venus du dehors étaient arrivés en retard, et à cause de la longueur du sermon et de la rénovation des promesses du baptême. Ma mère vint me chercher, très affligée, croyant que j'étais tombée de faiblesse. Je me sentais tellement rassasiée du Pain des Anges qu'il me fut alors impossible de prendre aucun aliment. Je perdis depuis lors le goût et l'attraction que j'avais commencé à ressentir pour les choses du monde, et je ne me sentais à mon aise que dans un lieu solitaire, où je pouvais alors me rappeler les délices de ma première Communion.

7. Famille de Lucie

Rarement je parvenais à vivre cette solitude parce que, outre ma charge de m'occuper des enfants que les voisines nous confiaient, comme je l'ai déjà dit à Votre Excellence, ma mère avait l'habitude aussi de faire l'infirmière. On venait la voir pour obtenir des conseils lorsque de petites choses de moindre importance arrivaient, ou on lui demandait d'aller à la maison lorsque le malade ne pouvait pas sortir. Elle passait alors des journées et quelquefois des soirées dans la maison des malades. Si la maladie se prolon-

geait et si l'état des malades l'exigeait, elle envoyait mes sœurs passer aussi quelques nuits auprès d'eux, afin que les membres de la famille puissent se reposer. Si la malade était une mère de famille qui avait des enfants, dont le bruit pouvait la fatiguer, ma mère amenait ses enfants chez nous et j'étais chargée de les distraire. Je les distrayais alors, leur apprenant à dévider en faisant fonctionner rapidement le dévidoir sur lequel s'enroulait le fil pour le tissage, cela avec les mouvements du rouet qui réussissait à réunir des quantités de fil et à les enrouler en pelotes sur le métier. Nous avions beaucoup de choses de ce genre à faire parce qu'habituellement il y avait chez nous plusieurs jeunes filles du dehors qui venaient apprendre à tisser et à coudre. Ces jeunes filles, d'une manière générale, manifestaient toujours une grande affection à l'égard de notre famille et avaient l'habitude de dire que les meilleurs jours de leur vie étaient ceux qu'elles avaient passés dans notre maison.

Comme mes sœurs, à certaines époques de l'année, devaient travailler dans les champs pendant la journée, elles tissaient et cousaient le soir. Après le souper, la prière suivait. Elle était commencée par mon père, puis nous nous mettions à travailler. Tous étaient occupés. Ma sœur Marie s'occupait du métier à tisser, mon père remplissait les bobines. Thérèse et Gloria faisaient de la couture. Ma mère filait. Caroline et moi, après avoir rangé la cuisine, étions employées à tirer les fils, coudre les boutons, etc. Afin d'éloigner de nous le sommeil, mon frère jouait de l'accordéon, au son duquel nous chantions divers chants. Les voisins venaient assez souvent nous tenir compagnie et ils avaient l'habitude de dire que, malgré que nous les empêchions de dormir, ils se sentaient joyeux et perdaient leur mauvaise humeur en entendant la fête que nous faisions. J'entendis souvent plusieurs femmes dire à ma mère :

– Que tu es heureuse ! quels bons enfants Notre Seigneur t'a donnés!

Nous avions aussi, à un certain temps de l'année, l'épluchage du maïs au clair de lune. On m'asseyait alors en haut du tas de maïs et j'étais chargée de donner l'accolade à tous les assistants lorsqu'apparaissait un épi rouge foncé.

8. Réflexions de l'Auteur

Je ne sais si ces faits, que je viens de raconter au sujet de ma première Communion, furent une réalité ou une illusion d'enfant. Ce que je sais, c'est qu'ils eurent toujours, et ont encore aujourd'hui, une très grande influence dans l'union de mon âme avec Dieu. Je ne sais aussi pourquoi je raconte à Votre Excellence toutes ces choses de la vie de famille, mais c'est Dieu qui ainsi me l'inspire. Il connaît le motif pour lequel Il le fait. Peut-être est-ce afin que Votre Excellence puisse voir combien devait être sensible la souffrance que le bon Dieu allait me demander, après avoir été si gâtée. Et puisque Votre Excellence m'a ordonné de dire toutes les souffrances que le Seigneur m'a demandées, ainsi que les grâces qu'il a daigné me faire dans sa miséricorde, il me semble qu'il me sera plus facile de les dire telles qu'elles se sont passées ([7]). En outre, je suis tranquille parce que je sais que Votre Excellence mettra au feu tout ce qui ne servira pas à la gloire de Dieu et de la Très Sainte-Vierge.

II. LES APPARITIONS

1. Manifestations en 1915

C'est ainsi que j'achevai mes sept ans. Ma mère décida alors que je prendrais la garde des brebis. Mon père n'était pas de cet avis, ni mes sœurs. Ils voulaient que, comme marque d'affection particulière, je sois une exception. Mais ma mère ne céda point.

– Elle est comme les autres, – disait-elle. – Caroline a déjà douze ans, elle peut commencer à travailler aux champs, ou apprendre à tisser ou à coudre, si elle le veut.

On me confia alors la garde de notre troupeau ([8]). La nouvelle que je devais commencer ma vie de bergère se répandit rapidement parmi les petits bergers, et presque tous vinrent s'offrir pour être mes compagnons. A tous je dis oui, et avec tous je m'entendis pour aller à la campagne. Le lendemain, la campagne était cou-

([7]) *La discrétion totale de Lucie révèle encore plus clairement sa sincérité.*
([8]) *C'était en 1915.*

verte de bergers et de troupeaux. On aurait dit qu'un nuage la couvrait, mais je ne me sentais pas bien au milieu de tant de cris. Je choisis donc parmi eux trois petites filles pour être mes compagnes, et, sans dire rien de plus, je m'entendis avec elles pour aller vers des pâturages du côté opposé. Celles que j'avais choisies étaient : Thérèse Matias, sa soeur Marie Rose et Marie Justine ([9]). Le lendemain, nous allâmes avec nos troupeaux vers une colline appelée le ' Cabeço '. Nous nous dirigeâmes vers le flanc de la colline tourné vers le nord. Sur le flanc sud de cette colline se trouvait l'endroit appelé ' Valinhos ', que votre Excellence doit connaître de nom. Et, sur le flanc qui se trouve face au soleil naissant, se trouve le rocher dont j'ai déjà parlé à votre Excellence dans l'écrit sur Jacinthe. Nous sommes montées avec nos troupeaux presque jusqu'à la cime de la colline. A nos pieds se trouvait un grand terrain planté d'arbres qui s'étendait jusqu'à la plaine, avec des oliviers, des chênes, des pins, des chênes-verts, etc...

Vers l'heure de midi, nous mangeâmes notre repas, après cela j'invitai mes compagnes à réciter avec moi le chapelet, ce qu'elles firent avec plaisir. Nous avions à peine commencé que, devant nos yeux, nous vîmes, comme suspendue dans l'air audessus des arbres, une figure semblable à une statue de neige que les rayons du soleil rendaient un peu transparente.

– Qu'est-ce que c'est ? – demandèrent mes compagnes un peu effrayées.

– Je ne sais pas.

Nous continuâmes notre prière, gardant les yeux fixés sur cette figure, qui disparut dès que nous eûmes terminé. Selon mon habitude, je pris le parti de me taire. Mais, dès qu'elles arrivèrent à la maison, mes compagnes racontèrent à leurs familles ce qui s'était passé. La nouvelle se répandit. Un jour, lorsque j'arrivai à la maison ma mère m'interrogea :

– Ecoute, on dit que tu as vu par là-bas je ne sais quoi. Qu'est-ce que tu as vu ?

– Je ne sais pas. Et comme je ne savais pas m'expliquer j'ajoutais : « cela ressemblait à une personne enveloppée d'un drap ».

([9]) *Elles furent toutes interrogées par le Révérend Père Kondor et confirmèrent les paroles de Lucie.*

Puis, désirant dire ainsi que je n'avais pas pu distinguer ses traits, je dis : « On ne voyait ni ses yeux ni ses mains ».

Ma mère conclut en disant avec un geste de dédain :

– Bêtises d'enfants ! » ([10]).

2. Apparitions de l'Ange en 1916

Quelque temps après, nous retournâmes avec nos troupeaux au même endroit, et la même chose se reproduisit de la même façon. Mes compagnes racontèrent de nouveau l'évènement. Après un certain temps, le fait se répéta une autre fois. C'était la troisième fois que ma mère entendait parler de ces choses par des gens du dehors sans que j'en eusse dit un seul mot à la maison. Elle m'appela alors, très mécontente, et me demanda :

– Voyons ! qu'est-ce que vous dites que vous voyez là-bas ?

– Je ne sais pas maman, je ne sais pas ce que c'est !

Plusieurs personnes commencèrent à se moquer de nous. Et comme depuis ma première Communion je restais très souvent absorbée, me rappelant ce qui s'était passé alors, mes sœurs me demandèrent avec un certain dédain :

– Tu vois encore quelqu'un enroulé dans un drap ?

Ces gestes et ces paroles de dédain m'étaient très sensibles, car je n'étais habituée qu'à la tendresse. Mais cela n'était rien. Je ne savais pas ce que le bon Dieu me réservait pour l'avenir.

Pendant ce temps, François et Jacinthe demandèrent et obtinrent, comme je l'ai déjà raconté à Votre Excellence, la permission de leurs parents de commencer à garder leur troupeau. Je laissais donc ces bonnes compagnes et je les remplaçais par mes cousins, François et Jacinthe. Nous décidâmes alors d'aller faire paître nos troupeaux sur la propriété de mes oncles et de mes parents, afin de ne pas nous réunir avec les autres pasteurs dans la campagne.

Un beau jour, nous nous rendîmes sur un terrain appartenant à mes parents et qui se trouve au pied de la colline dont j'ai déjà parlé et qui est du côté du levant. Ce terrain s'appelle ' Chousa Velha '. Vers le milieu de la matinée, une pluie fine commença à

([10]) *Ces apparitions peu claires de l'Ange avaient peut-être pour but de préparer Lucie pour le futur.*

tomber, un peu plus que de la rosée. Nous sommes montés alors sur le versant de la colline, suivis de nos brebis, à la recherche d'un rocher qui puisse nous servir d'abri. C'est alors que nous sommes entrés, pour la première fois, dans ce creux béni. Il est situé au milieu d'une oliveraie qui appartient à mon parrain Anastase. De là, on voit le petit village où je suis née, la maison de mes parents, les hameaux de Casa Velha et Eira da Pedra. L'oliveraie, appartenant à divers propriétaires, continue jusqu'à se confondre avec tous ces petits hameaux. Nous avons passé la journée à cet endroit, bien que la pluie eût cessé et que le soleil se fût découvert clair et beau. Nous avons pris notre repas et dit notre chapelet, et je ne sais pas s'il n'a pas été l'un de ces chapelets que, dans notre empressement de jouer, comme je l'ai déjà dit à Votre Excellence, nous récitions souvent en faisant passer les grains et disant seulement ' Ave Maria ' et ' Notre Père '. A la fin du chapelet nous commençâmes à jouer aux petites pierres.

Cela faisait un certain temps que nous étions en train de jouer, et voilà qu'un vent assez fort secoua les arbres et nous fit lever les yeux pour voir ce qui se passait, car la journée était belle. Nous vîmes alors, au-dessus des oliviers ([11]), et se dirigeant vers nous, la même figure dont j'ai déjà parlé. Jacinthe et François ne l'avaient jamais vue et je ne leur en avais jamais parlé. Au fur et à mesure qu'elle s'approchait, nous distinguions mieux ses traits. Elle avait l'apparence d'un jeune homme de 14 ou 15 ans, plus blanc que la neige, que le soleil rendait transparent comme s'il était en cristal, et d'une grande beauté. En arrivant près de nous, il nous dit :

– N'ayez pas peur ! Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi !

Et, s'agenouillant, il inclina la tête jusqu'à terre et nous fit répéter trois fois ces mots :

– Mon Dieu je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et ne vous aiment pas.

Ensuite il se releva et nous dit :

– Priez ainsi. Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications.

([11]) *Ce fut la première Apparition de l'Ange.*

Ses paroles se gravèrent de telle manière dans notre esprit que jamais nous ne les avons oubliées. Et depuis lors, nous restions longtemps prosternés, répétant ces prières parfois jusqu'à tomber de fatigue. Je recommandai aussitôt à mes cousins de bien garder le secret et, cette fois-ci, grâce à Dieu, ils firent ma volonté.

Après un certain temps ([12]), un jour d'été, alors que nous aurions dû faire la sieste à la maison, nous étions en train de jouer sur le puits que possédaient mes parents, au fond du jardin et qu'on appelait ' Arneiro '. (Dans l'écrit sur Jacinthe j'ai déjà parlé à Votre Excellence de ce puits). Soudain, nous vimes près de nous la même figure, ou l'Ange, à ce qu'il me sembla. Il nous dit :

– Que faites-vous ? Priez, priez beaucoup. Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. Offrez constamment au Très-Haut des prières et des sacrifices.

– Comment ferons-nous des sacrifices ? – demandai-je.

– De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs. Attirez ainsi la paix sur votre Patrie. Je suis son Ange Gardien, l'Ange du Portugal. Surtout, acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur vous enverra.

Il se passa encore un certain temps. Un jour, nous allâmes faire paître nos troupeaux dans un terrain appartenant à mes parents, qui est situé sur le versant de la colline dont je vous ai déjà parlé et qui se trouve un peu plus haut que ' Valinhos '. C'était une oliveraie que nous appelions ' Prégueira '.

Après avoir pris notre repas, nous nous mîmes d'accord pour aller prier à la grotte qui est située de l'autre côté de la colline. Nous fîmes pour cela un détour sur la pente de cette colline, et il nous fallut escalader quelques rochers qui se trouvent en haut de ' Prégueira '. Les brebis réussirent à passer avec une certaine difficulté. Dès que nous fûmes arrivés, nous mettant à genoux, le visage contre terre nous nous sommes mis à répéter la prière de l'Ange: Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime, etc. Je ne sais combien de fois nous avions répété cette prière lorsque nous vîmes briller au-dessus de nous une lumière inconnue. Nous

([12]) *Ce fut la deuxième Apparition de l'Ange.*

nous sommes relevés pour voir ce qui se passait, et nous avons revu l'Ange qui tenait dans sa main gauche un calice, sur lequel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de sang dans le calice. L'Ange ([13]) laissa suspendu en l'air le calice et s'agenouilla près de nous et nous fit répéter trois fois :

– Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous offre le très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels Il est Lui-même offensé. Et par les mérites infinis de Son Très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

Ensuite, il se releva et prit dans ses mains le calice et l'Hostie. Il me donna la Sainte Hostie, et le sang du calice, il le partagea entre Jacinthe et François ([14]) en disant : « Prenez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes, et consolez votre Dieu », et, se prosternant de nouveau à terre, il répéta avec nous encore trois fois la même prière : Très Sainte Trinité, etc ... , et disparut. Nous sommes restés dans la même attitude, répétant toujours les mêmes paroles. Et quand nous nous sommes relevés nous avons vu qu'il faisait nuit et que c'était l'heure de rentrer à la maison.

3. Problèmes de famille

Me voici arrivée, Excellence, à la fin de mes trois années de petite bergère – de sept à dix ans. Pendant ces trois années j'oserais dire que notre maison, et même notre paroisse avaient changé complètement d'aspect. Le Révérend Père Pena avait cessé d'être notre Curé, et il avait été remplacé par le Révérend Père Boicinha ([15]). Ce prêtre zélé, en apprenant les coutumes païennes : bals et danses, qui existaient dans la paroisse, commença immédiatement à

([13]) *Troisième et dernière Apparition de l'Ange.*

([14]) *François et Jacinthe n'avaient pas encore fait leur Première Communion. Ce n'est pas pour cela qu'ils considèraient celle-ci comme une Communion Sacramentelle.*

([15]) *Son véritable nom était Manuel Marques Ferreira, connu aussi comme Père Boicinha (décédé en janvier 1945).*

prêcher contre cela en chaire, dans ses homélies le dimanche. En public, et aussi en privé, il profitait de toutes les occasions qui lui étaient offertes, pour combattre ces mauvaises habitudes. Dès que ma mère eut entendu ce bon prêtre parler de cette manière, elle défendit à mes sœurs de se rendre à de tels divertissements. Et, comme l'exemple de mes sœurs entraîna d'autres à ne pas y aller, cette coutume peu à peu disparut. La même chose se passa parmi les enfants, qui, comme je l'ai déjà dit à Votre Excellence dans mon exposé sur ma cousine, organisaient des danses de leur côté. Quelqu'un dit à ma mère un jour :

– Jusqu'ici ce n'était pas un péché de danser ! et maintenant, avec un nouveau curé, c'est devenu un péché ! Que veulent dire ces choses ?

– Je ne sais pas, répondit ma mère. Ce que je sais, c'est que Mr le Curé ne veut pas que l'on danse, et alors mes filles ne retourneront pas à ces réunions. Tout au plus, je pourrais les laisser danser un peu en famille, parce que Mr le Curé dit qu'en famille il n'y a pas de mal à cela.

Durant ce temps, mes deux sœurs les plus âgées quittèrent la maison paternelle, ayant reçu le sacrement de mariage. Mon père s'était laissé entraîner par de mauvais compagnons, et il était tombé dans les filets d'une triste passion, qui fut la cause de la perte de quelques-uns de nos terrains ([16]). Lorsque ma mère vit que nos moyens de subsistance diminuaient, elle prit la résolution d'envoyer mes sœurs, Gloria et Caroline, travailler comme servantes. Mon frère demeura alors à la maison pour s'occuper des champs qui nous restaient. Ma mère s'occupait des choses du ménage, et moi j'allais faire paître notre troupeau. Ma pauvre mère vivait plongée dans une amertume profonde, et lorsque, le soir, nous étions réunis tous les trois près du feu, en attendant mon père pour souper, et qu'elle voyait vides les places de ses autres filles, elle disait avec grande tristesse :

– Mon Dieu! où est partie la joie de ce foyer ?

([16]) *Dans la vie du père de Lucie, il ne faut pas exagérer sa passion pour le vin. Ce n'était pas un alcolique. Quant à ses devoirs de chrétiens, c'est un fait qu'il ne les a pas toujours accomplis pendant quelques années dans la paroisse de Fatima, parce qu'il ne s'entendait pas avec Mr. le Curé. Il allait à Vila Nova de Ourém.*

Puis, inclinant la tête au-dessus d'une petite table qui était à son côté, elle donnait libre cours à ses larmes. Mon frère et moi nous pleurions avec elle. C'était une des scènes les plus tristes auxquelles j'ai assisté. Je me sentais le cœur déchiré de peine par l'absence de mes sœurs et par l'armerture de ma mère.

Bien que n'étant encore qu'une enfant, je comprenais parfaitement la situation dans laquelle nous nous trouvions. Je me rappelais alors les paroles de l'Ange : « Surtout, acceptez avec soumission les sacrifices que le Seigneur vous enverra ». Je me retirais alors dans un coin solitaire avec ma souffrance, pour ne pas augmenter celle de ma mère. L'endroit où je me retirais d'habitude était notre puits. Là, à genoux, inclinée sur les dalles qui le recouvraient, je mêlais mes larmes à ses eaux et j'offrais à Dieu ma souffrance. Parfois, François et Jacinthe me trouvaient ainsi dans la peine. Et, comme j'avais la voix gênée par les sanglots et que je ne pouvais leur parler, ils souffraient avec moi au point de verser, eux aussi, des larmes en abondance. Alors, Jacinthe faisait à voix haute notre offrande :

– Mon Dieu, c'est en acte de réparation et pour la conversion des pécheurs que nous vous offrons toutes ces souffrances et tous ces sacrifices.

La formule d'offrande n'était pas toujours exacte, mais le sens était toujours celui-là.

Tant de souffrance commença d'ébranler la santé de ma mère. Comme elle ne pouvait plus travailler, elle appela ma sœur Gloria pour la soigner et s'occuper des choses de la maison. Elles consultèrent alors tous les chirurgiens et médecins qui se trouvaient dans les environs. Ma mère utilisa beaucoup de remèdes sans obtenir aucune amélioration.

Le bon Curé s'offrit à conduire ma mère à Leiria, dans sa voiture à mules, afin d'y consulter les médecins de l'endroit. Elle y alla, accompagnée de ma sœur Thérèse, mais revint à la maison, à moitié morte de fatigue du voyage et accablée par les consultations, sans avoir obtenu aucun résultat. Finalement, ma mère consulta un chirurgien qui donnait des consultations à S. Mamede. Il déclara que ma mère avait une lésion cardiaque, une vertèbre déplacée et une descente rénale. Il lui donna un traitement rigoureux de pointes de feu et de plusieurs médicaments, avec lesquels elle obtint un peu d'amélioration.

Voici la situation dans laquelle nous nous trouvions, quand arriva le 13 mai 1917. A cette époque, mon frère arrivait à l'âge où il devait se présenter au recrutement pour le service militaire. Et comme il jouissait d'une très bonne santé, il fallait s'attendre à ce qu'il fût appelé. De plus, on était en guerre et il était difficile de le faire exempter.

Dans la crainte de rester sans personne pour s'occuper des terres, ma mère envoya chercher aussi ma sœur Caroline, afin qu'elle revint à la maison.

Entretemps, le parrain de mon frère promit d'obtenir son exemption. Il s'employa auprès du médecin inspecteur, et le bon Dieu daigna alors donner à ma mère ce soulagement.

4. Apparitions de Notre Dame

Je ne vais pas décrire l'Apparition du 13 mai. Elle est bien connue de Votre Excellence. M'y arrêter serait perte de temps.

Votre Excellence sait bien aussi comment ma mère fut informée des évènements et les efforts qu'elle fit pour m'obliger à dire que j'avais menti. Les paroles que nous dit la Très Sainte Vierge ce jour-là et que nous avions décidé de ne jamais révéler, sont celles-ci : Après nous avoir dit que nous irions au Ciel, Elle nous demanda :

– Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et en supplication pour la conversion des pécheurs ?

– Oui, nous le voulons, fut notre réponse.

– Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu sera votre réconfort.

Le 13 juin, on célébrait dans notre paroisse la fête en l'honneur de Saint-Antoine. Nous avions l'habitude, ce jour-là, de conduire les troupeaux très tôt le matin dans les pâturages. A neuf heures nous les renfermions dans la bergerie pour aller à la fête. Ma mère et mes sœurs, qui savaient combien j'aimais ces fêtes, me dirent alors :

– Nous allons voir si tu vas laisser la fête pour aller à la Cova da Iria pour parler avec cette Dame !

Ce jour là, personne ne me parla. On se comporta à mon égard comme si l'on disait : « Laissons ! Nous allons voir ce qu'elle va faire !»

Je conduisis alors mon troupeau dès l'aurore, avec l'intention de l'enfermer à neuf heures dans la bergerie, d'aller à la messe de dix heures et, ensuite, de me rendre à la Cova da Iria. Mais peu après le lever du soleil, mon frère vint m'appeler pour que je rentre à la maison, car plusieurs personnes se trouvaient là et désiraient me parler. Il resta alors avec le troupeau et je vins voir ce qu'on me voulait.

C'était quelques hommes et quelques femmes qui venaient des villages de Minde, du côté de Tomar, de Carrascos, de Boleiros ([17]), etc... et qui voulaient m'accompagner à la Cova da Iria. Je leur dis qu'il était encore trop tôt, et je les invitai à venir avec moi à la messe de huit heures. Ensuite je revins à la maison. Ces bonnes gens m'attendaient dans la cour, à l'ombre des figuiers.

Ma mère et mes sœurs maintenaient leur attitude de dédain, qui en réalité m'était plus sensible et me coûtait autant que les insultes.

Vers onze heures, je sortis de la maison, je passai par la maison de mon oncle. Jacinthe et François m'attendaient et nous partîmes pour la Cova da Iria, dans l'attente du moment désiré. Beaucoup de monde nous suivait et nous posait mille questions. Ce jour-là, je sentais une profonde amertume. Je voyais ma mère affligée. Elle voulait à tout prix m'obliger, comme elle disait, à confesser mon mensonge. J'aurais voulu la satisfaire, mais je n'en trouvais pas la manière sans mentir. Elle avait inculqué à ses enfants dès le berceau, une grande horreur du mensonge et punissait sévèrement ceux qui en disaient.

Elle disait :

– J'ai toujours réussi à ce que mes enfants disent la vérité, et pourrais-je maintenant, laisser passer une telle chose à la plus jeune ? Si c'était encore une petite chose ! Mais un mensonge comme celui-là, qui trompe déjà tant de gens ! ...

Après toutes ces lamentations elle se tournait vers moi et me disait :

– De deux choses l'une, ou tu vas détromper ces gens en avouant que tu as menti, ou je t'enferme dans une chambre où tu ne pourras même pas voir la lumière du soleil. A tant de chagrins, il fallait que vienne s'ajouter encore une chose comme celle-là !

([17]) *Ces lieux se trouvent dans un rayon de 25 km. de Fatima.*

Mes sœurs prenaient le parti de ma mère et, autour de moi, régnait une atmosphère de véritable dédain et de rejet. Je me souvenais alors des temps passés et je me demandais en moi-même : Où est la tendresse que ma famille avait pour moi il n'y a pas si longtemps ?

Mon unique soulagement était dans les larmes que je versais devant Dieu, en Lui offrant mon sacrifice.

Or, ce jour-là, la Très Sainte Vierge, comme si Elle avait deviné ce qui se passait, en dehors de ce que j'ai déjà raconté ailleurs, me dit :

« Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas ! Je ne t'abandonnerai jamais! Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira à Dieu ».

Lorsque Jacinthe me voyait pleurer, elle me consolait en me disant :

– Ne pleure pas ! Ce sont sûrement les sacrifices annoncés par l'Ange. Aussi, c'est pour lui faire réparation et pour convertir les pécheurs que tu souffres.

5. Les doutes de Lucie ([18])

Pendant ce temps, le curé de la paroisse apprit ce qui se passait et envoya dire à ma mère de m'amener chez lui. Celle-ci se sentit soulagée, croyant que Mr le Curé allait prendre la responsabilité des évènements. Elle me dit :

– Demain nous irons à la messe de bonne heure. Ensuite, tu iras chez Mr le Curé. Qu'il t'oblige à confesser la vérité quoi qu'il en coûte; qu'il te punisse, qu'il fasse de toi ce qu'il voudra ! Pourvu qu'il t'oblige à confesser que tu as menti, j'en serai contente ».

Mes sœurs prirent aussi le parti de ma mère et inventèrent même toutes sortes de menaces afin de me faire peur au sujet de l'entrevue avec Mr le Curé. J'avertis Jacinthe et son frère de ce qui passait, ceux-ci me répondirent :

([18]) *Il convient d'annoter qu'il s'agit d'un état de confusion et de perplexité provoqué par l'ambiance familiale et par l'attitude prudente de Monsieur le Curé. On ne peut en aucune façon considérer cela comme un véritable doute chez Lucie.*

– Nous aussi, nous y allons. Mr le Curé a fait dire à notre mère de nous y amener, mais notre mère ne nous a rien dit d'autre ! Patience ! Si on nous bat, nous souffrirons par amour pour Notre Seigneur et pour les pécheurs.

Le lendemain je suivis ma mère qui ne me dit pas un mot en chemin. J'avoue que je tremblais dans l'attente de ce qui allait arriver. Pendant la messe j'offris à Dieu ma souffrance. Après, je traversai la place de l'église avec ma mère et je montai l'escalier de la véranda de la maison du Curé. En montant les premières marches, ma mère se retourna vers moi et me dit :

– Ne me tourmente plus ! dis maintenant à Mr le Curé que tu as menti, pour qu'il puisse dire dimanche prochain à l'église que tout était mensonge. Ainsi tout sera fini. Est-ce que cela a du bon sens ? Tous ces gens qui courent à la Cova da Iria pour prier devant un chêne-vert !

Sans plus, elle frappa à la porte. La sœur du bon Curé vint nous ouvrir. Elle nous pria de nous asseoir sur un banc et d'attendre un peu. Enfin, Mr le Curé arriva. Il nous fit entrer dans son bureau, et il fit signe à ma mère de s'asseoir sur un banc et m'appela près de sa table de travail. Lorsque je vis qu'il m'interrogeait avec paix et même avec amabilité, je fus étonnée. Malgré l'interrogatoire, je continuais à attendre ce qui pouvait arriver. L'interrogatoire fut très minutieux, et j'ose même dire, ennuyeux. Le Révérend Père me fit une petite mise en garde en me disant :

– Ceci ne me paraît pas être une révélation céleste. Lorsqu'une chose comme celle-ci arrive, d'habitude Notre Seigneur demande aux âmes à qui Il communique, de rendre compte de ce qui se passe à leur confesseur ou à leur Curé. Celle-ci, au contraire, se dérobe autant qu'elle peut. Cela pourrait être aussi une tromperie du démon. Nous allons voir. L'avenir nous dira ce que nous devons en penser.

6. Jacinthe et François encouragent Lucie

Combien cette réflexion me fit souffrir, seul Notre Seigneur peut le savoir, parce que Lui seul peut pénétrer au plus profond de nous-mêmes. Je commençai alors à avoir des doutes au sujet de ces manifestations. Serait-ce le démon qui essayait par ces moyens de me perdre ? Et comme j'avais entendu dire que le démon apportait avec lui presque toujours la guerre et le désordre, je me mis à penser

que, en vérité, depuis que ces choses étaient commencées, nous n'avions plus de joie ni de bien-être chez nous. Quelle angoisse je ressentis ! Je parlai à mes cousins de mes doutes.

Jacinthe répondit :

– Non, ce n'est pas le démon, non ! On dit que le démon est très laid et qu'il est en dessous de la terre, en enfer. Cette Dame est si belle ! Et nous l'avons vue monter au Ciel.

Notre Seigneur se servit de ces paroles pour faire disparaître un peu mes doutes. Mais, au cours de ce mois, je perdis l'enthousiasme pour la pratique du sacrifice et de la mortification, et j'étais dans l'hésitation, me demandant si je ne finirais pas par dire que j'avais menti et terminer avec tout cela.

Jacinthe et François me dirent :

– Ne fais pas cela ! Ne vois-tu pas que c'est maintenant que tu vas mentir et que mentir est péché ?

Dans cet état d'âme, j'eus un rêve qui vint augmenter les ténèbres de mon esprit. Je vis le démon qui, riant de m'avoir trompée, faisait, des efforts pour m'entraîner en enfer. En me voyant entre ses griffes, je commençai à crier si fort en appelant Notre Dame, que je réveillai ma mère, laquelle m'appela, affligée, me demandant ce que j'avais. Je ne me souviens pas de ce que je lui répondis. Tout ce dont je me souviens, c'est que, cette nuit-là, je ne pus me rendormir car j'étais transie de peur. Ce rêve laissa dans mon esprit un nuage de véritable peur et d'affliction. Mon unique soulagement était d'être seule, dans un coin solitaire, afin de pouvoir pleurer librement. Je commençai à me sentir ennuyée même de la compagnie de mes cousins, et pour cela je commençai à me cacher d'eux aussi. Pauvres enfants ! Quelquefois ils me cherchaient, m'appelant par mon nom, et j'étais tout près d'eux sans leur répondre, souvent cachée dans un coin, où ils ne pensaient pas à regarder.

Le 13 juillet approchait et je me demandais si j'irais là-bas. Je pensais : « Si c'est le démon, pourquoi devrais-je aller le voir ? Si on me demande pourquoi je n'y vais pas, je dirai que j'ai peur que ce soit le démon qui nous apparaisse et que c'est pour cela que je n'y vais pas. Que Jacinthe et François fassent ce qu'ils veulent ! Moi je ne retournerais plus à la Cova da Iria ». La résolution était prise, et j'étais bien résolue à la mettre en pratique.

Le 12, dans l'après-midi, le peuple commença à se rassembler afin d'assister aux évènements du lendemain. J'appelai alors

Jacinthe et François et je les informai de ma résolution. Ils me répondirent :

– Nous, nous y allons ! Cette Dame nous a demandé d'y aller.

Jacinthe était prête à parler avec la Dame, mais cela lui coûtait beaucoup que je n'y aille pas, et elle commença à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle pleurait.

– Parce que tu ne veux pas y aller !

– Non, je n'y vais pas ! Ecoute, si la Dame me réclame, dis-lui que je ne viens pas parce que j'ai peur que ce soit le démon.

Je les quittai pour aller me cacher, et, ainsi, ne pas avoir à répondre aux personnes qui me cherchaient pour m'interroger. Ma mère croyait que je jouais avec les enfants du village, tandis que j'étais restée cachée derrière une ronceraie qui se trouvait dans la propriété d'un voisin, et qui touchait à notre Arneiro, un peu à l'est du puits déjà plusieurs fois mentionné. Le soir, lorsque je revins à la maison, ma mère me reprit en me disant :

– La voici la sainte nitouche ! Tout le temps qui lui reste sans les brebis, elle le passe à jouer, de telle sorte que personne ne la trouve !

Le lendemain, quand approcha l'heure à laquelle je devais partir, je me sentis soudain poussée à y aller par une force étrange à laquelle il m'était très difficile de résister. Je me mis alors en chemin et je passai par la maison de mes oncles pour voir si Jacinthe était encore là. Je la trouvais dans sa chambre avec son petit frère François, à genoux au pied du lit et pleurant.

– Alors, vous n'y allez pas ? demandai-je.

– Sans toi, nous n'osons pas y aller. Allons, viens !

– Eh bien j'y vais, leur répondis-je.

Alors, le visage joyeux, ils partirent avec moi.

Les gens nous attendaient nombreux le long du chemin, et c'est avec difficulté que nous réussîmes à arriver là-bas. Ce fut ce jour-là que la Très Sainte Vierge daigna nous révéler le secret. Ensuite, afin de réanimer ma ferveur refroidie, elle nous dit :

– Sacrifiez-vous pour les pécheurs, et dites à Jésus souvent, et particulièrement chaque fois que vous ferez un sacrifice : O Jésus, c'est par amour pour Vous, et pour la conversion des pécheurs, et en réparation pour les péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie.

7. Incrédulité de la mère de Lucie

Grâce à Dieu, cette apparition dissipa les nuages de mon âme et je retrouvais la paix. Ma pauvre mère s'affligeait de plus en plus en voyant le nombre de gens qui venaient là de partout.

– Ces pauvres gens, – disait-elle,– viennent là certainement trompés par vos mensonges, et vraiment je ne sais que faire pour les détromper.

Un pauvre homme qui se vantait de se moquer de nous, de nous insulter et quelquefois même de nous battre, demanda un jour à ma mère :

– Alors, tante Maria-Rosa, que dites-vous des visions de votre fille ?

– Je ne sais pas, répondit-elle. Il me semble qu'elle n'est qu'une menteuse qui trompe la moitié du monde.

– Ne dites pas cela trop fort ! Sinon quelqu'un pourrait la tuer. Je crois qu'il y a ici des gens qui en ont bien envie.

– Ah ! cela m'importe peu, pourvu qu'on l'oblige à dire la vérité. Moi je dois toujours dire la vérité, que ce soit contre mes enfants, contre quiconque ou contre moi-même.

Et, réellement, il en était ainsi. Ma mère disait toujours la vérité, même à ses dépens. Nous, ses enfants, nous lui devons le bon exemple qu'elle nous a donné.

Un jour donc, elle résolut à nouveau de m'obliger à me démentir, comme elle disait. Pour cela, elle décida de m'emmener de nouveau, le lendemain, à la maison de Mr le Curé pour lui confesser que j'avais menti, lui demander pardon, et faire les pénitences qu'il jugerait bon de m'imposer. L'attaque cette fois était très forte et je ne savais plus comment faire. En chemin, nous passâmes chez mon oncle et je dis à Jacinthe, qui était encore au lit, ce qui se passait. Puis je suivis ma mère. Dans l'écrit sur Jacinthe, j'ai déjà dit à votre Excellence la part qu'elle et son frère prirent dans cette épreuve que le Seigneur nous envoya, et comment ils m'attendaient en priant près du puits, etc.

En chemin, ma mère me sermonna. Elle me dit tellement de choses que je lui répondis en tremblant :

– Mais, maman, comment pourrais-je dire que je n'ai pas vu si j'ai vu ?

Ma mère se tut. En arrivant près de la maison de Mr le Curé elle me dit:

– Ecoute bien ! Ce que je veux, c'est que tu dises la vérité. Si tu as vu, dis que tu as vu, mais si tu n'as pas vu, avoue que tu as menti.

Sans plus, nous montâmes l'escalier, et le bon Curé nous reçut dans son bureau avec beaucoup d'amabilité, je dirais même, avec tendresse. Il m'interrogea avec beaucoup de sérieux et de délicatesse, en employant quelques artifices afin de voir si je me démentais ou si je mettais une chose à la place d'une autre. A la fin, il nous renvoya en haussant les épaules comme pour dire : « Je ne sais que dire ni que faire dans tout cela ! »

8. Menaces du Préfet

Quelques jours après, mon oncle et mes parents reçurent l'ordre des autorités de comparaître devant le Préfet, le lendemain, à une heure marquée. Mon oncle devait amener Jacinthe et François ; mon père devait m'amener à Vila Nova de Ourém, à une distance de trois lieues, ce qui était un voyage assez long pour trois enfants de notre âge. Et, le seul moyen de voyager à cette époque était d'aller à pied, ou monté sur un âne. Mon oncle répondit immédiatement qu'il se présenterait, mais qu'il n'amènerait pas ses enfants.

– Ils ne pourraient pas faire le chemin à pied, dit-il, et ils ne sont pas capables de monter l'ânesse, parce qu'ils ne sont pas habitués à cela. De plus, je n'ai pas à présenter devant un tribunal deux enfants de cet âge.

Mes parents pensaient le contraire.

– Ma fille ira. C'est à elle de répondre. Moi, je n'entends rien à ces choses-là. Si elle ment, eh bien, qu'elle soit punie!

Le lendemain ([19]), de bonne heure, on me mit sur une ânesse, d'où je suis tombée trois fois pendant le voyage, et je partis accompagnée de mon père et de mon oncle. Il me semble que j'ai déjà raconté à Votre Excellence combien Jacinthe et François souffrirent

([19]) *Le lendemain était le 11 Août 1917.*

ce jour-là, croyant qu'on allait me tuer. Ce qui me faisait le plus souffrir, c'était l'indifférence que me témoignaient mes parents, et qui m'apparaissait plus clairement quand je voyais la tendresse avec laquelle mon oncle et ma tante traitaient leurs enfants.

Pendant ce voyage, je me souviens d'avoir fait cette réflexion : « Comme mes parents sont différents de mes oncles ! Ceux-ci défendent leurs enfants et s'exposent eux-mêmes. Mes parents m'abandonnent aux autorités avec la plus grande indifférence pour qu'on fasse de moi ce qu'on voudra ! Mais patience, me disais-je au plus profond de mon cœur, car ainsi j'ai le bonheur de souffrir davantage pour ton amour, ô mon Dieu, et pour la conversion des pécheurs ». Dans cette réflexion je trouvais consolation à tout instant.

A la Préfecture, je fus interrogée par le Préfet, en présence de mon père, de mon oncle et de divers autres messieurs que je ne connaissais pas. Le Préfet voulait à tout prix que je lui révèle le secret, et que je lui promette de ne jamais plus retourner à la Cova da Iria. Afin d'obtenir cela, il n'épargna pas les promesses et, à la fin, les menaces. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, il me renvoya, protestant que de toute manière, il obtiendrait ce qu'il voulait, même s'il fallait m'ôter la vie. Il passa une bonne semonce à mon oncle, parce qu'il n'avait pas accompli ses ordres ; puis il nous laissa retourner chez nous.

9. Préjudices causés à la famille

Dans ma famille, il y avait encore un autre chagrin dont j'étais la responsable, disait-on. La Cova da Iria était une propriété qui appartenait à mes parents. Au fond, il y avait un peu de terre, suffisamment fertile, dans laquelle on cultivait une bonne quantité de maïs, de légumes, de produits maraîchers, etc... Sur les coteaux, il y avait quelques oliviers, des chênes verts et d'autres chênes. Or, dès que les gens commencèrent à se rendre là il nous fut impossible d'y cultiver quoique ce soit. Tout était piétiné par les gens et les chevaux sur lesquels beaucoup venaient à la Cova da Iria et les animaux se chargeaint de manger et abîmer ce qu'il en restait. Ma mère se lamentait de cette perte et me disait :

– Toi, maintenant, quand tu voudras manger, va le demander à cette Dame !

Mes sœurs ajoutaient :

– Toi, maintenant, tu ne devrais manger que ce qui se cultive à la Cova da Iria ! »

Ces choses m'étaient si pénibles que je n'osais pas prendre un morceau de pain pour manger. Ma mère, pour m'obliger à dire la vérité, comme elle disait, en arriva plusieurs fois à me frapper avec une bûche destinée au feu, ou avec le manche à balai. Mais, comme en même temps elle était mère, elle essayait ensuite de refaire mes forces ébranlées, et elle se désolait de me voir maigrir et prendre un teint jaune, ayant peur que je ne tombe malade. Pauvre mère ! Ce n'est que maintenant que je comprends véritablement la situation dans laquelle elle se trouvait, et que j'ai pitié d'elle ! En vérité, elle avait raison de me croire indigne d'une telle faveur et pour cela elle me croyait menteuse.

Par une grâce spéciale de Notre Seigneur je n'ai jamais eu la moindre pensée ni le moindre mouvement contre ses manières d'agir vis-à-vis de moi. Comme l'Ange m'avait annoncé que Dieu m'enverrait des souffrances, je vis qu'en tout cela les choses étaient comme Dieu le voulait. L'amour, l'estime et le respect que je devais à ma mère ont toujours augmenté, comme si j'avais toujours été traitée avec tendresse. Et maintenant je lui suis plus reconnaissante de m'avoir traitée ainsi, que si elle avait continué à m'élever avec des gâteries et des caresses.

10. Aide spirituelle

Je crois que c'est au cours de ce mois ([20]) que vint le Rév. Père Formigão pour la première fois, afin de me faire subir son interrogatoire. Il m'interrogea sérieusement et minutieusement. Je l'aimais beaucoup, parce qu'il me parlait de la pratique de la vertu, m'enseignant certaines manières de l'exercer. Il me montra une image de Sainte Agnès, me raconta son martyre et me suggéra de l'imiter. Il revint tous les mois pour m'interroger et me donnait toujours à la fin quelques bons conseils, ce qui me faisait un certain bien spirituel. Un jour, il me dit :

([20]) L'*Abbé Manuel Nunes Formigão Junior, grand apôtre de Fatima, n'est pas venu en août, mais le 13 septembre, pour la première fois à la Cova da Iria.*

– Ma petite fille, tu as le devoir d'aimer beaucoup Notre Seigneur à cause de tant de grâces et de bienfaits qu'il t'accorde.

Cette phrase se grava si intimement dans mon âme que, depuis lors, je pris l'habitude de dire constamment à Notre Seigneur :

– Mon Dieu, je vous aime, en remerciement des grâces que vous m'avez accordées.

Je communiquais à Jacinthe et à son petit frère cette prière jaculatoire que j'aimais tant, et Jacinthe la prit tellement à cœur qu'au milieu de ses jeux les plus animés elle demandait :

– Vous n'avez pas oublié de dire à Notre Seigneur que vous l'aimez pour les grâces qu'Il nous a faites ?

11. A la prison d'Ourém

Entre-temps, nous étions arrivés au 13 du mois d'août. Les gens venaient de tous côtés depuis la veille. Tous voulaient nous voir, nous interroger et nous faire leurs demandes, afin que nous les transmettions à la Très Sainte Vierge. Nous étions entre les mains de ces gens comme une balle entre les mains des gamins. Chacun nous tirait de son côté et nous posait sa question, sans nous donner le temps de répondre à personne. Au milieu de tout ceci, je reçus l'ordre du Préfet de me rendre chez ma tante, où il m'attendait. Mon père, qui avait reçu l'ordre en question, m'y conduisit. Lorsque j'arrivai, il était dans une chambre avec mes cousins. Là il nous interrogea et fit de nouvelles tentatives afin de nous obliger à révéler le secret et à promettre de ne plus retourner à la Cova da Iria. Comme il n'obtenait rien, il donna l'ordre à mon père et à mon oncle de nous conduire chez Mr le Curé.

Je ne désire pas vous raconter maintenant tout ce qui s'est passé dans cette prison, parce que Votre Excellence le sait déjà. Comme je l'ai déjà dit, ce qui me fut le plus sensible à ce moment là, et qui me fit le plus souffrir, ainsi que mes cousins, fut l'abandon complet de la famille. En revenant de ce voyage, ou de cet emprisonnement, (je ne sais vraiment comment l'appeler), et qui fut à mon avis le 15 août, comme seule rejouissance pour mon retour, on m'envoya immédiatement prendre le troupeau et le conduire au pâturage. Mon oncle et ma tante désiraient garder leurs enfants à la maison et, pour cela, ils envoyèrent à leur place leur frère Jean.

Comme il se faisait déjà tard, nous restâmes près de notre hameau aux Valinhos.

Comment s'est déroulée cette scène ? Votre Excellence le sait déjà. Aussi, je ne m'attarde pas à la décrire. La Très Sainte Vierge nous recommanda de nouveau la pratique de la mortification en nous disant pour finir :

– Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs ! Beaucoup d'âmes vont en enfer, parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles.

12. Mortifications et souffrances

Quelques jours après, nous suivions un chemin avec nos brebis, et je trouvai un morceau de corde tombé d'une charrette. Je le pris et je m'amusai à l'attacher à un de mes bras. Je ne tardai pas à remarquer que la corde me faisait mal. Je dis alors à mes cousins : « Regardez, cela fait mal ! Nous pourrions nous l'attacher à la taille et offrir à Dieu ce sacrifice ».

Les pauvres enfants acceptèrent aussitôt mon idée et nous décidâmes ensuite de partager cette corde entre nous trois. Une pierre aiguë, frappant sur une autre, nous servit de couteau. Soit à cause de la grosseur et de la rudesse de la corde, soit parce que, quelquefois, nous la serrions trop, cet instrument nous faisait souffrir horriblement. Jacinthe, parfois, laissait tomber quelques larmes à cause de la gêne que la corde lui causait. Je lui disais à plusieurs reprises de l'enlever et elle répondait :

– Non ! Je veux offrir ce sacrifice à Notre Seigneur en réparation et pour la conversion des pécheurs.

Un autre jour, nous nous amusions à cueillir sur les murs des herbes avec lesquelles on produit de petites détonations en les serrant dans les mains. Jacinthe, en cueillant ces herbes, prit, sans le vouloir, des orties avec lesquelles elle se piqua. En sentant la douleur, elle serra davantage les mains et nous dit :

– Regardez ! regardez encore une autre chose avec laquelle nous pouvons nous mortifier !

Depuis lors, nous prîmes l'habitude de nous donner de temps en temps des coups sur les jambes avec des orties, afin d'offrir à Dieu ce sacrifice en plus.

Si je ne me trompe, ce fut au cours de ce mois que nous primes l'habitude de donner notre repas à nos petits pauvres, comme je l'ai déjà raconté à Votre Excellence dans l'écrit sur Jacinthe. Ma mère commença aussi au cours de ce mois à retrouver un peu plus de paix. Elle avait l'habitude de dire :

– S'il y avait au moins une autre personne qui ait vu quelque chose, je pourrais peut-être croire ! Mais parmi tous ces gens, il n'y a qu'eux qui voient !

Or, durant ce dernier mois, plusieurs personnes dirent qu'elles avaient vu diverses choses : les unes qu'elles avaient vu Notre Dame, d'autres qu'elles avaient vu des signes dans le soleil, etc. Ma mère disait alors :

– Pour moi, il me semblait auparavant que s'il y avait eu une autre personne à voir quelque chose j'aurais cru. Mais, maintenant, tant de personnes disent qu'elles ont vu quelque chose et je n'arrive pas à croire ».

Mon père commença alors à prendre à son tour ma défense en imposant le silence dès qu'on commençait à me gronder. Il avait l'habitude de dire :

– Nous ne savons pas si c'est la vérité, mais nous ne savons pas non plus si c'est un mensonge.

A cette époque, mon oncle et ma tante, fatigués des importunités des gens qui venaient continuellement demander à nous voir et à nous parler, se mirent à envoyer leur fils Jean paître le troupeau et gardèrent à la maison Jacinthe et François. Peu de temps après, ils finirent par le vendre. Comme je n'aimais pas aller avec d'autres compagnons, je commençai alors à aller toute seule mener mon troupeau. Comme je l'ai déjà raconté à Votre Excellence, Jacinthe et son petit frère venaient me rejoindre et, si le pâturage était loin, ils allaient m'attendre sur le chemin. Je peux dire que ces jours-là furent vraiment heureux pour moi, et, seule au milieu de mes brebis, au sommet d'une colline, ou dans le fond d'une vallée, je contemplais les beautés du Ciel et je remerciais le bon Dieu des grâces qu'Il m'avait accordées. Lorsque la voix d'une de mes sœurs interrompait ma solitude, m'appelant pour me faire revenir à la maison pour parler à telle ou telle personne qui me cherchait, je sentais un profond chagrin et je me consolais seulement en offrant au Bon Dieu ce sacrifice de plus.

Un jour, trois messieurs vinrent nous parler. Après leur interrogatoire, bien peu agréable, ils s'en allèrent en disant :

– Décidez-vous à dire ce secret, sinon Mr le Préfet est prêt à en finir avec votre vie.

Jacinthe, laissant transparaître la joie sur son visage, dit alors :

– Oh ! mais que c'est bon ! J'aime tellement Notre Seigneur et Notre Dame, et ainsi nous allons les voir bientôt !

Le bruit courait qu'effectivement le Préfet voulait nous tuer.

Une de mes tantes, mariée à Casais, vint chez nous avec l'intention de nous emmener chez elle parce que disait-elle :

– Je vis dans un autre canton et pour cela ce Préfet ne pourra pas venir vous y chercher.

Mais son intention ne se réalisa pas parce que nous ne voulions pas y aller, et nous lui répondîmes :

– Si l'on nous tue, qu'importe, nous irons au Ciel !

13. Le 13 Septembre

Ainsi, le 13 septembre approcha. Ce jour-là, la Très Sainte Vierge, après ce que j'ai déjà raconté, nous dit.

– Dieu est content de vos sacrifices, mais Il ne veut pas que vous dormiez avec la corde, portez-la seulement pendant la journée.

Il est inutile de dire que nous avons obéi ponctuellement à ses ordres. Comme, le mois précédent, Notre Seigneur, à ce qu'il semblait, avait voulu révéler quelque chose d'extraordinaire, ma mère avait l'espoir qu'à partir de ce jour-là, les faits seraient plus clairs et évidents. Cependant, le bon Dieu, peut-être pour nous donner l'occasion de lui offrir encore un sacrifice, ne permit pas que, ce jour-là, quelque rayon de sa gloire apparût ; ma mère se découragea à nouveau et la persécution recommença aussi à la maison.

Elle avait bien des motifs pour s'affliger. A la perte totale de la Cova da Iria, qui était un beau pâturage pour notre troupeau, et des produits maraîchers qu'on y récoltait, venait s'ajouter la conviction, presque certaine, comme elle le disait, que tous ces évènements n'étaient que simples chimères et fantaisies d'imagination d'enfants.

Une de mes sœurs passait presque tout son temps à venir me chercher et à me remplacer à la garde du troupeau, afin que j'aille parler aux personnes qui voulaient me voir et me parler.

Cette perte de temps, pour une famille riche, n'aurait pas d'importance, mais pour nous, qui devions vivre de notre travail, c'était quelque chose. Pour cette raison, peu de temps après, ma mère se vit obligée de vendre notre troupeau, ce qui déséquilibra beaucoup le budget familial. J'étais la responsable de tout cela et on me le jetait à la figure aux moments critiques.

J'espère que notre bon Dieu aura accepté tous ces sacrifices, parce que je les lui ai offerts, toujours heureuse de pouvoir me sacrifier pour Lui et pour les pauvres pécheurs.

De son côté, ma mère souffrait tout avec une patience et une résignation héroïques. Si elle me reprenait et me punissait, c'était parce qu'elle me croyait menteuse. Parfois, complètement soumise à tous les chagrins que Notre Seigneur lui envoyait, elle disait :

– Est-ce que tout cela serait le châtiment que Dieu m'envoie pour tous mes péchés ? S'il en est ainsi que le Seigneur soit béni !

14. Esprit de sacrifice de Lucie

Une voisine eut l'idée un jour, je ne sais comment, de dire que des personnes m'avaient donné je ne sais plus quelle somme d'argent. Sans plus, ma mère m'appela et me demanda où était cet argent. Comme je lui disais que je ne l'avais pas reçu, elle voulut cependant m'obliger à le lui remettre, et, pour cela, elle prit le manche à balai. Lorsque j'eus la poussière de ma robe suffisamment bien secouée, une de mes sœurs, Caroline, intervint avec une autre jeune fille, notre voisine, appelée Virginie. Elles dirent qu'elles avaient assisté à l'interrogatoire de ces personnes et qu'elles avaient vu qu'elles ne m'avaient rien donné. Je pus, ainsi défendue, me retirer vers mon puits favori, et là, offrir encore ce sacrifice au bon Dieu.

15. Une étrange visite

Si je ne me trompe, ce fut aussi au cours de ce mois que nous eûmes la visite d'un jeune homme ([21]) dont la haute taille me fit très peur. Quand je vis entrer chez moi un monsieur qui dut baisser la tête

([21]) *Il s'agit là de la visite du Mr Carlos de Azevedo Mendes, le 8 Septembre 1917.*

pour passer la porte, je pensai vraiment me trouver en présence d'un allemand. Et comme, à cette époque, nous étions en guerre, les familles aimaient faire peur à leurs enfants en disant : – Voici un allemand qui vient te tuer ! – je crus alors mes derniers moments arrivés.

Ma peur ne passa pas inaperçue du jeune homme qui essaya de me rassurer en m'asseyant sur ses genoux, et en m'interrogeant très gentiment. Après avoir terminé son interrogatoire, il demanda à ma mère de me laisser le conduire jusqu'à l'endroit des apparitions et prier à cet endroit avec lui. Il eut la permission demandée et nous partîmes. Mais je tremblais de peur en me voyant toute seule, dans ces chemins, en compagnie d'un inconnu. Cependant je me tranquillisai à l'idée que s'il me tuait j'irais voir Notre Seigneur et Notre Dame. Arrivés à l'endroit des Apparitions, il se mit à genoux et me demanda de dire un chapelet avec lui et de demander à la Très Sainte Vierge une grâce qu'il désirait beaucoup : qu'une jeune fille, qu'il connaissait, consente à l'épouser et à recevoir avec lui le sacrement du mariage. Sa demande me sembla bien étrange. Je pensais : « si elle a aussi peur de toi que moi, jamais elle ne te dira oui ». Notre chapelet terminé, le bon jeune homme m'accompagna jusque près de notre hameau et prit congé aimablement, en me recommandant sa demande. Je partis alors en courant d'une traite jusqu'à ce que j'arrive chez mon oncle et ma tante, ayant peur qu'il ne revienne sur ses pas. Quelle ne fut ma surprise lorsque, le 13 octobre, après les apparitions, je me trouvai soudain dans les bras du dit personnage, portée au-dessus des têtes des gens. Réellement c'était bien pour que tous puissent satisfaire leur curiosité de me voir ! Peu après, comme ce bon monsieur ne voyait pas où il posait les pieds, il buta sur des pierres et tomba. Moi je ne tombai pas parce que je me trouvai coincée dans la foule qui me serrait. D'autres personnes me prirent dans leurs bras et le fameux personnage disparut. Quelque temps après, il revint avec la jeune fille dont il m'avait parlé et qui était déjà devenue son épouse. Il venait remercier la Très Sainte Vierge de la grâce reçue, et lui demander une large bénédiction. Ce jeune homme est aujourd'hui docteur Carlos Mendes, de Torres Novas.

16. Le 13 Octobre

Nous voici donc, Excellence, au 13 octobre. Vous êtes déjà au courant de tout ce qui s'est passé ce jour-là ([22]). Les paroles de cette apparition, qui se gravèrent le plus dans mon cœur, furent la demande de notre Très Sainte Mère du Ciel :

– N'offensez pas davantage Dieu Notre Seigneur, qui est déjà trop offensé.

Quelle plainte pleine d'amour et quelle tendre supplication ! Qui me donnera de la faire résonner dans le monde entier et que tous les enfants de la Mère du Ciel entendent le son de cette voix !

La rumeur avait couru que les autorités avaient décidé de faire exploser une bombe près de nous, au moment de l'apparition. Je n'en ressentis aucune crainte, et parlant de cela avec mes cousins, nous disions :

– Quelle joie si nous obtenions la grâce de monter avec Notre Dame vers le ciel.

Cependant, mes parents prirent peur et, pour la première fois, ils voulurent m'accompagner en disant :

– Si notre fille va mourir, nous voulons mourir à son côté.

Mon père m'amena alors par la main jusqu'à l'endroit des apparitions. Et dès le moment de l'Apparition, je ne le revis plus, jusqu'à ce que je le retrouve le soir au sein de la famille.

Je passais l'après-midi de cette journée avec mes cousins, mais la multitude cherchait à nous voir et à nous observer comme si nous étions des bêtes curieuses. J'arrivai au soir réellement fatiguée de tant de questions et d'interrogatoires. Même le soir venant, ceux-ci ne se terminèrent point. Plusieurs personnes, qui n'avaient pu m'interroger, restèrent jusqu'au jour suivant à attendre leur tour. Quelques-uns voulurent encore me parler à la veillée. Mais moi, vaincue par la fatigue, je me laissai tomber sur le plancher pour dormir. Grâce à Dieu, je ne connaissais pas encore le respect humain ni l'amour-propre à cette époque, c'est pourquoi j'étais à mon aise devant n'importe qui, comme s'il s'agissait de mes propres parents.

Le jour suivant, les interrogatoires continuèrent, ou plutôt les jours suivants, parce que depuis lors, presque tous les jours, diver-

([22]) *Nous avons le précieux compte-rendu du Curé de Fatima. Les mêmes événements sont mentionnés dans les interrogatoires.*

ses personnes venaient implorer la protection de la Mère du Ciel à la Cova da Iria et tous voulaient voir les voyants, poser leurs questions et dire avec eux le chapelet. Parfois, je me sentais tellement fatiguée de leur répéter toujours la même chose et de prier, que je cherchais un prétexte pour pouvoir m'excuser et m'échapper, Mais ces pauvres gens insistaient tellement que je devais faire un effort, qui parfois n'était pas petit, pour pouvoir les satisfaire. Je répétais alors ma prière habituelle au fond de mon cœur : « C'est pour votre amour, mon Dieu, en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie, pour la conversion des pécheurs et pour le Saint-Père ».

17. Interrogatoires de prêtres

J'ai déjà dit à Votre Excellence, dans ce que j'ai écrit sur ma cousine, comment ce furent deux vénérables prêtres qui nous parlèrent de Sa Sainteté et de la nécessité qu'il avait de nos prières. Depuis lors, nous n'offrions à Dieu aucune prière ni sacrifice sans lui adresser une supplication pour Sa Sainteté. Et nous avions conçu un amour si grand pour le Saint-Père que, quand Mr le Curé dit un jour à ma mère que, probablement, je devrais aller à Rome afin d'être interrogée par Sa Sainteté, je battis des mains de contentement et je dis à mes cousins :

– Ah ! quel bonheur si je vais voir le Saint-Père !

Et eux versaient des larmes en disant :

– Nous, nous n'irons pas, mais nous offrirons ce sacrifice pour Lui.

Mr le Curé me fit son dernier interrogatoire. Le temps fixé pour les évènements était passé, et Mr le Curé ne savait plus que dire de tout cela. il commença par montrer son mécontentement :

– Pourquoi toutes ces personnes vont-elles se prosterner en prière sur un terrain désert, alors que le Dieu vivant, Celui de nos autels, dans Son Sacrement, demeure solitaire, abandonné dans le tabernacle ? Pourquoi laissent-elles de l'argent sous ce chêne-vert, sans aucun but, alors que l'église en construction ne peut se terminer par manque de moyens ? ([23]).

([23]) *Par les documents d'alors, on peut penser qu'une des raisons du départ du Curé fut la difficulté qu'il rencontra pour la construction de la nouvelle Eglise.*

Pour moi, je comprenais parfaitement la raison de ses réflexions, mais que pouvais-je faire ? Si j'avais été maîtresse du cœur de ces personnes, je les aurais incitées certainement à aller à l'église. Mais, comme je ne l'étais pas, j'offris à Dieu encore ce sacrifice. Comme Jacinthe avait l'habitude, lors des interrogatoires, de baisser la tête en regardant la terre, et de ne dire presque rien, j'étais presque toujours appelée afin de satisfaire la curiosité des pèlerins. C'est pourquoi j'étais continuellement appelée à la maison de Mr le Curé afin d'être interrogée par telle ou telle personne ou par tel ou tel prêtre. Un certain jour, un prêtre de Torres Novas vint m'interroger ([24]). Il me fit un interrogatoire tellement minutieux, tellement plein d'embûches que je demeurai avec un certain scrupule de lui avoir caché quelque chose. Je consultai mes cousins à ce sujet :

– Je ne sais pas, leur dis-je, si nous faisons mal de ne pas tout dire lorsqu'on nous demande si Notre Dame nous a dit quelque chose de plus. Je ne sais pas si en disant que nous avons un secret, nous ne mentons pas en taisant le reste.

– Je ne sais pas, répondit Jacinthe. Tu vois, c'est toi qui ne veux pas qu'on le dise !

– Bien sûr que je ne veux pas, lui répondis-je. – On commencerait alors à nous demander quelles mortifications nous faisons. Il ne manquerait plus que ça! Tu vois, si tu avais su te taire et si tu n'avais rien dit, maintenant personne ne pourrait savoir que nous avons vu la Dame, et que nous Lui avons parlé, comme avec l'Ange. Personne n'avait besoin de le savoir.

La pauvre enfant, en entendant mes raisons, commença à pleurer et, comme au mois de mai, d'après ce que j'ai écrit dans son histoire, elle me demanda pardon. Je demeurai avec mon scrupule sans savoir comment résoudre mon doute. Après un certain temps, arriva un autre prêtre de Santarém. Il paraissait être frère du précédent ou, du moins, s'être mis d'accord d'avance avec lui. Il me posait les mêmes questions et les mêmes pièges, il avait la même façon de rire et de se moquer. Sa taille et ses traits paraissaient presque les mêmes. Après cet interrogatoire, mon doute augmenta et je ne sa-

([24]) *Mr. le Chanoine Ferreira, qui était en ce temps-là Archiprêtre à Torres Novas, déclara un jour qu'il avait fait lui-même un des interrogatoires.*

vais vraiment que faire. Je demandais constamment à Notre Seigneur et à Notre Dame de me dire comment je devais faire: O mon Dieu et ma petite Mère du Ciel, vous savez que je ne veux pas vous offenser avec des mensonges, mais vous voyez bien qu'il n'est pas bon de dire tout ce que vous m'avez dit!

Au milieu de cette perplexité j'eus le bonheur de parler avec Mr le Curé d'Olival ([25]). Je ne sais pourquoi, ce Révérend Prêtre m'inspira confiance et je lui exposais mon doute. J'ai déjà mentionné, dans l'écrit sur Jacinthe, comment ce prêtre m'apprit à conserver notre secret. Il nous donna aussi quelques instructions sur la vie spirituelle. Il nous enseigna surtout la manière de plaire à Notre Seigneur en toutes choses, et de lui offrir un nombre infini de petits sacrifices.

– Si vous avez envie de manger quelque chose, mes petits enfants, laissez-le et, à la place, mangez autre chose, et offrez à Dieu un sacrifice. Si vous avez envie de jouer, ne jouez pas et off rez à Dieu un autre sacrifice; si on vous interroge, et si vous ne pouvez l'éviter, c'est Dieu qui le veut ainsi, offrez-Lui encore ce sacrifice.

Je compris vraiment le langage de ce vénérable prêtre, et combien je l'ai aimé depuis lors ! Il ne perdit plus de vue mon âme et, de temps en temps, daignait passer chez nous, ou alors il se servait d'une pieuse veuve qui vivait dans un petit hameau près d'Olival ([26]) . Elle s'appelait Madame Emilia. Cette pieuse femme allait souvent prier à la Cova da Iria. Ensuite, elle venait à la maison et demandait qu'on me lassât aller passer quelques jours chez elle. Après, elle me conduisait à la maison de Mr le Curé. Celui-ci avait la bonté de me demander de rester deux ou trois jours chez lui, en disant que c'était pour tenir compagnie à une de ses sœurs. Il avait alors la patience de passer seul avec moi de longues heures, m'enseignant à pratiquer la vertu et me guidant de ses sages conseils. Sans avoir jamais rien compris de la direction spirituelle, je peux dire qu'il fut mon premier directeur. Je garde donc de ce vénérable prêtre un souvenir pieux et reconnaissant.

([25]) *Il s'agit du Père Faustino*

([26]) *Le hameau s'appelle Soutaria. La maison de Mme Emilia fut transformée en chapelle.*

III. APRÈS LES APPARITIONS

1. Lucie va à l'école

J'écris à tort et à travers, comme on dit, et j'ai déjà, laissé passer certaines choses, mais je fais comme Votre Excellence m'a dit : écrire au fur et à mesure ce dont je me souviens, en toute simplicité. C'est ainsi que je veux faire, sans m'inquiéter de l'ordre, ni du style. Il me semble qu'ainsi mon obéissance est plus parfaite et, par conséquent, plus agréable à Notre Seigneur et au Cœur Immaculé de Marie.

Je reviens donc à la maison paternelle. J'ai déjà dit à Votre Excellence que ma mère avait dû vendre notre troupeau, conservant seulement trois brebis que nous emmenions avec nous dans les champs et, lorsque nous n'y allions pas, nous devions leur donner à manger dans la bergerie. Ma mère m'envoya alors à l'école, et pendant le temps libre qui me restait, elle voulait que j'apprenne à tisser et à coudre. De cette manière elle me tenait à portée de sa main à la maison et ne perdait pas son temps à me chercher.

Un beau jour, on demanda à mes sœurs d'aller, avec d'autres jeunes filles, faire les vendanges d'un riche monsieur de Pé-de-Cão ([27]). Ma mère décida qu'elles iraient, mais que j'irais aussi avec elles. J'ai déjà dit au début que ma mère ne les laissait jamais aller nulle part sans m'emmener avec elles.

2. Attitude du Curé

A cette époque, Monsieur le Curé commença aussi à préparer les enfants pour la Communion Solennelle. Comme, depuis l'âge de 6 ans, je renouvelais ma Communion Solennelle, ma mère décida que cette année je ne la renouvellerais pas. Pour cette raison, je ne fus pas assister à l'explication du catéchisme. En sortant de l'école, alors que les autres enfants allaient sous la véranda de Mr le Curé,

([27]) *Cette propriété, proche de Torres Novas, appartenait à l'ingénieur Mário Godinho. Ce fut lui qui, le 13 juillet 1917, pris la première photographie que nous possédons des enfants.*

moi je revenais à la maison continuer ma couture ou le tissage. Le bon Curé prit mal mon absence au catéchisme, et un jour, alors que je sortais de l'école, sa sœur me fit appeler par une autre enfant. Celle-ci me trouva, alors que j'étais déjà sur le chemin d'Aljustrel, près de la maison d'un pauvre homme qu'on appelait l'Escargot. Elle me dit que la sœur de Mr le Curé me faisait appeler et qu'il fallait y aller. Croyant que c'était pour un interrogatoire, je m'excusai en disant que ma mère m'avait dit de venir directement à la maison, et, sans plus, je me mis à courir comme une folle à travers les champs, à la recherche d'une cachette où on ne pourrait pas me trouver. Mais, cette fois là, je payai très cher la plaisanterie.

Quelques jours après, il y eut dans la paroise une fête dont la Messe fut chantée par différents prêtres qui n'étaient pas de l'endroit. Après la fête, Mr le Curé me fit appeler et, devant tous ces prêtres, il me reprit sévèrement pour n'être pas venue au catéchisme et n'avoir pas répondu à l'appel de sa soeur. Enfin, toutes mes misères furent étalées là et le sermon se prolongea très longtemps. À la fin, je ne sais comment, un vénérable prêtre se présenta pour essayer de défendre ma cause. Il voulut m'exuser, disant que c'était peut-être ma mère qui ne me laissait pas venir. Mais le bon Curé répondit :

– Sa mère ?, sa mère est une sainte ! Mais cette créature-là, on va voir ce qu'elle va donner !

Le bon prêtre, qui était l'Archiprêtre de Torres Novas, me demanda alors aimablement le motif pour lequel je n'étais pas venue au catéchisme. J'expliquai alors la décision que ma mère avait prise. Paraissant ne pas y croire, Mr le Curé me demanda d'appeler ma sœur Gloria, qui était sur la place de l'église, pour s'informer de la vérité. Apprenant que les choses étaient bien comme je venais de les dire, il conclut :

– Eh bien ! ou la petite va venir à partir de maintenant au catéchisme et, après s'être confessée à moi, elle fera la Communion Solennelle avec les autres enfants, ou bien alors elle ne recevra plus la Communion dans la paroisse.

En entendant cela, ma sœur lui exposa que, cinq jours avant la Communion Solennelle, je devrais partir avec elles et que cela serait très ennuyeux pour nous ; que s'il me permettait, je me confesserais et communierais un autre jour avant de partir. Le bon Curé n'accéda pas à sa demande et maintint fermement sa décision.

En arrivant à la maison, nous avertîmes ma mère qui alla elle aussi demander à Mr le Curé de me confesser et de me donner la sainte Communion un autre jour. Mais tout fut inutile. Ma mère décida alors que, après la Communion Solennelle, mon frère ferait le voyage pour me conduire là-bas, malgré la distance et les difficultés du voyage car, outre la longueur du parcours, il fallait passer par de très mauvais chemins et traverser montagnes et collines. Je crois que la seule idée de me confesser au Curé me donnait des sueurs froides ! Quelle peur j'avais de lui ! J'en pleurais d'angoisse. La veille arriva et Mr le Curé fit savoir que tous les enfants devraient, dans l'après-midi, venir à l'église pour se confesser. Je m'y rendis donc, le cœur plus serré que dans un étau. Lorsque j'entrai dans l'église, je vis qu'il y avait plusieurs prêtres qui confessaient. Dans un confessionnal, au fond de l'église, se trouvait le Père Cruz, de Lisbonne. J'avais déjà parlé avec lui et l'avais beaucoup apprécié. Sans m'apercevoir que, dans un confessionnal ouvert au milieu de l'église, se trouvait Mr le Curé qui prenait note de tout, je me dis : « Je vais d'abord me confesser au Père Cruz et lui demander comment je dois faire, et ensuite j'irai à Mr le Curé ».

Le Révérend Père Cruz me reçut très gentiment et après m'avoir entendue, me donna ses conseils, disant que si je ne voulais pas aller à Mr le Curé, je pouvais ne pas y aller et qu'il ne pourrait pas m'empêcher de communier pour cela. Rayonnante d'un tel conseil, je fis ma pénitence et m'échappai de l'église, craignant que quelqu'un ne me rappelât. Le lendemain j'allai à l'église avec ma robe blanche, craignant encore que la communion ne me fût refusée. Mais Mr le Curé se contenta alors de me faire savoir, à la fin de la fête, qu'il s'était rendu compte de mon manque d'obéissance en allant me confesser à un autre prêtre.

Le bon Curé continua à se montrer de plus en plus mécontent et perplexe au sujet des faits et, un beau jour, il quitta la paroisse. La rumeur se répandit alors que Mr le Curé était parti à cause de moi ([28]) parce qu'il ne voulait pas assumer la responsabilité des faits.

([28]) *Ce ne fut certainement pas la raison de son départ. La vraie cause aura été plutôt les difficultés que le Curé avait eues avec ses paroissiens, à propos de la construction de l'église.*

Comme c'était un Curé plein de zèle et aimé du peuple, j'eus à en souffrir. Plusieurs femmes pieuses manifestaient leur chagrin ouvertement et m'insultaient lorsqu'elles me rencontraient. Parfois, elles me renvoyaient avec une paire de gifles ou des coups de pieds.

3. Communion dans la souffrance

Jacinthe et François prenaient rarement part à ces ' gâteries ' que le ciel m'envoyait, parce que leurs parents ne permettaient à personne de les toucher. Mais ils souffraient de me voir souffrir, et bien des fois ils versèrent d'abondantes larmes en me voyant affligée et mortifiée. Un jour, Jacinthe me dit :

– Plût à Dieu que mes parents fussent comme les tiens, afin que ces gens puissent aussi me battre, car, ainsi, je pourrais offrir plus de sacrifices à Notre Seigneur.

Cependant elle savait bien profiter des occasions pour se mortifier. Nous avions aussi l'habitude, de temps en temps, d'offrir à Dieu le sacrifice de passer neuf jours ou un mois sans boire. Une fois, nous fîmes ce sacrifice en plein mois d'août, alors que la chaleur était suffocante.

Nous revenions un jour de dire notre chapelet à la Cova da Iria, et, en arrivant près d'un étang qui se trouvait au bord du chemin, Jacinthe me dit :

– Regarde, j'ai tellement soif, et j'ai si mal à la tête ! Je vais boire un tout petit peu de cette eau.

– De cette eau-là, non, lui répondis-je. – Ma mère ne veut pas que nous en buvions parce qu'elle nous ferait du mal. Allons en demander un peu à ' tante ' Maria dos Anjos. (C'était une de nos voisines, qui s'était mariée depuis peu et vivait là dans une petite maison).

– Non, je ne veux pas de cette bonne eau. Je vais boire de celle-ci, parce qu'au lieu d'offrir à Notre Seigneur ma soif, je vais lui offrir le sacrifice de boire cette eau sale.

En vérité, l'eau de cet étang était très sale. Bien des gens y lavaient leur linge et les animaux allaient y boire et s'y baigner. C'est pourquoi ma mère avait soin de recommander à ses enfants de ne pas en boire.

En d'autres occasions, elle disait :

– Notre Seigneur doit être content de nos sacrifices parce que j'ai tellement, tellement soif ! Mais je ne veux pas boire, je veux souffrir par amour pour Lui.

Un jour, alors que nous étions assis sur le seuil de la maison de mon oncle et de ma tante, nous vîmes plusieurs personnes qui s'approchaient. François et moi, sans plus attendre, nous courûmes chacun dans une chambre pour nous cacher sous les lits.

Jacinthe dit :

– Moi, je ne me cache pas. Je vais offrir ce sacrifice à Notre Seigneur.

Ces personnes s'approchèrent, parlèrent avec elle, attendirent longtemps tandis qu'on nous cherchait et, à la fin, elles s'en allèrent. Je sortis alors de ma cachette et lui demandai :

– Qu'as-tu répondu lorsqu'on t'a demandé si tu savais où nous étions ?

– Je n'ai rien répondu. J'ai baissé la tête, j'ai regardé par terre et je n'ai rien dit. Je fais toujours comme cela lorsque je ne veux pas dire la vérité. Je ne veux pas mentir non plus, parce que c'est un péché de mentir.

En vérité, elle agissait souvent de cette manière, et il était inutile de se fatiguer à lui poser des questions car on n'en obtenait pas la moindre réponse. Nous n'étions guère disposés à offrir des sacrifices de ce genre, habituellement nous préférions y échapper.

Un autre jour, nous étions assis à quelques pas de la maison de mes cousins, à l'ombre de deux figuiers qui retombent sur le chemin. François s'éloigna un peu pour jouer. Remarquant que plusieurs dames s'approchaient, il accourut pour nous en donner la nouvelle.

Comme à cette époque on portait des chapeaux avec des bords presque de la taille d'un tamis, nous pensâmes qu'avec un tel couvre-chef elles ne nous verraient pas et, sans plus, nous montâmes en haut des figuiers. Lorsque les dames furent passées, nous descendîmes rapidement et, à toute vitesse, nous fûmes nous cacher dans un champ de maïs.

Cette manière de nous échapper, chaque fois que nous le pouvions, constituait aussi un motif de plainte de la part de Mr le Curé. Il se plaignait surtout de ce que nous essayions d'éviter particulièrement les prêtres. C'était vrai, et il avait raison. Mais c'était aussi

parce que, spécialement, les prêtres nous interrogeaient, nous réinterrogeaient et recommençaient à nous interroger. Lorsque nous nous voyions en présence d'un prêtre, nous nous disposions à offrir à Dieu un de nos plus grands sacrifices.

4. Interdiction du pèlerinage

Entre-temps, le gouvernement n'acceptait pas de voir la progression des évènements. Au lieu des Apparitions, on avait dressé quelques poteaux formant arc et on y avait suspendu des lanternes, que quelques personnes avaient le soin de conserver allumées. On envoya un soir quelques hommes avec une automobile, afin d'arracher les dits poteaux, de couper le chêne-vert au-dessus duquel avait eu lieu l'Apparition, et de les emmener avec l'automobile. Le lendemain matin, la nouvelle de cet évènement se répandit rapidement. Je courus là-bas pour voir si c'était vrai. Mais quelle ne fut pas ma joie lorsque je remarquai que les pauvres hommes s'étaient trompés et que, au lieu,d'emporter le chêne-vert des apparitions, ils avaient emporté un des chênes-verts voisins. Je demandai alors pardon à Notre Dame pour ces pauvres hommes et priai pour leur conversion.

Quelque temps après, un 13 mai, je ne me souviens plus si c'était en 1918 ou en 1919 ([29]), au lever du jour, courut la nouvelle que Fatima était gardée par un détachement de cavalarie, afin d'empêcher le peuple d'aller à la Cova da Iria. Les gens, un peu effrayés, vinrent m'apporter la nouvelle, en disant que ce jour était certainement le dernier de ma vie. Sans me préoccuper de ce qu'ils me disaient, je partis pour l'église. En arrivant à Fatima, je passai entre les chevaux qui couvraient la place, j'entrai dans l'église, j'entendis la messe qui était célébrée par un prêtre que je ne connaissais pas, je pris la Sainte Communion et, après avoir fait mon action de grâces, je retournai en paix chez moi, sans que personne ne m'eût adressé une seule parole. Je ne sais pas si l'on ne m'avait pas vue, ou si on n'avait pas fait attention à moi.

L'après-midi, malgré les nouvelles, qui arrivaient constamment que les soldats s'efforçaient d'éloigner le peuple sans y arriver, j'allai

([29]) *Ce fut le 13 mai 1920. Il y a des dates que même Lucie ne peut certifier.*

à la Cova da Iria pour y réciter le chapelet. En chemin se joignit à moi un groupe de femmes qui étaient venues de loin. Lorsque nous approchions déjà de l'endroit, deux militaires vinrent à la rencontre de notre groupe, fouettant avec vigueur leurs chevaux pour nous rejoindre. En arrivant près de nous, ils nous demandèrent où nous nous rendions. En entendant la réponse osée des femmes, « que cela n'était pas leur affaire » ils fouettèrent leurs chevaux et firent semblant de vouloir marcher sur nous. Les femmes prirent la fuite chacune de son côté, et en un instant, je me retrouvai seule en présence des deux cavaliers. Ils me demandèrent alors mon nom, que je leur dis sans hésiter. Ils me demandèrent alors si j'étais cette fameuse voyante. Je répondis que oui. Ils me donnèrent l'ordre de me mettre au milieu de la route et de marcher entre les deux chevaux, m'indiquant le chemin vers Fatima.

En approchant près de la mare dont j'ai déjà parlé antérieurement, une pauvre femme qui vivait là, et dont j'ai aussi parlé plus haut, en m'apercevant de loin, ainsi entre les chevaux, se plaça au milieu du chemin et comme une autre Véronique, chercha à m'inspirer courage. Les soldats l'obligèrent à se retirer sans perdre de temps et la pauvre femme se mit à pleurer à chaudes larmes en plaignant ma disgrâce. Quelques pas plus loin, ils me firent arrêter et me demandèrent si cette femme était ma mère. Je répondis que non. Ils ne me crurent pas et me demandèrent si cette maison n'était pas la mienne. De nouveau je leur dis que non. Ne paraissant pas me croire, ils me firent marcher jusqu'à la maison de mes parents. En arrivant à un terrain qui se trouve un peu en avant Aljustrel, près d'une petite fontaine, voyant des fosses creusées pour planter des arbres, ils me dirent de m'arrêter, et, peut-être afin de me faire peur, ils se dirent l'un à l'autre:

– Voici des fosses ouvertes. Avec une de nos épées nous lui coupons la tête, et nous l'enterrons là. Ainsi nous en finirons une fois pour toutes.

En entendant ces paroles je crus réellement que mes derniers moments étaient arrivés. Mais je demeurai en paix comme si cela ne me concernait pas. Un moment après, paraissant réfléchir, l'autre répondit :

– Non, non, nous n'avons pas l'autorisation de faire cela.

Ils m'obligèrent à continuer mon chemin. Je traversai ainsi notre petit village, jusqu'à la maison de mes parents. Tous les gens ve-

naient aux fenêtres et aux portes afin de voir ce qui se passait. Certains riaient et se moquaient, d'autres se lamentaient avec peine de mon sort. En arrivant chez moi, ils m'envoyèrent appeler mes parents. Ils n'étaient pas là. Un des soldats descendit de cheval pour voir s'ils étaient cachés. Il chercha dans la maison, et, ne les trouvant pas, il me donna l'ordre de ne plus sortir de cet endroit ce jour-là. Il remonta sur son cheval et tous deux s'en allèrent.

À la fin de l'après-midi, la nouvelle courut que les soldats s'étaient retirés, vaincus par le peuple, et, au coucher du soleil, j'allai réciter mon chapelet à la Cova da Iria, accompagnée par des centaines de personnes. D'après ce qu'on m'a raconté par la suite, quand j'allai ainsi prisonnière, certaines personnes avisèrent ma mère de ce qui se passait. Elle répondit :

– S'il est vrai qu'elle a vu Notre Dame, Notre Dame la défendra ; si elle ment, c'est bien qu'elle soit punie.

Et elle demeura en paix comme avant. Maintenant, quelqu'un me demandera peut-être :

– Et pendant que tout cela se passait, qu'est-il arrivé à vos compagnons ?

– Je ne le sais pas, je ne me souviens de rien à leur sujet en ce moment. Peut-être que leurs parents, en entendant toutes les nouvelles qui couraient, ne les ont pas laissés sortir de la maison ce jour-là.

5. La mère de Lucie gravement malade

Le Seigneur devait se complaire à me voir souffrir, puisqu'Il me préparait maintenant un calice bien plus amer, que bientôt Il me donnerait à boire. Ma mère tomba gravement malade, à tel point qu'un jour nous la crûmes agonisante. Nous nous réunimes, nous ses enfants, autour de son lit afin de recevoir sa dernière bénédiction, et baiser la main de la moribonde. Étant la plus jeune, je fus la dernière à passer. Ma pauvre mère, en me voyant, se ranima un peu, me passa les bras autour du cou et en soupirant elle s'exclama :

– Ma pauvre fille ! que deviendras-tu sans mère ? Je vais mourir, le cœur déchiré à ton sujet.

Et, sanglotant amèrement, elle me serra dans ses bras de plus en plus fort. Ma sœur aînée m'arracha de force de ses bras, me

conduisit dans la cuisine et me défendit de retourner dans la chambre de la malade. En concluant elle me dit :

– Notre mère meurt dans la peine, à cause des chagrins que tu lui as causés.

Je m'agenouillai, inclinant la tête sur un banc, et je ressentis une amertume profonde que je n'avais jamais éprouvée auparavant. J'offris à notre bon Dieu mon sacrifice.

Peu après, mes deux sœurs aînées, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, revinrent près de moi en me disant :

– Lucie, si c'est vrai que tu as vu Notre Dame, va maintenant à la Cova da Iria, demande-lui de guérir notre mère. Promets-lui ce que tu voudras, nous le ferons, et alors nous croirons.

Sans perdre un moment, je me mis en route. Afin de ne pas être vue, j'allai par des sentiers qui passaient entre les champs, en récitant le Rosaire. Je fis à la Sainte Vierge ma demande, laissant libre cours à ma douleur je versai d'abondantes larmes et je retournai à la maison réconfortée, dans l'espoir que ma Mère chérie du Ciel m'accorderait la santé de ma mère de la terre. Lorsque j'entrai à la maison, ma mère se sentait déjà un peu mieux et, trois jours après, elle pouvait faire les travaux du ménage.

J'avais promis à la Très Sainte Vierge, si Elle m'accordait ce que je lui demandais, d'aller à la Cova da Iria neuf jours de suite, accompagnée de mes sœurs, dire le Rosaire, et de marcher à genoux depuis le haut du chemin jusqu'au pied du chêne-vert; et, le dernier jour, de prendre avec nous neuf enfants pauvres et, ensuite, de leur donner un repas. Nous y allâmes pour accomplir ma promesse, accompagnées de ma mère qui disait :

– C'est étonnant ! Notre Dame m'a guérie, et il me semble que je ne crois pas encore ! je ne sais comment cela se fait.

6. Mort du père de Lucie

Notre bon Dieu me donna cette consolation, mais de nouveau Il frappa à ma porte avec un autre sacrifice qui n'était pas des plus petits. Mon père était un homme sain, robuste qui disait ne pas savoir ce qu'était un mal de tête. Et, en moins de vingt-quatre heures, presque soudainement, une pneumonie double l'emportait vers l'éter-

nité ([30]). Ma douleur fut telle que je pensai mourir aussi. Il était l'unique qui continuait à me montrer de l'affection et, dans les discussions qui s'élevaient en famille contre moi, il était le seul qui me défendait.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! – m'exclamai-je en me retirant dans ma chambre, je n'aurais jamais pensé que tu pourrais me réserver une telle souffrance ! Mais je souffre pour ton amour, en réparation pour les péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie, pour le Saint-Père et pour la conversion des pécheurs.

7. Maladie de Jacinthe et de François

A ce moment, Jacinthe et François commencèrent aussi à aller plus mal ([31]). Jacinthe me disait quelquefois :

– Je sens une douleur tellement grande dans la poitrine ! Mais je ne dis rien à ma mère. Je veux souffrir pour Notre Seigneur, en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie, pour le Saint-Père et pour la conversion des pécheurs.

Un jour, lorsque j'arrivai le matin près d'elle, elle me demanda :

– Combien de sacrifices as-tu offerts cette nuit à Notre Seigneur ?

– Trois : je me suis levée trois fois pour dire les prières de l'Ange.

– Moi, je lui en ai offert beaucoup, beaucoup ! Je ne sais pas combien, parce que j'ai ressenti beaucoup de douleurs, et je ne me suis pas plainte.

François parlait moins. Ordinairement, il faisait tout ce qu'il nous voyait faire, et rarement suggérait quelque chose. Dans sa maladie, il souffrit avec une patience héroïque, sans jamais laisser échapper un gémissement ni la plus légère plainte. Je lui demandai un jour, peu de temps avant sa mort :

– François, souffres-tu beaucoup ?

– Oui, mais je souffre tout par amour pour Notre Seigneur et pour Notre Dame.

Un jour, il me donna la corde de laquelle j'ai déjà parlé, et me dit :

([30]) *Le père de Lucie mourut le 31 juillet 1919.*

([31]) *François et Jacinthe tombèrent malades presqu'en même temps, fin octobre 1918.*

– Prends-la ! Emporte-la avant que ma mère ne la voie ! Maintenant je ne suis plus capable de la porter à la ceinture.

Il prenait tout ce que sa mère lui apportait et je n'ai jamais su si quelque chose lui répugnait. Il se comporta ainsi jusqu'au jour heureux de son départ pour le Ciel ([32]). La veille il me dit, ainsi qu'à sa petite sœur :

– Je m'en vais au Ciel, mais là, je demanderai souvent à Notre Seigneur et à Notre Dame qu'Ils vous y emmènent aussi très vite.

Il me semble que j'ai déjà dit, dans l'écrit sur Jacinthe, combien cette séparation nous fut pénible, pour cela je ne le répèterai pas maintenant.

Jacinthe continua d'être malade et sa maladie s'aggrava de plus en plus. Je ne vais pas la décrire maintenant, parce que je l'ai déjà fait. Je vais seulement vous raconter quelques actes de vertu que je l'ai vue pratiquer, et que je ne crois pas encore avoir décrits.

Sa mère savait combien il lui répugnait de boire du lait. Un jour, elle lui apporta, avec la tasse de lait, une belle grappe de raisins.

– Jacinthe, lui dit-elle, prends cela. Si tu ne peux pas prendre le lait, laisse-le et mange les raisins.

– Non maman, je ne veux pas les raisins, emporte-les. Donne-moi plutôt le lait, je le prendrai.

Et, sans montrer la moindre répugnance, elle le prit. Ma tante se retira contente, croyant que le manque d'appétit de sa petite fille allait disparaître. Ensuite Jacinthe se retourna vers moi et me dit :

– J'avais tellement envie de manger ces raisins, et il m'a été bien difficile de prendre le lait. Mais j'ai voulu offrir ce sacrifice à Notre Seigneur.

Un autre jour, le matin, je la trouvai très défigurée et je lui demandai si elle se trouvait plus mal :

– Cette nuit, répondit-elle, j'ai eu très mal et j'ai voulu offrir à Notre Seigneur le sacrifice de ne pas me retourner dans mon lit, c'est pourquoi je n'ai pas du tout dormi.

Une autre fois, elle me dit :

– Lorsque je suis seule, je descends de mon lit pour réciter les prières de l'Ange. Mais maintenant je ne suis plus capable de mettre la tête sur le sol, parce que je tombe, je prie seulement à genoux.

([32]) *François mourut dans la maison paternelle à Aljustrel, le 4 avril 1919.*

Un jour, j'eus l'occasion de parler avec Mr le Vicaire, il me demanda comment allait Jacinthe. Je lui dis ce que je savais sur son état de santé, et je lui racontai ensuite comment elle m'avait dit qu'elle n'était plus capable de s'incliner jusqu'au sol pour prier. Mr le Vicaire me pria alors de lui dire qu'il ne voulait pas qu'elle descende de son lit pour prier, qu'elle devait prier couchée et sans se fatiguer. Je lui fis la commission aussitôt que l'occasion se présenta, et elle demanda :

– Et Notre Seigneur, sera-t-Il content ?

– Il le sera, – lui répondis je, – Notre Seigneur veut que nous fassions ce que Mr le Vicaire nous dit de faire.

– Alors, c'est bien ! Je ne me lèverai plus jamais.

J'aimais, lorsque je le pouvais, aller au Cabeço dans notre grotte de prédilection pour y prier. Comme Jacinthe aimait beaucoup les fleurs, en revenant, je cueillais sur la pente un bouquet de lys et de coquelicots lorsqu'il y en avait, et je les lui apportais en lui disant :

– Prends-les; ces fleurs sont du Cabeço !

Elle les prenait et quelquefois elle disait, le visage baigné de larmes :

– Je ne retournerai plus jamais là-bas ! Ni aux Valinhos, ni à la Cova da Iria. Cela me fait tant de chagrin !

– Mais qu'importe, si tu vas au Ciel voir Notre Seigneur et Notre Dame.

– C'est vrai – répondait-elle.

Et elle était contente d'y penser en effeuillant son bouquet de fleurs et en comptant les pétales de chacune. Quelques jours après être tombée malade, elle me remit la corde qu'elle portait en me disant :

– Garde-la, car j'ai peur que ma mère ne la voie. Si je vais mieux, je te la redemanderai.

Cette corde avait trois nœuds et était un peu tachée de sang. Je l'ai conservée cachée, jusqu'au moment où je quittai définitivement la maison de ma mère. Après, ne sachant quoi en faire, je l'ai brûlée avec celle de son petit frère.

8. Lucie tombe malade aussi

Plusieurs personnes du dehors qui venaient nous visiter, en me voyant un visage jaune et à demi anémié, demandèrent à ma mère de me laisser aller passer quelques jours chez elles, en disant que le changement d'air me ferait du bien. Etant donné l'intention, ma mère accorda son consentement. Elles m'emmenèrent donc, d'un côté ou de l'autre. Pendant ces voyages je n'ai pas toujours rencontré de l'estime et de la tendresse. A côté des personnes qui m'admiraient et me prenaient pour une sainte, il y en avait toujours d'autres qui m'injuraient, qui m'appelaient hypocrite, visionnaire et sorcière. Le bon Dieu mettait du sel dans l'eau afin qu'elle ne se corrompe pas.

Ainsi, grâce à la divine Providence, je passai par le feu sans me brûler et sans connaître le petit ver de la vanité qui a l'habitude de tout ronger. Dans ces occasions, j'avais l'habitude de penser: Tous se trompent. Je ne suis ni une sainte comme certains le disent, ni une menteuse comme le disent les autres. Dieu seul sait ce que je suis.

Au retour, je courais près de Jacinthe qui me disait :

– Ecoute, ne pars plus, je m'ennuyais tellement de toi. Depuis que tu es partie je n'ai parlé avec personne, avec les autres je ne sais pas parler.

Le moment de son départ pour Lisbonne arriva enfin. J'ai déjà décrit nos adieux, c'est pourquoi je ne le répéterai pas ici. Quelle tristesse n'ai-je pas ressentie à me retrouver seule ! En si peu de temps, notre bon Dieu a emmené au Ciel mon père chéri, ensuite François, et maintenant Jacinthe, que je ne reverrai plus dans ce monde. Dès que je le pus, je me retirai au Cabeço, et me réfugiai dans la caverne du rocher pour y être seule avec Dieu, afin de donner libre cours à ma douleur, et verser d'abondantes larmes. En descendant la pente, tout me rappelait mes compagnons chéris : les pierres où si souvent nous nous étions assis, les fleurs que je ne cueillais plus, n'ayant plus à qui les offrir, les Valinhos où nous avions jouit ensemble des délices du Paradis ! Comme si je doutais de la réalité, et à demi abstraite, j'entrai un jour chez ma tante, me dirigeant vers la chambre de Jacinthe en l'appelant. Sa sœur Thérèse, me voyant ainsi, m'arrêta en me disant que Jacinthe n'était plus là.

Quelque temps après nous reçûmes la nouvelle qu'elle s'était

envolée au Ciel ([33]). On apporta alors son corps à Vila Nova de Ourém. Ma tante m'emmena un jour près des restes mortels de sa fille, dans l'espoir de me distraire. Mais pendant longtemps, ma tristesse semblait augmenter de plus en plus. Lorsque le cimetière était ouvert, je m'asseyais près de la tombe de François, ou de celle de mon père, et j'y passais de longues heures.

Grâce à Dieu, au bout d'un certain temps, ma mère résolut d'aller à Lisbonne et de m'emmener avec elle ([34]). Par l'intermédiaire du Rév. Père Formigão, une dame pieuse nous reçut dans sa maison et s'offrit à payer mon éducation dans un collège, si je voulais rester. Ma mère et moi avons accepté avec reconnaissance l'offre généreuse de cette dame charitable qui s'appelait Assunção Avelar. Ma mère, après avoir consulté les médecins, et appris d'eux qu'elle devait subir une opération aux reins et à l'épine dorsale, mais que ceux-ci n'en prenaient pas la responsabilité, vu qu'elle souffrait également d'une lésion cardiaque, retourna chez elle, me laissant entre les mains de cette dame. Quand tout était déjà prêt et le jour fixé pour entrer au collège, on dit que le gouvernement avait su que je me trouvais à Lisbonne et qu'on me cherchait. On m'emmena alors à Santarém, chez le Rév. Père Formigão, où je fus cachée pendant quelques jours sans qu'on me laissât même aller à la messe. Finalement, la sœur du Rév. Père me ramena chez ma mère, promettant de préparer mon entrée dans un collège que les Sœurs Dorothées avaient alors en Espagne; dès que tout serait prêt on viendrait me chercher. Tous ces évènements me donnèrent un peu de distraction, et la tristesse qui m'accablait, disparut peu à peu.

9. Première rencontre avec l'Evêque

Ce fut à cette époque que Votre Excellence arrivait à Leiria ([35]), et que notre bon Dieu confiait à vos soins un pauvre troupeau, depuis de nombreuses années sans pasteur. Il ne manqua pas de gens qui

([33]) *Jacinthe mourut à Lisbonne, à l'Hôpital D. Estefania, le 20 février 1920, à 22h30.*

([34]) *Lucie est restée à Lisbonne du 7 juillet au 6 août 1920. Ensuite elle est allée à Santarém, et de là revenue à Aljustrel le 12 août.*

([35]) *Le nouvel Evêque, D. José Alves Correia da Silva, fit son entrée dans le diocèse le 5 août 1920.*

crurent m'effrayer avec l'arrivée de Votre Excellence, comme on l'avait déjà fait antérieurement avec un vénérable prêtre, disant que Votre Excellence savait tout, devinait tout et pénétrait dans l'intime des consciences, et que maintenant découvririez toutes mes tromperies. Loin de m'effrayer, j'étais désireuse de vous parler et je pensais : « S'il est vrai qu'il sait tout, alors il sait que je dis la vérité ».

Aussi, dès qu'une bonne dame de Leiria s'offrit pour m'accompagner chez vous, j'acceptai la proposition avec plaisir. J'étais dans l'attente de cet heureux moment. Ce jour si désiré arriva enfin. En arrivant au palais épiscopal, on me fit entrer dans une salle avec cette dame et attendre un peu. Après quelques minutes vint le secrétaire ([36]) de Votre Excellence. Il parla aimablement avec Mme Gilda qui m'accompagnait, me posant de temps en temps quelques questions. Comme je m'étais déjà confessée deux fois à ce prêtre, je le connaissais; aussi sa conversation me fut agréable. Après un certain temps, vint le Père Marques dos Santos ([37]), avec ses souliers à boucles, et enveloppé dans sa grande cape. C'était la première fois que je voyais un prêtre ainsi vêtu, et cela attira davantage mon attention. Il commença alors à dérouler son répertoire de questions, qui semblait ne pas devoir finir. De temps en temps, il riait de mes réponses d'un air moqueur, et le moment de parler avec Monseigneur n'arrivait pas. Enfin, le secrétaire de Votre Excellence revint dire à la dame qui m'accompagnait que, lorsque Monseigneur arriverait, elle devrait s'excuser en disant qu'elle avait une commission à faire et se retire, car disait-il, il se peut que Son Excellence veuille parler à Lucie en particulier. En entendant cela j'exultai de joie et je pensai : Comme Monseigneur l'Evêque sait tout, il ne me posera que peu de questions et il sera seul avec moi. Oh ! que c'est bien !

La bonne dame sut bien remplir son rôle lorsque vous êtes arrivé, et ainsi j'eus le bonheur de parler seule avec vous. Je ne vais pas décrire maintenant cette entrevue, parce que, certainement, Votre Excellence s'en souvient mieux que moi-même. En réalité, lorsque je vous ai vu, Excellence, me recevoir avec tant de bonté, sans me

([36]) Père Augusto Maia (†1959).
([37]) Mgr. Manuel Marques dos Santos (1892-1971).

poser la moindre question curieuse ou inutile, vous intéressant seulement au bien de mon âme et vous empressant de vous charger de la pauvre brebis que le Seigneur venait de vous confier, j'étais plus que jamais sûre que vous connaissiez tout, et je n'hésitai pas un seul moment à m'abandonner dans vos mains. Les conditions imposées par Votre Excellence m'étaient faciles et conformes à mon naturel : garder parfaitement secret tout ce que vous m'aviez dit, et rester bonne. Je partis, gardant mon secret jusqu'au jour où Votre Excellence fit demander à ma mère le consentement à mon départ.

10. Départ de Fatima

Le jour du départ fut enfin marqué. La veille, le cœur serré de chagrin, je prenais congé de tous nos terrains, bien certaine que je les foulais pour la dernière fois : le Cabeço, le rocher, les Valinhos, de l'église paroissiale, où le bon Dieu avait commencé son œuvre de miséricorde, et le cimetière, où je laissais les corps de mon cher père et de François, que je ne pouvais oublier.

Je pris congé de notre puits déjà éclairé par le pâle clair de lune, et de la vieille aire, où si souvent j'avais passé de longues heures à contempler le beau ciel étoilé et les merveilles du lever et du coucher du soleil, qui parfois m'enchantaient, quand les gouttes de rosée, qui couvraient les collines, brillaient le matin comme des perles sous les rayons du soleil, ou que, le soir, les flocons de neige, quand il avait neigé durant la journée, restaient suspendus aux branches de pins. Tout cela me faisait penser aux beautés du Paradis.

Le lendemain sans avoir dit adieu à personne, à deux heures du matin, accompagnée de ma mère et d'un pauvre travailleur, appelé Manuel Correia, qui se rendait à Leiria, je me mis en chemin ([38]) , emportant avec moi mon secret inviolable.

([38]) *Lucie quitta Aljustrel le 16 juin 1921 de bonne heure le matin, et arriva à Leiria quelques heures après. De là elle continua le voyage jusqu'au collège de Porto où elle arriva le lendemain.*

Nous passâmes par la Cova da Iria pour y faire mes derniers adieux. Je récitai là, pour la dernière fois, mon Rosaire et, tant que je pus apercevoir le lieu, je me retournai comme pour dire un dernier adieu à la Cova da Iria.

Nous arrivâmes à Leiria vers neuf heures du matin. Là, je rencontrai Madame Philomène Miranda, qui fut plus tard ma marraine de Confirmation, et que vous aviez chargée de m'accompagner. Le train partait à deux heures de l'après-midi.

A la gare j'embrassai ma pauvre mère, la laissant baignée d'abondantes larmes et remplie de tristesse. Le train partit et emporta mon pauvre cœur plongé dans un océan de tristesse et de souvenirs qu'il m'était impossible d'oublier.

EPILOGUE

Je crois, Excellence, que je viens de cueillir la plus belle fleur et le fruit le plus délicat de mon petit jardin, pour aller maintenant les déposer entre les mains miséricordieuses de notre bon Dieu, représenté par Votre Excellence, le priant de les faire fructifier en une abondante moisson d'âmes pour la vie éternelle. Etant donné que notre bon Dieu se complaît dans l'humble obéissance de la dernière de ses créatures, je termine avec les paroles de Celle que, dans son infinie miséricorde, Il m'a donnée pour Mère, Protectrice et Modèle. C'est par ces paroles que j'ai commencé cet écrit : Voici l'esclave du Seigneur, qu'Il continue à se servir d'elle comme bon Lui semble !

1. Encore quelques petits détails concernant Jacinthe

P.S. : J'ai oublié de dire que Jacinthe, en allant aux hôpitaux de Vila Nova de Ourém et de Lisbonne, savait qu'elle n'y allait pas pour guérir, mais bien pour souffrir. Bien avant que personne eût parlé de son entrée à l'hôpital de Vila Nova de Ourém, elle dit un jour :

– Notre Dame veut que j'aille dans deux hôpitaux, mais ce n'est pas pour me guérir, c'est pour souffrir davantage par amour pour Notre Seigneur et pour les pécheurs.

Les paroles exactes de Notre Dame lors de ses apparitions à elle seule, je ne les connais pas, parce que je ne les lui ai jamais demandées. Je me limitais à entendre seulement les phrases détachées qu'elle me disait.

Dans cet écrit, j'ai essayé de ne pas répéter ce que j'ai déjà écrit dans le précédent, afin de ne pas l'allonger davantage.

2. Pouvoir d'attraction de Lucie

Il pourraît peut-être sembler, dans cet écrit, que dans mon village je ne trouvais amitié et tendresse de personne. Il n'en est pas ainsi. Il y avait une portion choisie du troupeau du Seigneur qui me témoignait une sympathie unique : c'étaient les enfants. Ils couraient vers moi avec une joie folle et, lorsqu'ils savaient que j'allais faire paître mon troupeau près de notre petit village, les groupes venaient aussi passer la journée avec moi. Ma mère avait l'habitude de dire :

– Je ne sais quelle attraction tu peux avoir, ces enfants courent vers toi comme s'ils allaient vers une fête !

C'était moi qui me sentais souvent mal à l'aise au milieu de tant de cris, et pour cela j'essayais de me cacher. La même chose m'est arrivée avec mes compagnes de Vilar et j'oserais presque dire que la même chose se passe maintenant avec mes sœurs en religion. Il y a quelques années, la Mère Maîtresse, aujourd'hui la Révérende Mère Provinciale ([39]), me disait :

– Ma sœur, vous avez une telle influence sur les sœurs, que, si vous le voulez, vous pouvez leur faire beaucoup de bien.

Et il y a peu de temps, la Révérende Mère Supérieure ([40]) de Pontevedra me disait :

– Ma sœur, vous êtes en partie responsable devant Notre Seigneur de l'état de ferveur ou de négligence des sœurs dans l'observance, parce que la ferveur augmente ou se refroidit dans les récréations, et que les sœurs ont les récréations que vous leur faites. A la suite de telle ou telle conversation que vous avez suscitée en récréa-

([39]) *M. Maria do Carmo Corte Real.*
([40]) *M. Carmen Refojo, supérieure de Pontevedra (1933-1939).*

tion, telle ou telle sœur a obtenu une connaissance plus claire de la Règle, et a pris la résolution de l'observer avec plus d'exactitude.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne sais pas. C'est peut-être encore une pièce de monnaie que le Seigneur a voulu me confier, de laquelle Il me demandera des comptes. Espérons que je saurai la négocier pour la lui rendre multipliée par mille.

3. Bonne mémoire de la Voyante

Quelqu'un me demandera peut-être : Comment se fait-il que vous vous souveniez de tout cela ?

Comment cela se fait, je n'en sais rien. Le bon Dieu, qui répartit ses dons comme il lui plait, m'a donné un peu de mémoire et pour cela, Il est le seul à savoir ce qu'il en est. Outre cela, il me semble qu'il y a, entre les choses naturelles et les choses surnaturelles, cette différence: quand nous parlons avec une simple créature, nous oublions peu à peu ce qui a été dit, alors que les choses surnaturelles, à mesure que nous les voyons et les entendons, se gravent si intimement dans notre âme qu'il n'est pas facile de les oublier.

TROISIEME MEMOIRE

Introduction

Ainsi que nous avons pu le constater, c'est sur la demande délicate de l'Evêque de Leiria et du P. Fonseca que Lucie consentit à écrire les deux mémoires précédents. Cette fois encore, Lucie n'écrivit pas de sa propre initiative. Voici comment l'occasion se présenta. De mai à octobre 1938 furent tirées deux éditions du livre ' Jacinthe '. Comme l'année jubilaire de 1942 approchait on pensa à une nouvelle édition ; une fois de plus l'idée vint que Lucie pourrait y contribuer d'une manière définitive.

Son Excellence Mgr. José annonça à Lucie la visite du Rév. Père Galamba, chargé de lui poser encore quelques questions sur la vie de Jacinthe. Lucie sent intérieurement que, pour expliquer ce qui s'est passé dans la vie spirituelle de cette dernière, il serait nécessaire de dévoiler déjà les deux premières parties du secret de juin 1917. C'est pourquoi, avant de compléter les récits de ses souvenirs sur Jacinthe, elle croit nécessaire de rédiger celui qui a rapport aux deux premières parties du secret.

Le Rév. Père Galamba ne réussit pas à rencontrer Lucie à cette occasion. Toutefois, depuis fin juillet, date à laquelle elle reçoit l'ordre de l'Evêque, celle-ci pense déjà à cette rédaction. Elle la termine le 13 août. Elle envoie immédiatement l'écrit à l'Evêque de Leiria. En plus de ce que dit Sœur Lucie dans le prologue de cet écrit, il convient de reproduire ici ce qu'elle écrit au P. Gonçalves : « Monseigneur l'Evêque m'a écrit pour m'annoncer un interrogatoire du Rév. P. Galamba, et m'a demandé de rappeler tout ce qui peut me revenir encore à la mémoire, et qui a trait à Jacinthe, en vue de la nouvelle édition que l'on veut faire imprimer. Cet ordre a pénétré le fond de mon âme comme un rayon de lumière, pour me dire que le moment était venu de révéler les deux premières parties du secret, et ajouter deux chapitres à la nouvelle édition : un sur l'enfer, et l'autre sur le Cœur Immaculé de Marie. Mais ma répugnance à le faire me fait douter. J'ai relevé des notes, mais je me demande s'il me faut les remettre ou les jeter au feu. Je ne sais pas ce que je ferai ».

L'« Esprit » dans lequel Sœur Lucie écrit ce Mémoire est donc le même que celui dans lequel elle a rédigé les précédents : d'un côté, une grande répugnance, de l'autre, une obéissance respectueuse, sûre qu'il y va de la Gloire de Dieu et du bien des âmes.

PREFACE

J. M. J.

Excellence

En obéissant à l'ordre que Votre Excellence m'a donné dans la lettre du 26 juillet 1941, de penser à noter quelque chose de plus sur ce que je peux me rappeler de Jacinthe, j'ai réfléchi et il m'a paru que Dieu me parlait par cet ordre, et que le moment était venu de répondre à deux questions, qui me furent posées plusieurs fois et auquelles j'avais différé de répondre.

Il me semble qu'il serait agréable à Dieu et au Cœur Immaculé de Marie que, dans le livre sur Jacinthe, on puisse consacrer un chapitre à parler de l'enfer, et un autre au sujet du Cœur Immaculé de Marie ([1]). Votre Excellence va certainement trouver drôle cette opinion, et hors de propos, mais elle ne vient pas de moi et Dieu fera voir à Votre Excellence qu'elle est pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Je devrai, pour cela, parler un peu du secret et répondre à la première question.

1. Quel est le secret ?

En quoi consiste le secret ?

Il me semble que je peux le dire puisque le Ciel m'en a déjà donné la permission. Les représentants de Dieu sur la terre m'ont autorisée à le faire, à plusieurs reprises, par lettres. Je crois que Votre Excellence a conservé l'une d'elles, celle du P. José Bernardo Gonçalves ([2]), dans laquelle il m'ordonne d'écrire au Saint-Père ([3]). Un des points qu'il m'indique est la révélation du secret. J'en ai déjà dit quelque chose, mais, pour ne pas trop allonger cet écrit,

([1]) *En effet, ces chapitres ne furent pas publiés dans la seconde édition (octobre 1938), mais dans la troisième (1942).*

([2]) *Le P. José Bernardo Gonçalves était un des directeurs spirituels de Lucie (†1966).*

([3]) *La lettre pour le Pape Pie XII a été envoyée le 2 décembre 1940.*

qui devait être bref, je me suis limitée à l'indispensable, laissant à Dieu l'opportunité d'un moment plus favorable.

J'ai déjà exposé, dans le second écrit, le doute qui m'avait tourmentée du 13 juin au 13 juillet, et qui disparut lors de cette dernière apparition.

2. Vision de l'enfer

Le secret comprend trois choses distinctes, et j'en dévoilerai deux ([4]). La première fut la vision de l'Enfer ([5]). Notre Dame nous montra une grande mer de feu, qui paraissait se trouver sous la terre et, plongés dans ce feu, les démons et les âmes, comme s'ils étaient des braises transparentes, noires ou bronzées, avec une forme humaine. Elles flottaient dans cet incendie, soulevées par les flammes, qui sortaient d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombaient de tous côtés, comme les étincelles retombent dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, avec des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur. Les démons se distinguaient par leurs formes horribles et dégoûtantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents et noirs.

Cette vision ne dura qu'un moment, grâce à notre bonne Mère du Ciel, qui, à la première apparition, nous avait promis de nous emmener au Ciel. S'il n'en avait pas été ainsi, je crois que nous serions morts d'épouvante et de peur.

Ensuite nous levâmes les yeux vers Notre Dame qui nous dit avec bonté et tristesse :

– Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé ([6]). Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes seront sauvées et on aura la paix. La guerre va se terminer ([7]). Mais

([4]) *On note qu'il s'agit d'un unique secret qui comporte trois parties. Ici, Lucie décrit les deux premières. La troisième fut écrite le 3 janvier 1943 et fut publiée le 26 juin 2000.*

([5]) *Lucie décrit, avec beaucoup de détails, la vision qu'elle eut de l'Enfer.*

([6]) *La grande promesse du Salut, dans le Message de Fatima, apparaît plusieurs fois liée à l'intercession du Cœur Immaculé de Marie.*

([7]) *Il s'agit de la Première Guerre Mondiale (1914-1918).*

si on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI ([8]) en commencera une autre plus grande. Lorsque vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe ([9]) que Dieu vous donne, qu'Il va punir le monde de ses crimes par le moyen de la guerre, de la faim et des persécutions contre l'Eglise et le Saint-Père. Pour empêcher cette guerre, je viendrai demander ([10]) la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis. Si l'on répond à mes demandes, la Russie se convertira et on aura la paix ; sinon, elle répandra ses erreurs dans le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties. A la fin mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacrera la Russie ([11]), qui se convertira et il sera concédé au monde un certain temps de paix ([12]).

3. Forte impression sur Jacinthe

Excellence, je vous ai déjà dit, dans les notes que je vous ai envoyées, après avoir lu le livre sur Jacinthe, qu'elle était très impressionnée par certaines choses révélées dans le secret. Il en était réellement ainsi.

([8]) *Lucie confirma, une fois de plus, expressément, le nom du Pape Pie XI. A l'objection que le commencement de la Seconde Guerre Mondiale (1939--1945) aurait été sous le Pontificat de Pie XII, elle répondit que l'occupation de l'Autriche, en 1938, fut le vrai commencement de la guerre*

([9]) *Lucie accepta que l'extraordinaire aurore boréale dans la nuit du 25 au 26 janvier 1938, fut le signal de Dieu pour le commencement de la guerre.*

([10]) *Cette « promesse » de « revenir » s'accomplit le 10 décembre 1925, quand Notre Dame apparut à Lucie à Pontevedra (Appendice I). Le 13 juin 1929 Elle demanda à Lucie, à Tuy, dans une vision, la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé.*

([11]) *Sœur Lucie confirma personnellement, que l'acte solennel et universel de consécration du 25 mars 1984 correspondait à ce que Notre Dame voulait « Oui, cela a été fait, comme Notre Dame l'avait demandé, le 25 mars 1984 » (lettre au Saint Père du 8 novembre 1989). C'est pourquoi, aucune discussion ou pétition ultérieure n'est pas fondée.*

([12]) *Cette promesse est inconditionnée, sûrement elle s'accomplira. De fait, nous ne connaissons pas le jour où elle se realisera.*

La vision de l'enfer l'avait horrifiée à un tel point que toutes les pénitences et les mortifications lui semblaient être insuffisantes pour arriver à préserver quelques âmes de l'enfer.

Et bien, maintenant, je vais déjà répondre à la seconde question qui m'a été adressée de plusieurs côtés.

Comment se fait-il que Jacinthe, si petite, ait pu être possédée d'un tel esprit de mortification et de pénitence ?

Il me semble que ce fut, d'abord, par une grâce spéciale que Dieu a voulu lui accorder par l'intermédiaire du Cœur Immaculé de Marie, mais aussi, parce qu'elle a vu l'enfer et le malheur des âmes qui y tombent.

Certaines personnes, même pieuses, n'aiment pas parler aux enfants de l'enfer, afin de ne pas les effrayer. Mais Dieu n'a pas hésité à le montrer à trois enfants, dont l'une avait à peine six ans et Il savait bien qu'elle en serait horrifiée, au point de se consumer de frayeur, j'ose le dire.

Jacinthe s'asseyait souvent par terre ou sur quelque pierre, et pensive, commençait à dire :

– Oh l'enfer ! Oh l'enfer ! Que j'ai pitié des âmes qui vont en enfer ! Et les personnes qui sont là, vivantes, à brûler comme du bois dans le feu !

Et, à demi tremblante, elle s'agenouillait, les mains jointes, pour réciter la prière que Notre Dame nous avait apprise :

– O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'enfer, conduisez au Paradis toutes les âmes surtout celles qui en ont le plus besoin.

Maintenant, Votre Excellence comprendra pourquoi j'ai conservé l'impression que les dernières paroles de cette prière se rapportent aux âmes qui se trouvent dans un plus grand ou plus imminent danger de damnation. Et Jacinthe demeurait ainsi pendant longtemps agenouillée, répétant la même prière. De temps en temps, elle m'appelait ou appelait son frère (comme si elle s'éveillait d'un songe) :

– François, François, vous priez avec moi ? Il faut beaucoup prier pour sauver les âmes de l'enfer ! Il y en a tant qui vont là-bas ! tant !

D'autres fois, elle demandait :

– Comment se fait-il que Notre Dame ne montre pas l'enfer aux pécheurs ? S'ils le voyaient, ils ne pécheraient plus, pour ne

pas y aller. Tu dois dire à cette Dame de montrer l'enfer à tous ces gens (elle voulait parler de ceux qui se trouvaient à la Cova da Iria au moment de l'Apparition). Tu verras qu'ils se convertiront !

Après, un peu mécontente, elle me demandait :

– Pourquoi n'as-tu pas dit à Notre Dame de montrer l'enfer à ces gens ?

– J'ai oublié, répondais-je.

– Moi aussi, j'ai oublié ! disait-elle d'un air triste.

Quelquefois, elle demandait encore :

– Quels péchés ces gens commettent-ils pour aller en enfer ?

– Je ne sais pas. Peut-être le péché de ne pas aller à la messe le dimanche, de voler, de dire de vilaines paroles, de maudire, de jurer.

– Et ainsi, pour une seule parole, ils vont en enfer ?

– Oui, car c'est un péché.

– Qu'est-ce que cela leur coûterait de se taire et d'aller à la messe ! Quelle pitié me font les pécheurs ! Ah! si je pouvais leur montrer l'enfer !

Quelquefois, soudainement, elle s'accrochait à moi et disait :

– Je vais aller au Ciel. Mais toi qui vas rester ici, si Notre Dame le permet, dis à tous ces gens comment est l'enfer, afin qu'ils ne commettent plus de péchés et qu'ils n'y aillent pas.

D'autres fois, après avoir réfléchi un moment, elle disait :

– Tant de monde qui tombe en enfer ! Tant de monde en enfer !

Afin de la rassurer, je lui disais :

– N'aie pas peur ! Tu iras au Ciel.

– Oui j'irai, disait-elle paisiblement, mais je voudrais que tous ces gens y aillent aussi !

Lorsque, par mortification, elle ne voulait pas manger, je lui disais :

– Jacinthe, allons, mange maintenant.

– Non ! J'offre ce sacrifice pour les pécheurs qui mangent trop.

Quand, déjà malade, elle allait à la messe un jour de semaine, je lui disais :

– Jacinthe, ne viens pas, tu n'en as pas la force ; aujourd'hui ce n'est pas dimanche.

– Peu importe, j'y vais pour les pécheurs qui n'y vont même pas le dimanche.

S'il lui arrivait d'entendre une de ces paroles trop libres que certaines personnes se font gloire de prononcer, elle se couvrait la figure de ses mains et disait :

– Ô mon Dieu ! ces gens ne savent donc pas qu'en disant ces choses, ils risquent d'aller en enfer ? Pardonnez-leur, mon Jésus, et convertissez-les. Certainement, ils ne savent pas que cela offense Dieu. Quelle pitié, mon Jésus ! Je prie pour eux.

Et elle répétait alors la prière enseignée par Notre Dame : « Ô mon Jésus, pardonnez-nous, etc... »

4. Regard rétrospectif de Lucie

Ici, Excellence, il me vient à l'esprit une réflexion. Quelquefois on m'a demandé si Notre Dame, à l'une des apparitions, nous avait indiqué quelle sorte de péchés offensait davantage Dieu. D'après ce que l'on dit, Jacinthe, à Lisbonne, a nommé le péché de la 'chair' ([13]). Comme c'était une des questions qu'elle me posait quelquefois, je pense maintenant qu'elle l'a peut-être aussi posée à Notre Dame, à Lisbonne, et que Celle-ci le lui a indiqué.

5. Le Cœur Immaculé de Marie

Bien, Excellence, il me semble avoir déjà dévoilé la première partie du secret.

La seconde se rapporte à la dévotion au Cœur Immaculé de Marie.

J'ai déjà dit, dans le second écrit, que Notre Dame, le 13 Juin 1917, m'assura que jamais Elle ne m'abandonnerait et que son Cœur Immaculé serait mon refuge, et le chemin qui me conduirait à Dieu. Ce fut en prononçant ces paroles qu'elle ouvrit les mains et fit pénétrer dans notre poitrine le reflet de lumière qui en sortait. Il me semble que, ce jour-là, ce reflet avait pour but principal de mettre en nous une connaissance et un amour spécial envers le Cœur Immaculé de Marie ([14]) ; de même que les deux autres fois, il avait

([13]) *Il est vrai que Jacinthe, vu son jeune âge, ne savait pas pleinement ce que signifiait ce péché. Mais cela ne veut pas dire que, avec sa grande intuition, elle n'avait pas compris son importance.*

([14]) *L'amour du Cœur Immaculé de Marie était, selon Lucie, comme une 'Vertu infuse' qui lui a été donnée.*

eu ce même but, mais par rapport à Dieu et au mystère de la Très Sainte Trinité. Depuis ce jour, nous sentimes au cœur un amour plus ardent envers le Cœur Immaculé de Marie. Jacinthe me disait de temps en temps :

– Cette Dame a dit que Son Cœur Immaculé serait ton refuge, et le chemin qui te conduirait à Dieu. N'aimes-tu pas cela beaucoup ? Moi, j'aime tant Son Cœur, Il est si bon !

Après qu'au mois de juillet, dans le secret, comme je l'ai déjà exposé, Elle nous eût dit que Dieu voulait établir dans le monde la dévotion à Son Cœur Immaculé, que, pour empêcher la guerre future, Elle viendrait demander la consécration de la Russie à Son Cœur Immaculé ainsi que la communion réparatrice des premiers samedis, Jacinthe disait, quand nous en parlions entre nous :

– Je regrette tellement de ne pouvoir communier en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie !

J'ai dit aussi comment Jacinthe avait choisi, parmi les prières jaculatoires que le Père Cruz nous avait suggérées, celle de « Doux Cœur de Marie soyez mon salut » ! Quelquefois, après l'avoir dite, elle ajoutait avec cette simplicité qui lui était naturelle :

– J'aime tellement le Cœur Immaculé de Marie ! C'est le Cœur de notre petite Maman du Ciel ! N'aimes-tu pas beaucoup répéter souvent : Doux Cœur de Marie, Cœur Immaculé de Marie ? Moi j'aime tellement cela, tellement !

Quelquefois, elle cueillait des fleurs des champs, et chantait, avec une musique qu'elle inventait elle-même en même temps : « Doux Cœur de Marie, soyez mon salut, Cœur Immaculé de Marie, convertissez les pécheurs, sauvez les âmes de l'enfer » .

6. Jacinthe voit le Saint-Père

Un jour, nous allâmes passer les heures de la sieste près du puits de mes parents. Jacinthe s'assit alors sur les dalles du puits, et François vint avec moi chercher du miel sauvage dans un roncier situé sur un rocher qui se trouvait là. Peu de temps après, Jacinthe m'appela.

– N'as-tu pas vu le Saint-Père ?

– Non.

– Je ne sais comment cela s'est fait, j'ai vu le Saint-Père dans une très grande maison, agenouillé devant une table, la tête dans

les mains et pleurant. Au dehors, il y avait beaucoup de gens et certains lui jetaient des pierres, d'autres le maudissaient et lui disaient beaucoup de vilaines paroles. Pauvre Saint-Père ! Nous devons beaucoup prier pour lui ! ([15])

J'ai déjà dit comment un jour, deux prêtres nous recommandèrent la prière pour le Saint-Père et nous expliquèrent qui était le Pape. Jacinthe me demanda ensuite :

– Est-ce le même que j'ai vu pleurer et dont cette Dame nous a parlé dans le secret ?

– C'est lui, répondis-je.

– Sûrement que cette Dame l'a aussi montré à ces prêtres ! Tu vois, je ne me suis pas trompée. Il faut beaucoup prier pour lui.

À une autre occasion, nous allâmes à Lapa do Cabeço. Arrivés là, nous nous prosternâmes à terre pour réciter les prières de l'Ange. Après un certain temps, Jacinthe se redressa et m'appela.

– Ne vois-tu pas tant de routes, tant de chemins et de champs pleins de gens qui pleurent de faim et n'ont rien à manger ? Et le Saint-Père dans une église, priant devant le Cœur Immaculé de Marie ? Et tant de monde qui prie avec lui ?

Plusieurs jours après, elle me demanda :

– Est-ce que je peux dire que j'ai vu le Saint-Père et tout ce monde ?

– Non ! Ne vois-tu pas que cela fait partie du secret ? Et qu'ainsi bientôt tout se découvrirait ?

– D'accord, alors je ne dirai rien.

7. Visions de la Guerre

Un jour, j'allai à sa maison pour rester un peu avec elle. Je la trouvais assise sur son lit, très pensive.

– Jacinthe, à quoi penses-tu ?

([15]) *Avec la révélation de la troisième partie du 'secret', on comprend mieux pourquoi Jacinthe a reconnu le Saint Père dans ses visions. Le 27 avril 2000, Lucie, en réponse à la question de Msgr. Bertone de savoir si le personage principal était le Saint Père, dit : « Nous ne connaissions pas le nom du Pape, la Vierge ne nous a pas donné le nom du Pape, nous ne savions pas s'il s'agissait de Benoît XV ou de Pie XII ou de Paul VI ou de Jean-Paul II, mais c'était le Pape qui souffrait et cela nous faisait aussi souffrir ».*

– A la guerre qui va venir. Tant de gens qui vont mourir. Et presque tous vont en enfer ! ([16]) Beaucoup de maisons seront détruites et beaucoup de prêtres tués. Regarde ! Moi je vais au Ciel et toi quand tu verras pendant la nuit, la lumière que cette Dame nous a dit qu'elle viendrait avant la guerre, sauve-toi aussi là-haut ([17]) !

– Tu ne vois pas qu'on ne peut pas fuir vers le Ciel ?

C'est vrai ! Tu ne peux pas. Mais n'aie pas peur, au Ciel je prierai beaucoup pour toi, pour le Saint-Père, pour le Portugal, pour que la guerre ne vienne pas jusqu'ici ([18]) et aussi pour tous les prêtres.

Vous n'ignorez pas, Excellence, comment, il y a quelques années, Dieu a manifesté ce signe que les astronomes voulurent désigner sous le nom d'aurore boréale ([19]). Je ne sais pas, mais il me semble que si on examinait bien la chose, on verrait que ce n'était pas et ne pouvait être une aurore boréale, étant donné la façon dont elle s'est présentée. Mais, quoi qu'il en soit, Dieu s'est servi de cela pour me faire comprendre que sa justice était prête à frapper les nations coupables, et c'est pourquoi j'ai commencé à demander avec insistance la communion réparatrice des premiers samedis et la consécration de la Russie.

Mon but n'était pas seulement d'obtenir la miséricorde et le pardon pour le monde entier, mais spécialement pour l'Europe. Dieu, dans son infinie miséricorde, m'a fait sentir comment ce terrible moment approchait, et Votre Excellence n'ignore pas comment, dans les occasions opportunes, je l'ai indiqué. Je dis encore que les prières et les pénitences qui furent faites au Portugal n'ont pas apaisé la Justice Divine, parce qu'elles n'ont pas été accompagnées de contrition ni de conversion. J'espère que Jacinthe intercède pour nous au Ciel.

Dans les notes que j'ai envoyées sur le livre « Jacinthe », j'ai dit qu'elle était très impressionnée par certaines choses révélées

([16]) *Il s'agit de la Seconde Guerre Mondiale. Jacinthe vécut donc, d'une manière mystique, cette partie du secret.*

([17]) *Lucie, par cette expression, veut manifester la grande terreur que ces visions provoquèrent dans l'âme de la petite Jacinthe.*

([18]) *Dans la Seconde Guerre Mondiale, le Portugal, malgré de grands dangers, fut vraiment préservé.*

([19]) *Cf. Note 9.*

dans le secret. Ainsi, la vision de l'enfer, la disgrâce de tant d'âmes qui y vont, la guerre future, dont les horreurs lui paraissaient présentes. Cela la faisait trembler de peur. Lorsque je la voyais très pensive je lui demandais :

– Jacinthe à quoi penses-tu ?

Et très souvent elle me répondait :

– À cette guerre qui va venir, à tous les gens qui vont mourir et qui vont aller en enfer. Quel dommage ! S'ils cessaient d'offenser Dieu il n'y aurait pas de guerre, et ils n'iraient pas en enfer !

Quelquefois elle me disait aussi :

– J'ai pitié de toi. François et moi nous allons au Ciel, et tu resteras ici toute seule ! J'ai demandé à Notre Dame qu'Elle t'emmène aussi au Ciel, mais Elle désire que tu restes ici quelque temps encore ! Lorsque la guerre arrivera, n'aie pas peur. Au Ciel je prierai pour toi.

Peu de temps avant de partir pour Lisbonne, dans les moments où elle paraissait très abattue par la tristesse de la séparation, je lui dis :

– Que cela ne te fasse pas de peine que je n'aille pas avec toi. Ce ne sera pas long, tu pourras passer ton temps à penser à Notre Dame, à Notre Seigneur et à dire plusieurs fois ces paroles que tu aimes tant : « Mon Dieu je vous aime, Cœur Immaculé de Marie, doux Cœur de Marie, etc. »

– Cela oui, répondit-elle avec vivacité, je ne me fatiguerai jamais de les dire jusqu'à la mort ! Et ensuite je les chanterai très souvent au Ciel !

8. Interprétation du Silence de Lucie

Il pourrait se faire, Excellence, que quelqu'un trouve que j'aurais dû manifester toutes ces choses depuis longtemps, parce qu'ainsi elles auraient eu, quelques années auparavant, double valeur ([20]). Il en aurait été ainsi si Dieu avait voulu me présenter au monde comme

([20]) *On ne peut pas dire que les « prophéties » de Lucie furent « post eventum » parce que ses supérieurs n'ont permis leur publication qu'après les évènements qui y sont annoncés. Ces écrits furent faits avant la réalisation des mêmes évènements.*

prophète. Mais je crois que telle n'a pas été l'intention de Dieu en me manifestant toutes ces choses. S'il en avait été ainsi, je pense qu'au lieu de m'ordonner de me taire en 1917, ordre qui a été confirmé par ceux qui le représentaient, Il m'aurait alors, au contraire, ordonné de parler ([21]). Je crois donc, Excellence, que Dieu a voulu seulement se servir de moi pour rappeler au monde la nécessité qu'il y a d'éviter le péché, de réparer les offenses envers Dieu par la prière et par la pénitence.

Où me serais-je cachée pour ne pas répondre aux innombrables questions qui m'auraient été posées sur tout cela ?

Maintenant encore, j'éprouve de la crainte à la seule pensée de ce qui pourra arriver. Je confesse que ma répugnance à révéler tout cela est telle que, bien qu'ayant devant moi la lettre où Votre Excellence m'ordonne de noter tout ce dont je peux me rappeler, et de sentir intérieurement que c'est l'heure choisie par Dieu pour le faire, j'hésite, luttant pour savoir si je vais vous remettre cet écrit ou le brûler. Je ne sais encore quelle résolution l'emportera. Il en sera ce que Dieu voudra.

Le silence a été pour moi une grande grâce. Que serait-il arrivé si j'avais eu à parler de l'enfer ? Sans trouver des paroles exactes qui décrivent la réalité, car, ce que j'en dis ici n'est rien et n'en donne qu'une faible idée, j'aurais dit soit une chose soit une autre, voulant m'expliquer sans pouvoir le faire, j'aurais provoqué peut-être une telle confusion d'idées que l'œuvre de Dieu, qui sait, en aurait été compromise. C'est pourquoi je rends grâce à Dieu et je crois que tout ce qu'Il fait est bien.

Ordinairement, Dieu accompagne ses révélations d'une connaissance intime et minutieuse de ce qu'elles signifient. Mais je ne me hasarde pas à parier de cela, car je crains qu'il y ait là, ce qui est facile me semble-t-il, une erreur de ma propre imagination. Jacinthe semblait posséder cette connaissance à un degré très élevé.

([21]) *Au sujet de la publication des documents de Fatima, il existe une merveilleuse « economia silentii », c-à-d. un soin spécial qui ne peut s'expliquer que par l'admirable Providence Divine qui tient dans sa main tous les évènements.*

9. Amour de Jacinthe pour le Cœur Immaculé de Marie

Peu de temps avant de partir à l'hôpital elle me disait :

– Il ne me manque plus beaucoup de temps pour aller au Ciel. Toi, tu resteras ici afin de dire que Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Le moment venu de le dire, ne te cache pas. Dis à tout le monde que Dieu nous accorde ses grâces par le moyen du Cœur Immaculé de Marie ; que c'est à Elle qu'il faut les demander; que le Cœur de Jésus veut qu'on vénère avec lui le Cœur Immaculé de Marie ; que l'on demande la paix au Cœur Immaculé de Marie, car c'est à Elle que Dieu l'a confiée. Si je pouvais mettre dans le cœur de tout le monde le feu que j'ai là dans ma poitrine, et qui me brûle et me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ! ([22])

Un jour, on me donna une image du Cœur de Jésus assez jolie, autant que les hommes peuvent le faire. Je l'apportai à Jacinthe.

– Veux-tu cette image ?

Elle la prit, la regarda avec attention et dit :

– Elle est bien vilaine ! Cela ne ressemble pas du tout à Notre Seigneur qui est si beau ! Mais je la veux, c'est Lui tout de même !

Elle la portait toujours sur elle. La nuit et pendant sa maladie, elle la gardait sous son oreiller jusqu'à ce qu'elle se déchira. Elle l'embrassait fréquemment et disait:

– Je l'embrasse sur son cœur, c'est ce que j'aime le plus. Que je voudrais aussi un Cœur de Marie ! Tu n'en as pas ? J'aimerais les avoir tous les deux ensemble.

Une autre fois, je lui apportai une image qui représentait le saint calice avec une hostie. Elle la prit, l'embrassa et rayonnante de joie elle disait :

– C'est Jésus caché ! Je L'aime tellement ! Comme je souhaiterais. Le recevoir à l'église ! Communie-t-on au Ciel ? Si on peut y communier, je communierai tous les jours. Si l'Ange venait à l'hôpital m'apporter de nouveau la Sainte Communion, que je serais contente !

([22]) *Cette recommandation de Jacinthe de promouvoir la dévotion au Cœur Immaculé de Marie est extraordinairement notable. Elle fut même pour Lucie, un grand stimulant dans sa vie.*

Lorsque, parfois, je revenais de l'église, et que j'entrais chez Jacinthe, elle me demandait :

– As-tu communié ?

Si je lui disais que oui :

– Viens près de moi, ici tout près, toi qui tiens en ton cœur Jésus caché.

D'autres fois elle me disait : Je ne sais pas comment cela se fait, je sens Notre Seigneur en moi, je comprends ce qu'Il me dit, et je ne puis ni Le voir ni l'entendre, mais c'est si bon d'être avec Lui !

Dans une autre occasion :

– Ecoute, sais-tu ? Notre Seigneur est triste parce que Notre Dame nous a dit de ne plus l'offenser, qu'Il était déjà trop offensé, et personne n'en fait cas, on continue à faire les mêmes péchés.

EPILOGUE

Voici, Excellence, ce dont je me souviens encore de Jacinthe et que je ne pense pas avoir déjà dit. Le sens de tout ce que je dis est exact ([23]). Je ne sais si, dans la façon de m'exprimer, je n'ai mis une parole pour une autre, comme par exemple: quand nous parlions de Notre Dame, certaines fois nous disions Notre Dame, d'autres fois nous disions cette Dame. Maintenant je ne me rappelle plus bien à quels moments nous employions une expression ou une autre. Et de même pour d'autres petits détails qui ne me semblent pas avoir grande importance.

J'offre à notre bon Dieu et au Cœur Immaculé de Marie ce petit travail, fruit de ma pauvre et humble soumission à ceux qui Le représentent pour moi et je les prie de bien vouloir le faire fructifier pour leur gloire et pour le bien des âmes.

Tuy, 31-8-1941.

([23]) *Pour bien comprendre les écrits de Lucie, cette distinction, entre le « sens » et la « forme », est très importante.*

QUATRIEME MEMOIRE

Introduction

Ce mémoire, le plus étendu de tous, n'est pas dû, lui non plus, à l'initiative de Lucie, mais à celle de ses Supérieurs. Le 7 Octobre 1941, l'Evêque et le Père Galamba se présentent à Valença do Minho, pour un interrogatoire minutieusement préparé. Lucie s'y rendit. Elle leur remit l'écrit du Troisième Mémoire et reçut aussitôt de nouveaux ordres de son Excellence Monseigneur José pour répondre aux désirs du P. Galamba en vue d'un nouveau travail. Ils en étaient si pressés, que, dès le 25 Novembre, Lucie envoyait, sitôt achevé, le premier grand cahier. Le second et dernier, était terminé le 8 Décembre.

Que demandait-on alors à Lucie ? Quelqu'un aurait déjà voulu « tout » ... Mais l'Evêque prudemment avait rappelé : « Ceci je ne le demande pas ! ... » Sans doute demandait-on beaucoup à Lucie cette fois-là :

1. *Au cours de cet entretien, le Père Galamba lui a posé de nombreuses questions auxquelles, par manque de temps, elle devra répondre par écrit.*
2. *Ecrire tout ce dont elle se souvient sur François, comme elle l'avait fait pour Jacinthe.*
3. *Donner davantage de détails sur les Apparitions de l'Ange.*
4. *Une nouvelle histoire des Apparitions.*
5. *Tout ce qu'elle pourrait encore se souvenir sur Jacinthe.*
6. *Ne pas manquer d'écrire les chansons profanes qu'elle chantait.*
7. *Lire le livre du P. Fonseca et annoter tout ce qui lui paraîtrait moins exact.*

Effectivement, avec une clarté admirable et un grand effort, Lucie traite toutes ces questions et leur donne une réponse détaillée. Elle peut dire en toute vérité à l'Evêque : « Il me semble, Excellence, vous avoir écrit, maintenant, tout ce que vous m'avez demandé. »

Sciemment donc, il n'y a que la troisième partie du secret qu'elle ne dévoile pas.

L' « esprit » dans lequel elle écrit ne diffère pas de celui des mémoires antérieurs : « ... obéissance et abandon à Dieu, qui est Celui qui agit en moi. En vérité, je ne suis que le pauvre et misérable instrument dont Il veut se servir. Le Divin Peintre réduira en cendres, dans le tombeau, son pauvre instrument dont Il n'aura plus besoin, jusqu'au jour des Alléluias éternels. »

PREFACE

1. Confiance et abandon

J. M. J.

Excellence,

Après une humble prière devant le tabernacle et devant le Cœur Immaculé de Marie, notre si chère Mère du ciel, et en leur demandant la grâce de ne pas permettre que j'écrive une seule lettre qui ne soit pour leur gloire, je viens dans la paix et le bonheur de ceux qui ont la conscience sûre qu'ils font en tout la volonté divine.

C'est donc complètement abandonnée entre les bras du Père céleste et confiante en la protection du Cœur Immaculé de Marie que je viens déposer, encore cette fois, entre les mains de Votre Excellence, les fruits de mon unique arbre : l'obéissance.

2. Dépouillement total

Avant de commencer, j'ai voulu ouvrir le nouveau testament, le seul livre que je veux avoir ici devant moi, dans un coin retiré du grenier, à la lumière d'une pauvre tuile de verre, lieu où je me retire afin d'échapper autant qu'il est possible aux regards humains. Mes genoux me servent de table, et une vieille malle, de chaise.

– Pourquoi, me demandera-t-on, n'écrivez-vous pas dans votre cellule ?

Le bon Dieu a jugé bon de me priver même de cellule, bien qu'il y en ait plusieurs ici, dans la maison ([1]), qui ne sont pas occupées.

En réalité, pour la réalisation de Ses desseins, la salle de récréation et de travail, d'autant plus incommode pour écrire quelque chose pendant la journée qu'elle est trop agréable pour se reposer le soir, semblerait plus indiquée. Mais je suis heureuse, et je remercie Dieu de la grâce d'être née pauvre, et de vivre pour Son amour encore plus pauvre.

– Ah mon Dieu ! Ce n'est rien de tout cela que je voulais dire !

([1]) *Elle écrit au noviciat, à Tuy, dans le grenier.*

Je reviens à ce que Dieu m'a montré lorsque j'ai ouvert le nouveau testament : Dans une lettre de Saint-Paul aux Philippiens (II, 5-8) j'ai lu ceci : « Ayez en vous les mêmes sentiments que ceux dont était animé Jésus-Christ, lequel, étant de condition divine, s'anéantit Lui-même en prenant la condition d'esclave... Il s'humilia Lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort ». Après une courte réflexion, j'ai lu encore dans le même chapitre, (versets 12 et 13) : « Travaillez avec crainte et tremblement à accomplir votre Salut : aussi bien, c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et l'agir, selon son bon plaisir ».

C'est bien, je n'ai besoin de rien de plus. Obéissance et abandon à Dieu qui opère en moi. En vérité je ne suis que le pauvre et misérable instrument dont Il veut se servir et, bientôt, – comme le peintre qui jette au feu le pinceau dont il n'a plus besoin, pour qu'il soit réduit en cendres – le divin Peintre réduira en cendres, dans le tombeau, son instrument inutilisé jusqu'au grand jour des alléluias éternels. Je désire ardemment ce jour, parce que le tombeau ne détruit pas tout, et que le bonheur de l'amour éternel et infini commence déjà ([2]).

3. Assistance de l'Esprit-Saint

Excellence, le 7 octobre 1941, à Valence, le Révérend Père Galamba me demandait :

– Lorsque vous avez dit que la pénitence n'a été réalisée qu'en partie, vous avez dit cela de vous-même, ou cela vous a été révélé ?

Il me semble, Excellence, que, dans ces cas-là, je ne dis ni n'écris rien qui vienne de moi seule. Je dois remercier Dieu de l'assistance du Saint-Esprit que je sens bien me suggérant ce que je dois écrire ou dire. Si, quelquefois, ma propre imagination ou mon entendement me suggère quelque chose, je sens aussitôt que cela manque de l'onction divine, et j'arrête mon travail jusqu'à ce que je sois sûre, au plus profond de mon âme, de ce que Dieu veut

([2]) *Cette introduction manifeste son goût littéraire et sa formation culturelle. Elle éclaire bien le don littéraire de Lucie.*

que je dise à sa place ([3]). Mais pourquoi suis-je en train de dire tout cela ? Je ne sais pas. Dieu le sait, Lui qui a inspiré à Votre Excellence de m'ordonner de tout dire et de ne rien cacher délibérément.

I. PORTRAIT DE FRANÇOIS

1. Spiritualité

Je vais donc, Excellence, commencer par écrire ce que le bon Dieu veut me faire rappeler de François. J'espère que Notre Seigneur lui fera connaître au Ciel ce que je vais écrire à son sujet sur la terre afin que, près de Jésus et de Marie, il intercède pour moi spécialement pendant ces jours.

L'amitié qui me liait à François n'était que celle de la parenté ([4]) et celle qui venait des grâces que le Ciel voulut bien nous accorder.

François ne paraissait être le frère de Jacinthe que par les traits du visage et la pratique de la vertu. Il n'était pas, comme elle, capricieux et vif. Il était, au contraire, d'un naturel pacifique et condescendant.

Lorsque, dans nos jeux, quelqu'un cherchait à le priver de ses droits quand il avait gagné, il cédait sans résistance, se limitant à dire :

– Tu crois avoir gagné ? alors, très bien, cela ne me fait rien à moi.

Il ne manifestait pas comme Jacinthe de passion pour la danse. Il préférait jouer du fifre, lorsque les autres dansaient.

Aux jeux, il était assez animé, mais peu d'enfants aimaient jouer avec lui, parce qu'il perdait presque toujours. J'avoue moi-même que j'avais peu de sympathie pour lui, parce que son naturel pacifique excitait parfois les nerfs de ma nature trop vive. Souvent je le prenais par un bras, l'obligeant à s'asseoir par terre ou sur une pierre, lui demandant de rester tranquille, et il m'obéissait comme si j'avais une grande autorité sur lui.

([3]) *Lucie ne voulut jamais dire qu'elle se sentait ' inspirée ', comme les auteurs des livres sacrés.*

([4]) *Il était le cousin de Lucie du côté de son père.*

Ensuite j'avais de la peine et j'allais le chercher par la main et il venait avec la même bonne humeur, comme si rien n'était arrivé. Si d'autres enfants insistaient pour lui prendre quelque chose qui lui appartenait, il disait : Garde-le, à moi, ça m'est égal !

Je me souviens qu'il arriva un jour chez moi avec un mouchoir de poche où était peinte Notre Dame de Nazaré, qu'on venait de lui apporter de cette plage. Il nous le montra avec grande joie, et tous les enfants voulurent l'admirer. Le mouchoir passa de main en main et peu d'instants après il disparut. On le chercha, mais on ne le retrouva pas. Peu après je le trouvai dans la poche d'un autre petit. Je voulus le lui reprendre, mais il déclara qu'il lui appartenait, qu'on le lui avait aussi apporté de la plage. Alors François, afin d'en finir, s'approcha de moi et me dit :

– Laisse-le lui, qu'est-ce que cela me fait d'avoir ce mouchoir ?

Il me semble que s'il avait grandi, son principal défaut aurait été le « ne t'en fais pas ».

Lorsque, vers sept ans, je commençai à faire paître mon troupeau, il parut devenir indifférent. Il venait le soir m'attendre avec sa sœur, mais il semblait le faire plutôt pour lui faire plaisir à elle que par amitié pour moi. Ils venaient m'attendre dans la cour de mes parents. Et tandis que Jacinthe courait à ma rencontre, dès qu'elle entendait les clochettes du troupeau, lui m'attendait assis sur les marches de pierre qui se trouvaient devant la porte de la maison. Après, il venait avec nous vers la vieille aire pour jouer pendant que nous attendions que Notre Dame et les Anges allument leurs lampes. Il s'enthousiasmait à les compter, mais rien ne l'enchantait plus qu'un beau lever et coucher de soleil. Dès qu'il en apercevait quelques rayons, il ne cherchait plus à voir s'il y avait encore quelques lampes allumées dans le ciel.

« Aucune lampe n'est aussi belle que celle de Notre Seigneur », disait-il à Jacinthe, qui aimait mieux celle de Notre Dame, parce que, disait-elle : « Elle ne fait pas mal aux yeux ».

Enthousiasmé, il suivait des yeux tous les rayons qui scintillant sur les vitres des maisons des villages voisins, ou sur les gouttes d'eau répandues sur les arbres et sur les herbes de la montagne, les faisaient briller comme autant d'autres étoiles, à son avis mille fois plus belles que celles des Anges.

Quand il demanda avec beaucoup d'insistance à sa mère de le laisser venir avec son troupeau pour rester avec moi, c'était beau-

coup plus pour faire plaisir à Jacinthe qui le préférait à son frère Jean. Un jour que sa mère, déjà mécontente, lui refusait cette permission, il répondit avec sa paix naturelle :

– Cela ne me fait rien à moi, maman, c'est Jacinthe qui veut que j'aille.

A une autre occasion il confirma ce même sentiment. Une de mes anciennes compagnes vint à la maison pour m'inviter à l'accompagner, car elle avait pour ce jour-là un bon pâturage en vue. Comme la journée se présentait très nuageuse, j'allai chez ma tante demander si François et Jacinthe viendraient, ou si ce serait leur frère Jean, car, dans ce cas, je préférais la compagnie de mon ancienne compagne. Ma tante avait déjà décidé que, ce jour-là, ce serait Jean qui irait car le temps était à la pluie. Mais François voulut encore faire une nouvelle demande auprès de sa mère. Recevant comme réponse un non sec et sans réplique, il répondit :

– Pour moi cela ne me fait rien, mais c'est Jacinthe qui aura le plus de peine.

2. Inclinations naturelles

Ce qu'il faisait le plus volontiers, lorsque nous allions sur les collines, c'était de s'asseoir sur le rocher le plus élevé et de jouer de son fifre ou de chanter. Si sa petite sœur descendait avec moi pour courir un peu, il restait là, occupé de sa musique et de ses chants. Ce qu'il chantait le plus souvent c'était :

Chœur

J'aime Dieu dans le ciel
Je L'aime aussi sur la terre,
J'aime, dans les champs, les fleurs,
J'aime les brebis dans la montagne.

Je suis une pauvre bergère
Je prie toujours Marie;
Au milieu de mon troupeau
Je suis le soleil de midi.

Avec mes petits moutons
J'ai appris à sauter;
Je suis la joie de la montagne
Je suis le lys de la vallée.

Il prenait toujours part aux jeux dès que nous l'y invitions. Quelquefois il manifestait peu d'enthousiasme et disait : « J'y vais, mais je sais que je vais perdre ». Les jeux que nous connaissions, et qui nous amusaient étaient : les jeux des cailloux, des gages, passer l'anneau, le jeu du bouton, celui du palet, des quilles et les cartes, (jeu de *bisca*, découvrir les rois, les valets et les dames, etc.). Nous avions deux jeux de cartes : l'un m'appartenait, l'autre était à eux. Le jeu préféré de François était le jeu de cartes appelé la *bisca*.

3. Participation aux apparitions de l'Ange

A l'apparition de l'Ange il se prosterna comme sa sœur et moi-même, mû par une force surnaturelle qui nous y poussait ; mais la prière, il l'apprit en nous entendant la répéter, car il disait n'avoir rien entendu des paroles de l'Ange.

Lorsque dans la suite, nous nous prosternions pour dire cette prière, c'était lui le premier qui se fatiguait de cette position, mais il restait à genoux ou assis, priant aussi jusqu'à ce que nous terminions. Après il disait :

– Je ne suis pas capable de rester dans cette position aussi longtemps que vous. J'ai si mal au dos que je n'en peux plus.

A la seconde apparition de l'Ange au puits, il me demanda, après quelques instants :

– Tu as parlé avec l'Ange, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Tu ne l'as pas entendu ?

– Non, j'ai vu qu'il te parlait et j'ai entendu ce que tu lui as répondu, mais je ne sais pas ce qu'il t'a dit.

Comme l'atmosphère de surnaturel dans laquelle l'Ange nous laissait ne s'était pas complètement dissipée, je lui dis de me le demander le lendemain ou de le demander à Jacinthe.

– Jacinthe, raconte-moi, toi, ce que l'Ange a dit.

– Je te dirai demain, aujourd'hui je ne peux pas parler.

Le lendemain, lorsqu'il arriva près de moi il me demanda :

– As-tu dormi cette nuit ? Moi, j'ai toujours pensé à l'Ange et à ce qu'il a pu dire.

Je lui racontai alors tout ce que l'Ange avait dit lors de la première et de la seconde apparition. Mais il ne semblait pas avoir saisi la signification des paroles et demanda :

– Qui est le Très-Haut ? Que veut dire les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs aux voix de vos supplications, etc ...

Lorsqu'il obtenait la réponse, il demeurait pensif et aussitôt posait une autre question. Mais mon esprit n'était pas encore complètement libre, et je lui dis d'attendre le lendemain, car ce jour-là, je ne pouvais pas parler. Il attendit, satisfait, mais il ne laissa pas perdre la première occasion pour poser bientôt de nouvelles questions, ce qui fit dire à Jacinthe :

– Ecoute, ne parle pas trop de ces choses !

Lorsque nous parlions de l'Ange, je ne sais ce que nous éprouvions. Jacinthe disait :

– Je ne sais ce que je sens, je ne peux pas parler, ni chanter, ni jouer et je n'ai plus de force pour rien.

– Moi non plus, répondit François, mais qu'importe ! L'Ange est plus beau que tout cela. Nous devons penser à lui.

Dans la troisième apparition, la présence du surnaturel fut encore beaucoup plus intense. Pendant plusieurs jours, même François n'osait pas parler. Il disait plus tard :

– J'aime beaucoup voir l'Ange, mais le pire c'est que, après, nous sommes incapables de faire quoi que ce soit. Je ne pouvais même plus marcher, je ne sais pas ce que j'avais !

Malgré tout, ce fut lui qui se rendit compte, après la troisième apparition de l'Ange, que la nuit approchait. Ce fut lui qui nous en avertit et qui pensa à reconduire notre troupeau à la maison.

Après quelques jours, et lorsque nous eûmes retrouvé notre état normal, François demanda :

– L'Ange t'a donné, à toi, la sainte Communion ; mais à moi et à Jacinthe, qu'est-ce qu'il a donné ?

– C'est aussi la sainte Communion, répondit Jacinthe, avec un bonheur indescriptible. N'as-tu pas vu que c'était le sang qui tombait de l'Hostie ?

– Je sentais que Dieu était en moi, mais je ne savais pas comment cela s'était fait.

Se prosternant à terre, il resta ainsi très longtemps avec sa sœur, répétant la prière de l'ange : « Très Sainte-Trinité, etc. » Peu à peu cette atmosphère de surnaturel disparut, et le 13 mai, nous jouions déjà presque avec le même entrain et la même liberté d'esprit qu'auparavant.

4. Influence de la première apparition de Notre Dame

L'Apparition de Notre Dame vint de nouveau nous plonger dans le surnaturel, mais d'une manière beaucoup plus suave. Au lieu de cet anéantissement en la divine présence, qui nous prostrait, même physiquement, celle-ci nous laissa une paix, une joie expansive qui ne nous empêchait pas de parler ensuite de ce qui s'était passé. Cependant, à propos des rayons que Notre Dame nous avait communiqués par ses mains ouvertes, et de tout ce qui s'y rattachait, nous ressentions un je ne sais quoi intérieur, qui nous poussait à nous taire.

Nous racontâmes ensuite à François tout ce que Notre Dame avait dit. Et lui, heureux, manifestant la joie qu'il ressentait de la promesse qu'il irait au Ciel, croisant les mains sur sa poitrine, il disait :

– O ma Notre Dame ! Des chapelets, j'en réciterai autant que vous voudrez !

Et, depuis lors, il prit l'habitude de s'éloigner de nous, comme pour se promener. Si je l'appelais et lui demandais ce qu'il faisait, il levait le bras et montrait son chapelet. Si je lui disais de venir jouer, qu'ensuite il prierait avec nous, il répondait :

– Après, je prierai aussi avec vous. Ne te rapelles-tu pas que Notre Dame a dit que je devais réciter beaucoup de chapelets ?

Un jour il me dit :

– J'ai beaucoup aimé voir l'ange, mais j'ai aimé encore davantage Notre Dame. Ce que j'ai le plus aimé, ce fut de voir Notre Seigneur dans cette lumière que Notre Dame nous a mise dans la poitrine. J'aime tellement Dieu ! Mais Lui, Il est si triste à cause de tant de péchés! Nous, nous ne devons jamais en faire aucun.

J'ai déjà dit, dans le second écrit sur Jacinthe, comment ce fut lui qui m'apprit qu'elle avait manqué à notre résolution de ne rien dire.

Et, comme il me semblait que nous devions garder cela secret, il ajouta d'un air triste :

– Moi, quand ma mère m'a demandé si c'était la vérité, j'ai dû dire oui afin de ne pas mentir.

Quelquefois il disait :

– Notre Dame a dit que nous aurions beaucoup à souffrir ! Peu importe, je souffrirai tout ce qu'Elle voudra ! Ce que je veux, c'est aller au Ciel.

Un jour que je me montrais mécontente de la persécution qui commençait à s'élever contre nous, dans la famille et au dehors, il essaya de m'encourager en disant :

– Laisse faire ! Notre Dame n'a-t-elle pas dit que nous aurions beaucoup à souffrir, pour réparer tant de péchés qui offensent Notre Seigneur et son Cœur Immaculé ? Ils sont si tristes ! Si, avec ces souffrances, nous pouvons les consoler, soyons contents.

Quelques jours après la première Apparition de Notre Dame, en arrivant au pâturage, il grimpa sur un rocher élevé et nous dit :

– Vous autres, ne venez pas ici ; laissez-moi rester seul.

– D'accord.

Et je me mis avec Jacinthe à courir après les papillons, que nous attrapions, pour faire aussitôt le sacrifice de les laisser partir, ayant complètement oublié François. L'heure du goûter arrivée, nous nous rendimes compte de son absence et j'allai l'appeler.

– François, ne veux-tu pas venir prendre le goûter ?

– Non. Vous autres, mangez.

– Et dire le chapelet ?

– J'irai après pour prier. Rappelez-moi.

Lorsque je suis retournée l'appeler, il me dit :

– Venez ici, vous autres, prier près de moi.

Nous sommes montées au sommet du rocher où nous avions du mal à nous tenir tous les trois agenouillés, et je lui demandai :

– Mais qu'est-ce que tu fais ici depuis si longtemps ?

– Je pense à Dieu qui est si triste à cause de tant de péchés ! Ah, si j'étais capable de Lui faire plaisir! ([5]).

Un jour, nous nous mîmes à chanter les joies de la montagne:

([5]) *On peut dire que François reçut le don de la contemplation.*

Chœur

Aï, traï lari, laï, lai
Traï lari là-i la-i
Lai-, là-Ï, laï !

1

Dans cette vie tout chante,
Avec moi, à qui mieux-mieux
La bergère chante dans la montagne
Et la lavandière au ruisseau.

2

C'est la voix du chardonneret
qui vient me réveiller ;
dès le lever du soleil
Il chante dans les buissons !

3

La nuit, chante la chouette
qui veut me faire peur ;
Epluchant le maïs, elle chante
La jeune fille, au clair de lune.

4

Le rossignol dans la campagne
Passe le jour à chanter ;
au bois la tourterelle chante
et le chariot chante en grinçant !

5

La colline est un jardin
qui sourit tout le long du jour !
Et les gouttes de rosée
Reluisent sur les montagnes !

Les premiers couplets chantés, nous allions les répéter, mais François nous interrompit :

– Ne chantons plus. Depuis que nous avons vu l'Ange et Notre Dame, je n'ai plus envie de chanter.

5. Influence de la seconde apparition

Lors de la seconde Apparition, le 13 juin 1917, François fut très impressionné par la communication du reflet de lumière qui, comme je l'ai déjà dit dans le second écrit, eut lieu au moment où Notre Dame disait :

– Mon Cœur Immaculé sera ton refuge, et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.

Sur le moment, il ne parut pas comprendre ce qui se passait, peut-être parce qu'il ne lui était pas donné d'entendre les paroles qui accompagnaient le geste de Notre Dame. Aussi il me demanda ensuite :

– Pourquoi Notre Dame avait-elle un cœur dans la main, répandant sur le monde cette lumière si grande, qui est Dieu ? Tu te trouvais avec Notre Dame dans la lumière qui descendait vers la terre, et Jacinthe avec moi, dans celle qui montait vers le Ciel.

– C'est que, lui répondis-je, toi et Jacinthe, vous irez bientôt au Ciel, et moi je resterai avec le Cœur Immaculé de Marie quelque temps encore sur la terre.

– Combien d'années resteras-tu ici ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, beaucoup d'années.

– C'est Notre Dame qui te l'a dit ?

– Oui, c'est Elle, et je l'ai vu dans cette lumière qu'elle nous mettait dans la poitrine.

Jacinthe confirma ce que je disais en déclarant :

– Oui, c'est bien ainsi ! Moi aussi, je l'ai vu ainsi !

Il disait parfois :

– Les gens sont bien contents, quand nous leur disons que Notre Dame nous a ordonné de réciter le chapelet et d'apprendre à lire ! Que serait-ce s'ils savaient ce qu'Elle nous a montré en Dieu dans son Cœur Immaculé, dans cette lumière si grande ! Mais c'est secret cela, on ne le leur dira pas. Il est préférable que personne ne le sache.

Depuis cette Apparition, nous avons commencé à dire lorsqu'on nous demandait si Notre Dame ne nous avait rien dit de plus :

– Si, Elle a dit autre chose, mais c'est un secret.

Si on nous demandait pourquoi c'était un secret, nous haussions les épaules et, baissant la tête, nous nous taisions. Mais, après le 13 juillet, nous disions :

– Notre Dame nous a dit de ne le dire à personne, – nous référant alors au secret imposé par Notre Dame.

6. François encourage Lucie

Au cours de ce mois, l'affluence des gens augmenta considérablement, et, avec elle, les interrogatoires incessants et les contradictions. François en souffrait beaucoup, et se plaignait en disant à sa sœur :

– Quel dommage ! Si tu t'étais tue, personne ne le saurait ! Si ce n'était pas un mensonge, nous dirions à tous les gens que nous n'avons rien vu et tout serait terminé. Mais ce n'est pas possible !

Quand il me vit perplexe et dans le doute, il pleura et me dit :

– Mais comment peux-tu penser que c'est le démon ? N'as-tu pas vu Notre Dame et Dieu dans cette lumière si grande ? Comment partirons-nous sans toi, si c'est toi qui dois parler ?

Après le souper, il faisait déjà nuit, il revint encore chez moi, et m'appela dans la vieille aire et dit :

– Ecoute, tu viens demain ?

– Je n'irai plus, je t'ai déjà dit que je n'y retournerai plus.

– Mais que c'est triste ! Pourquoi penses-tu comme ça maintenant ? Tu ne vois pas que ce ne peut pas être le démon ? Dieu est déjà si triste avec tant de péchés, et maintenant, si tu ne viens pas, Il sera encore plus triste ! Allons, viens !

– Je t'ai déjà dit que je n'irai pas, c'est inutile d'insister.

Et je rentrai brusquement à la maison.

Quelques jours après, il me dit :

– Cette nuit-là, je n'ai pas dormi du tout, je l'ai passée tout entière à pleurer et à prier pour que Notre Dame te fasse aller là-bas.

7. Influence de la troisième apparition

A la troisième Apparition, c'est François qui parut le moins impressionné par la vision de l'Enfer, bien qu'elle lui ait causé aussi une forte sensation. Ce qui l'impressionnait ou l'absorbait davan-

tage c'était Dieu, la Très Sainte-Trinité, dans cette lumière immense qui nous pénétrait au plus profond de l'âme.

Ensuite il disait :

– Nous brûlions dans cette lumière qui est Dieu et nous ne nous consumions pas. Comment est Dieu ? On ne peut pas l'expliquer ! Oui vraiment, personne ne pourra jamais le dire ! Mais ça fait de la peine qu'Il soit si triste ! Si je pouvais seulement Le consoler !

Un jour, on me demanda si Notre Dame nous avait ordonné de prier pour les pécheurs. Je répondis que non. Aussitôt qu'il le put, pendant qu'on interrogeait Jacinthe, il m'appela et me dit :

– Tu as menti maintenant. Comment se fait-il que tu aies dit que Notre Dame ne nous a pas dit de prier pour les pécheurs ? Elle ne nous a donc pas demandé de prier pour les pécheurs ?

– Pour les pécheurs, non ! Elle nous a demandé de prier pour la paix, pour la fin de la guerre. Pour les pécheurs, Elle nous a demandé de faire des sacrifices.

– Ah, c'est vrai ! Je pensais que tu avais menti.

8. Son comportement à Ourém

J'ai déjà dit comment il passa la journée à pleurer et à prier, dans une angoisse peut-être plus grande que la mienne, lorsque mon père reçut l'ordre de me conduire à Vila Nova de Ourém ([6]). Dans la prison, il se montra plein de courage et cherchait à encourager Jacinthe dans les heures où la tristesse l'envahissait le plus.

Quand nous récitâmes le chapelet en prison, il vit qu'un des prisonniers était agenouillé, le béret sur sa tête. Il alla auprès de lui et lui dit :

– Si vous voulez prier, vous devez enlever votre béret.

Et le pauvre homme, sans plus, le lui remit et il le posa sur un banc au-dessus de son bonnet.

Pendant qu'on interrogeait Jacinthe, il me disait avec une joie et une paix immense :

– S'ils nous tuent, comme ils le disent, sous peu nous serons au Ciel ! Que c'est bon ! Ça m'est égal !

Et après un moment de silence :

([6]) *Le 6 août, le père de Lucie la conduisit chez le Préfet, mais l'oncle Marto y alla seul.*

– Dieu veuille que Jacinthe n'ait pas peur. Je vais dire un Ave Maria pour elle !

Sans plus, il enlève son bonnet et prie. Le garde, en le voyant dans cette attitude de prière, lui demanda :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je récite un Ave Maria pour que Jacinthe n'aie pas peur.

Le garde fit un geste de dédain et le laissa faire.

Quand, après notre retour de Vila Nova de Ourém, nous commençâmes à sentir que la présence du surnaturel nous enveloppait, et qu'une manifestation céleste était proche, François se montra préoccupé parce que Jacinthe n'était pas là.

– Quel dommage, disait-il, si Jacinthe n'arrive pas à temps !

Et, il demanda à son frère d'aller la chercher bien vite.

– Dis-lui qu'elle vienne en courant.

Après le départ de son frère, il me dit :

– Si Jacinthe ne vient pas à temps, elle sera très triste.

Après l'Apparition il dit à sa sœur qui désirait demeurer là le reste de l'après-midi :

– Non, tu dois t'en aller, parce que notre mère ne t'a pas laissée venir aujourd'hui avec les brebis.

Et, afin de l'encourager, il l'accompagna jusqu'à la maison.

Lorsque, dans la prison, nous vîmes que l'heure de midi était passée, et qu'on ne nous laissait pas aller à la Cova da Iria, François me dit :

– Peut-être que Notre Dame va nous apparaître ici.

Mais, le jour suivant, il manifestait une très grande peine et disait presque en pleurant :

– Notre Dame est capable de rester triste, parce que nous ne sommes pas allés à la Cova da Iria, et Elle pourrait bien ne plus nous apparaître de nouveau. Et moi qui aimait tant La voir !

Quand Jacinthe, dans la prison, pleurait en pensant à sa mère et à sa famille, il essayait de l'encourager et disait:

– Si nous ne revoyons pas notre mère, patience ! Nous offrirons cela pour la conversion des pécheurs. Le pire serait si Notre Dame ne revenait plus ! C'est ce qui me serait le plus pénible ! Mais je l'offrirais aussi pour les pécheurs.

Après, il me demandait :

– Ecoute, est-ce que Notre Dame ne va plus nous apparaître ?

– Je ne sais pas. Je pense que si.

– J'ai tellement envie de La voir !

L'Apparition aux Valinhos fut donc, pour lui, une double joie. Il était torturé par la crainte qu'Elle ne revienne plus. Il disait ensuite :

– Certainement, Elle ne nous est pas apparue le 13, pour ne pas aller chez Mr le Préfet, peut-être parce qu'il est si méchant.

9. Influence des dernières apparitions

Quand je lui dis, après le 13 septembre, qu'en octobre Notre Seigneur viendrait aussi, il montra une grande joie :

– Ah, comme c'est bon ! Nous L'avons vu seulement deux fois jusqu'ici ([7]) et je l'aime tant !

De temps en temps il demandait:

– Manque-t-il encore beaucoup de jours avant le 13 ? J'ai hâte que ce jour arrive pour voir Notre Seigneur.

Ensuite, il réfléchissait un peu et disait :

– Mais, écoute, sera-t-il encore si triste ? J'ai tant de chagrin de Le voir ainsi triste ! Je Lui offre tous les sacrifices que je peux trouver. Quelquefois, je ne fuis même pas ces gens pour faire des sacrifices.

Après le 13 octobre, il disait :

– J'ai beaucoup aimé voir Notre Seigneur, mais j'ai aimé encore plus Le voir dans cette lumière où nous nous trouvions aussi. Sous peu, Notre Seigneur m'emmènera près de Lui et alors je Le verrai toujours.

Un jour, je lui demandai :

– Pourquoi, quand on te demande quelque chose, baisses-tu la tête et ne veux-tu pas répondre ?

– Parce que je préfère que tu le dises toi et Jacinthe. Moi, je n'ai rien entendu. Je peux seulement dire que oui, j'ai vu. Et après, si je dis quelques-unes de ces choses que tu ne veux pas ?

De temps en temps, il s'éloignait de nous sans que nous nous en rendions compte. Lorsque nous nous apercevions de son absence, nous nous mettions à sa recherche en l'appelant. Il nous répondait alors de derrière un petit mur, un arbuste ou un buisson, où il se trouvait à genoux, en prière.

([7]) *Il se réfère à l'Apparition des mois de juin et juillet. Ils virent Notre Seigneur, dans la lumière mystérieuse de la Mère de Dieu.*

– Pourquoi ne nous dis-tu pas de prier avec toi ? lui demandais-je quelquefois.

– Parce que j'aime mieux prier tout seul.

J'ai déjà raconté, dans les notes sur le livre « Jacinthe », ce qui se passa dans une propriété appelée Varzea. Il me semble qu'il n'est pas nécessaire de le répéter ici.

Un jour, nous allions chez moi, passant devant la maison de ma marraine de baptême. Elle venait de faire de l'hydromel et nous appela pour nous en donner un verre. Nous entrâmes, et François fut le premier à qui elle donna le verre pour qu'il boive. Il prit le verre sans le boire, le passa à Jacinthe afin qu'elle boive et moi aussi. Entre-temps, il fit demi-tour et disparut.

– Où est François, demanda ma marraine ?

– Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! Il était là à l'instant.

Il ne reparut pas, et Jacinthe et moi, après avoir dit merci, nous allâmes le retrouver, ne doutant pas un instant qu'il ne fût assis au bord du puits dont j'ai si souvent parlé.

– François, tu n'as pas bu l'hydromel ! Marraine t'a appelé plusieurs fois mais tu ne t'es pas montré.

– Lorsque j'ai pris le verre, je me suis souvenu soudain de faire ce sacrifice pour consoler Notre Seigneur et, pendant que vous buviez, je me suis enfui ici.

10. Faits et Chansons

Entre ma maison et celle de François, vivait mon parrain Anastacio, marié à une personne d'un certain âge, à qui le Seigneur n'avait pas donné d'enfants. Cultivateurs assez aisés, ils n'avaient plus besoin de travailler. Mon père s'occupait de leur leurs champs et dirigeait leurs journaliers. Reconnaissants de cela, ils avaient une prédilection pour moi, surtout la maîtresse de maison, que j'appelais marraine Thérèse. Si je n'y allais pas pendant la journée, je devais y aller dormir le soir, car elle disait ne pouvoir se passer de sa «petite propriété de chair et d'os» (*torrãozinho de carne*) comme elle m'appelait.

Les jours de fête, elle aimait me parer de sa chaîne d'or, de ses grandes boucles d'oreilles, qui me tombaient plus bas que les épaules, et d'un joli petit chapeau couvert de paillettes d'or, qui retenaient de grandes plumes de diverses couleurs. Dans toutes

les fêtes populaires, il n'y avait pas d'enfant plus parée, et mes sœurs, avec ma marraine Thérèse, étaient fières de moi. Les autres enfants m'entouraient en groupes nombreux, admirant l'éclat de tous ces ornements. A vrai dire, moi-même j'aimais beaucoup la fête, et la vanité était mon pire ornement. Tous me manifestaient de la sympathie et de l'estime, sauf une orpheline dont marraine Thérèse s'était chargée à la mort de sa mère. Elle semblait craindre que je ne vienne lui retirer la part de l'héritage qu'elle espérait, et sûrement elle ne se serait pas trompée, si le bon Dieu ne m'avait destinée un autre héritage bien plus précieux.

Dès que commença à se répandre la nouvelle des Apparitions, mon parrain se montra indifférent et ma marraine complètement hostile. Elle se montrait mécontente de telles inventions, comme elle disait. A cause de cela je commençai donc à éviter sa maison autant que je le pouvais, et avec moi commencèrent à disparaître les groupes d'enfants qui venaient s'y réunir fréquemment, et que ma marraine aimait tant voir danser et chanter, leur donnant des figues sèches, des noix, des amandes, des châtaignes, des fruits, etc.

Un dimanche après-midi, alors que je passais près de sa maison, avec François et Jacinthe, elle nous appela :

– Venez ici, mes petits, venez ici ! Il y a si longtemps que vous ne venez plus !

Et elle se mit à nous donner des gâteries. Paraissant avoir deviné notre arrivée, les autres enfants commencèrent à se réunir. Ma bonne marraine, contente de revoir chez elle cette assemblée, dispersée depuis si longtemps, après nous avoir donné toutes sortes de choses voulut nous voir danser et chanter.

– Allons ! dit-elle. Allez-vous chanter, oui ou non ?

Elle choisit elle-même :

– Les compliments désabusés. Une compétition : les petits d'un côté, les petites de l'autre !

I - CHŒUR

Tu es le soleil de cette sphère,
Ne lui refuse pas tes rayons,
Sourires du printemps, ah !
Ne les change pas en soupirs.

1

Mes souhaits à la jeune fille,
Avec les parfums du soleil nouveau,
parce que, rieuse, elle devine,
La douceur d'une autre aurore.

2

C'est une année riche en fleurs,
Riche en fruits et en bonheur !
L'année nouvelle qui va poindre,
Riche d'espoir pour toi s'annonce.

3

Voici pour toi le meilleur cadeau,
Pour toi les meilleurs compliments,
Prends-les pour orner ton front,
Ils sont ta plus belle couronne.

4

Si le passé t'a semblé beau,
Un plus bel avenir t'attend !
Compliments pour l'an qui fuit
Et pour l'an prochain aussi.

5

En cette vie, fleur de l'Atlantique,
En cet affectueux banquet,
Que l'on célèbre en gais cantiques,
Le jardinier et son jardin.

6

Tu as le regret des fleurs,
Du pays de tes aïeux !
De ton foyer, de tes chastes amours,
Des affections de ton cœur !

II - CHŒUR

Trouves-tu bon, mon beau monsieur,
Qu'en voyant venir la vergue,
La « Berlenga » et le « Carvoeiro » ([8]) – Ah !
Eteignent leur phare ?

1

Mais la mer se brise en furie,
Tourbillonnant tel un éternel rempart,
Chaque nuit est une tempête,
Chaque tempête un tombeau.

2

Tristes collines de Papoa,
Estelas et Farilhões ([9]),
Quelle tragédie se répercute
En chacune de leurs vagues !

3

Dans ces eaux, le moindre écueil,
Est un présage de mort,
Chaque vague chante une plainte
Chaque croix rappelle un naufrage.

4

Tu veux donc être plus dure,
T'échapper, toi, lumière
Qui sur la mer obscure de la vie
Tant de frêles barques conduis !

([8]) *Berlenga est une petite île de l'Atlantique, près du Cap Carvoeiro, à Peniche.*
([9]) *Estelas et Farilhões sont des îles proches de Berlenga.*

III - CHŒUR

Et je reste les yeux secs,
En parlant de m'en aller !
L'hésitation ne fut pas longue – Ah !
Mais mon sacrifice est de toute la vie !

1

Pars! Mais dis au Ciel qu'il arrête
Le torrent de sa grâce,
Et qu'il dessèche les fleurs
Pour qu'elles ne soient pas son canal.

2

Pars ! Moi je reste dans la peine,
Le Sanctuaire est en deuil !
Le bronze sonnera le glas,
Au sommet du clocher !

3

Mais tu me laisses seulement,
Sur le parvis de la sombre église,
Je vais laisser des plaintes éternelles,
Ecrites sur un tableau noir.

4

Il fut un beau et gai jardin,
Ce sol aujourd'hui sans fleurs,
Nul soin ne lui fit défaut,
Mais c'est lui qui manqua au cultivateur !

5

J'espère de la Providence,
Des tendresses à venir,
Ils les attendent, de préférence,
Ceux qui laissent le nid paternel.

11. François, petit moraliste

En entendant cette mélodie entraînante, toutes les voisines se rassemblèrent et, lorsque la chanson fut terminée, elles nous demandèrent de la reprendre. Mais François s'approcha de moi et me dit :

– Ne chantons plus cela. Notre Seigneur n'aime certainement pas que nous chantions maintenant ces choses-là.

Et nous nous échappâmes comme nous pûmes, du milieu des enfants, pour aller à notre puits préféré.

En vérité, maintenant moi qui par obéissance viens d'écrire tout cela, je me cache le visage de honte. Mais Votre Excellence m'a ordonné sur la demande du Rév. Père Galamba, d'écrire les chants profanes que nous savions. Les voilà donc ! Je ne sais pas pourquoi, mais il me suffit de savoir que c'est pour accomplir la volonté de Dieu.

Entre-temps le carnaval de 1918 approchait. Les filles et les garçons se réunirent encore cette année pour les repas habituels et les amusements de ces jours. Chacun apportait de chez lui une chose : les uns de l'huile, d'autres de la farine, d'autres de la viande, etc. On rassemblait le tout dans une maison destinée à cette fin, et les jeunes filles cuisinaient un banquet copieux. Pendant ces jours, on mangeait et on dansait jusqu'à des heures tardives de la nuit, spécialement le dernier jour.

Les enfants jusqu'à 14 ans avaient leur fête dans une autre maison à part. Plusieurs vinrent donc m'inviter afin de pouvoir organiser la fête avec elles. D'abord je refusai. Mais, ensuite, emportée par une lâche condescendance, je cédai aux instances de plusieurs, spécialement de la fille et des deux fils d'un homme de Casa Velha, José Carreira, qui mettait sa maison à notre disposition. Lui-même ainsi que sa femme insistèrent pour que j'y aille. Je cédai donc et j'allai avec une bonne troupe voir le local. Une grande salle pour les divertissements, et une bonne cour pour le repas. Tout fut défini et je revins de là, extérieurement toute en fête mais, au fond, avec une conscience qui me faisait des reproches. En arrivant près de Jacinthe et de François, je leur dis ce qui s'était passé.

– Et tu retournes à ces repas et à ces divertissements ? me demanda sérieusement François.

– As-tu déjà oublié que nous avons promis de ne plus jamais y retourner ?

– Je ne voulais pas y aller. Mais tu vois bien que ce sont eux qui ne cessent de me demander d'y aller, et je ne sais comment faire!

En vérité, les instances étaient nombreuses, et nombreuses étaient les amies qui s'étaient réunies pour jouer avec moi. Elles venaient même de plusieurs villages assez distants : de la Moita, une certaine Rosa et Ana Caetano avec Ana Brogueira ; de Fatima, deux filles de Manuel Caracol ; de Montelo, deux filles de Manuel da Ramira et deux de Joaquim Chapeleta ; de Amoreira, deux de Silva ; des Currais, une certaine Laura Gato, Josefa Valinho et plusieurs autres, dont je ne me souviens plus les noms ; de Boleiros, de Lomba, de Pederneira, etc. Et cela en dehors de celles qui se réunissaient de Eira da Pedra, de Casa Velha et d'Aljustrel. Comment ainsi, soudainement, les décevoir, elles qui paraissaient ne pouvoir s'amuser sans moi, et leur faire comprendre qu'il fallait en finir pour toujours avec de telles réunions ? Dieu inspira François :

– Sais-tu comment tu vas faire ? Tous les gens savent que Notre Dame t'est apparue. Aussi, dis-leur que tu Lui as promis de ne plus prendre part à des bals et que c'est pour cela que tu n'iras pas. Ensuite, pendant ces jours-là, nous nous échapperons vers la Lapa do Cabeço. Là, personne ne nous trouvera.

J'acceptai la proposition et, étant donné ma décision, personne ne pensa plus à organiser de telles assemblées. Ce fut une bénédiction de Dieu. Et, ces amies, qui avant me recherchaient pour se divertir, venaient me chercher à la maison les dimanches après-midi et m'accompagnaient pour aller réciter le chapelet à la Cova da Iria.

12. Amour du recueillement et de la prière

François parlait peu et, pour faire sa prière et offrir ses sacrilices, aimait se cacher, même de Jacinthe et de moi. Plus d'une fois nous le surprenions derrière un mur ou un buisson où il s'était retiré en cachette, à genoux, à prier ou à penser à Notre Seigneur, si triste à cause de tant de péchés comme il disait. Si je lui demandais :

– François, pourquoi ne me dis-tu pas de prier avec toi et aussi avec Jacinthe ?

– Je préfère, répondait-il, prier tout seul, afin de penser et de consoler Notre Seigneur qui est si triste !

Un jour, je lui demandai :

– François, qu'est-ce que tu aimes le mieux: consoler Notre Seigneur ou convertir les pécheurs afin qu'il n'y ait plus d'âmes qui vont en enfer?

– J'aime mieux consoler Notre Seigneur. Tu n'as pas remarqué combien Notre Dame, le mois dernier, est devenue triste lorsqu'Elle nous a dit qu'il ne fallait plus offenser Dieu, Notre Seigneur, car Il est déjà trop offensé? Je voudrais consoler Notre Seigneur et, ensuite, convertir les pécheurs afin qu'ils ne l'offensent plus.

Lorsqu'il allait à l'école, quelquefois en arrivant à Fatima, il me disait :

– Ecoute, tu vas à l'école. Moi je reste ici dans l'église près de ' Jésus caché '. Ce n'est pas la peine pour moi d'apprendre à lire. D'ici peu je vais aller au Ciel. Lorsque tu reviendras, viens m'appeler ici.

Le Saint-Sacrement était alors à l'entrée de l'église du côté gauche. Il se mettait entre les fonts baptismaux et l'autel et c'est là que je le retrouvais lorsque je revenais. (Le Saint-Sacrement se trouvait là à cause des travaux faits à l'église).

Lorsqu'il tomba malade, il me disait quelquefois, quand je passais chez lui en me rendant à l'école :

– Ecoute, va à l'église et présente à ' Jésus caché ', toutes mes salutations ! Ce que je regrette le plus, c'est de ne pouvoir y aller et rester quelques moments avec Jésus caché.

Un jour, en arrivant près de sa maison, je pris congé d'un groupe d'enfants de l'école qui venaient avec moi, puis j'entrai pour lui rendre visite ainsi qu'à sa sœur. Comme il avait entendu du bruit, il me demanda:

– Tu venais avec tous ceux-là ?

– Oui.

– Ne va pas avec eux ! Tu pourrais apprendre à faire des péchés. Lorsque tu sors de l'école, va passer un moment auprès de ' Jésus caché ' et, ensuite, reviens toute seule.

Un jour, je lui demandai :

– François, te sens-tu très mal ?

– Oui ! Mais je souffre pour consoler Notre Seigneur.

Un jour, en entrant avec Jacinthe dans sa chambre, il nous dit :

– Aujourd'hui, parlez peu ! J'ai très mal à la tête.

– N'oublie pas de faire l'offrande pour les pécheurs, lui dit Jacinthe.

– Oui, mais d'abord j'offre cela pour consoler Notre Seigneur et Notre Dame, et ensuite je l'offre pour les pécheurs et pour le Saint-Père.

Un autre jour, en arrivant, je le trouvai très content.

– Tu vas mieux ?

– Non, dit-il, je me sens beaucoup plus mal, Il me reste peu de temps pour aller au Ciel. Là, je vais consoler beaucoup Notre Seigneur et Notre Dame. Jacinthe, elle, va prier beaucoup pour les pécheurs, pour le Saint-Père et pour toi. Toi, tu vas rester ici parce que Notre Dame le veut. Ecoute, fais tout ce qu'Elle te dira.

Tandis que Jacinthe paraissait préoccupée par l'unique pensée de convertir les pécheurs et de préserver les âmes de l'enfer, lui paraissait penser seulement à consoler Notre Seigneur et Notre Dame, qui lui avaient paru si tristes.

13. Vision du démon

Il y a un fait bien différent dont je me souviens maintenant. Nous nous trouvions un jour, à un endroit appelé la Pedreira et, pendant que les brebis paissaient, nous sautions de rocher en rocher, en faisant résonner notre voix au fond de ces grands ravins. François, comme c'était son habitude, se retira dans le creux d'un rocher. Après un long moment, nous l'entendîmes crier, nous appeler et invoquer Notre Dame.

Affligées, en pensant qu'il lui était arrivé quelque chose, nous nous mîmes à le chercher en l'appelant :

– Où es-tu ?

– Ici ! Ici !

Mais cela nous prit encore du temps pour pouvoir le retrouver. Enfin, nous le rencontrâmes tremblant de peur, encore à genoux, tout afligé et incapable de se mettre debout.

– Qu'as-tu ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

La voix à demi suffoquée par la peur, il dit :

– C’était une de ces grandes bêtes qui étaient dans l’enfer, qui se trouvait ici, jetant du feu !

Je ne vis rien, ni Jacinthe. Aussi, je me mis à rire et je lui dis :

– Tu ne veux jamais penser à l’enfer, afin de ne pas avoir peur, et maintenant, tu es le premier à avoir peur !

Lorsque Jacinthe se montrait plus impressionnée en se souvenant de l’enfer, il avait l’habitude de lui dire :

– Ne pense pas tant à l’enfer ! Pense plutôt à Notre Seigneur et à Notre Dame. Moi je n’y pense pas pour ne pas avoir peur.

Il n’était pas peureux du tout. Le soir, il se rendait seul à n’importe quel endroit obscur sans difficulté. Il jouait avec les lézards, les couleuvres qu’il trouvait ; il les faisait s’enrouler autour d’un bâton ; il versait, dans le creux des pierres, du lait des brebis pour les faire boire. Il se glissait dans les grottes à la recherche de terriers de renards, de lapins, de genettes, etc.

14. Fioretti de Fatima

Il aimait beaucoup les petits oiseaux. Il ne pouvait supporter qu’on volât leurs nids. Il émiettait toujours une partie du pain qu’il emportait pour son repas au-dessus des pierres pour leur donner à manger. En s’éloignant, il les appelait, comme s’ils le comprenaient, et il voulait que personne approchât pour ne pas leur faire peur !

– Pauvres petits, vous avez tellement faim – disait-il en parlant avec eux. Venez, venez manger !

Et eux, avec leur regard vif, ne se faisaient pas prier et venaient en grand nombre. C’était alors sa joie de les voir voler au sommet des arbres, le gésier plein, chanter et pépier à tue-tête, tandis qu’il les imitait avec art, faisant chœur avec eux.

Un jour, nous rencontrâmes un petit garçon qui tenait dans sa main un petit oiseau qu’il avait attrapé. Plein de pitié, François lui promit deux sous s’il le laissait s’envoler. Le garçon accepta le contrat, mais, d’abord, il voulait avoir l’argent en main. François retourna alors à la maison, de Lagoa da Carreira, qui se trouve un peu plus bas que la Cova da Iria, pour chercher les deux sous, afin de libérer le prisonnier. Quand il le vit s’envoler, il battit des mains de contentement et dit :

– Fais attention, ne te laisse plus attraper.

Il y avait là, une petite vieille que nous appelions Tante Maria Carreira. Ses fils l'envoyaient quelquefois faire paître un troupeau de chèvres et de brebis. Ces dernières, peu domestiquées, s'éloignaient quelquefois dans toutes les directions.Lorsque nous la rencontrions ainsi en peine, François était le premier à venir à son aide. Il l'aidait à conduire le troupeau au pâturage et ramenait les bêtes qui s'étaient dispersées. La pauvre vieille se répandait en mille remerciements et l'appelait son ange gardien.

Lorsque des malades passaient, il en ressentait beaucoup de peine et disait :

– Je ne peux pas voir ces gens comme ça ! Cela me fait tellement de peine !

Quand on nous appelait pour parler à quelques personnes qui nous cherchaient, il demandait si c'étaient des malades et disait :

– Si ce sont des malades, je n'y vais pas ! ils me font trop de peine ! Dites-leur que je prie pour eux.

On voulut nous emmener un jour à Montelo, chez un homme appelé Joaquim Chapeleta. François ne voulut pas y aller.

– Je n'irai pas, dit-il, je ne peux pas voir ces gens qui veulent parler sans pouvoir le faire.

(Cet homme avait sa mère qui était muette).

Lorsque je revins le soir avec Jacinthe, je demandai à ma tante où il était :

– Je ne sais pas. Je me suis fatiguée à le chercher cet après-midi. Il y a des dames qui sont venues et qui voulaient vous voir. Vous n'étiez pas là. Il a disparu et n'a plus reparu. Maintenant, cherchez-le vous-mêmes.

Nous nous assîmes un peu sur un banc de la cuisine, dans l'idée d'aller ensuite à Loca do Cabeço, ne doutant pas qu'il y serait. Mais ma tante venait à peine de sortir de la maison qu'il nous parla par un petit trou qu'il y avait dans le plancher du grenier.

Il était monté là lorsqu'il avait entendu venir du monde. De là il avait vu tout ce qui s'était passé et il nous dit ensuite :

– Il y avait tant de personnes ! Dieu me garde de me trouver seul ici ! Qu'est-ce que je pouvais leur dire ?

(Il y avait dans la cuisine une trappe, par où il était facile de monter au grenier en mettant une chaise sur la table).

15. Autres faits

Comme je l'ai déjà dit, ma tante vendit son troupeau avant que ma mère ne vendît le sien. A partir de ce moment, le matin avant de sortir, j'avertissais Jacinthe et François du lieu de pâture où j'allais, et eux, dès qu'ils pouvaient s'échapper, ils venaient me retrouver.

Un jour, en arrivant, je les trouvai déjà là à m'attendre.

– Ah ! comment êtes-vous venus si tôt ?

– Je suis venu, – répondit François, – parce que je ne sais ce qui m'arrive : avant je ne me souciais pas de toi, je venais à cause de Jacinthe, mais maintenant, le matin, je ne peux plus dormir, ayant hâte de venir près de toi.

Quand furent passés les jours des Apparitions des 13, la veille des autres jours 13, il nous disait :

– Ecoutez, demain de bonne heure je m'échapperai par le jardin pour aller à Lapa do Cabeço, et aussitôt que vous le pourrez, venez m'y rejoindre.

Ah, mon Dieu ! J'étais déjà en train d'écrire au sujet de sa maladie, si proche de sa mort, et maintenant je vois que je reviens aux joyeux temps passés à la campagne, parmi les doux chants des oiseaux. J'en demande pardon. J'écris ici ce dont je me souviens, à la manière du crabe qui marche en arrière, puis en avant, sans se préoccuper du but à atteindre. Je laisse le travail pour le Père Galamba, si par hasard, il veut faire son profit de ceci. Je suppose que ce sera très peu ou rien du tout.

Je reviens donc à sa maladie, mais auparavant, il y a encore une autre chose, au sujet de son court séjour à l'école.

Je sortais un jour de la maison et je rencontrai ma sœur Thérèse, mariée depuis peu de temps à Lomba. Elle venait, à la demande d'une femme d'un petit hameau voisin, dont le fils avait été arrêté parce qu'on l'avait accusé de je ne sais quel crime, pour lequel, si on ne démontrait pas son innocence, il serait condamné à la déportation ou, du moins, à un grand nombre d'années de prison. Elle me demandait donc avec insistance, au nom de la pauvre femme à qui elle voulait faire plaisir, d'obtenir pour elle cette grâce de Notre Dame. Le message reçu, je partis à l'école et, en chemin, je racontai à mes cousins ce qui s'était passé. En arrivant à Fatima, François me dit :

– Écoute, pendant que tu vas à l'école, moi je reste avec Jésus caché et là, je lui demanderai cela.

En sortant de l'école, je suis allée l'appeler et lui demandai :

– As-tu demandé cette grâce à Notre Seigneur ?

– Oui, je l'ai demandée. Dis à ta sœur Thérèse que dans quelques jours il reviendra chez lui.

Effectivement, quelques jours après, le pauvre garçon était chez lui, et le 13, il était avec toute sa famille pour remercier Notre Dame de la grâce reçue.

Un autre jour, en sortant de la maison, je remarquai que François marchait très lentement.

– Qu'as-tu ? lui demandai-je. On dirait que tu ne peux pas marcher ?

– J'ai très mal à la tête et il me semble que je vais tomber.

– Alors, ne viens pas, reste à la maison.

– Non ! J'aime mieux rester à l'église avec Jésus caché pendant que tu iras à l'école.

Un de ces jours, alors que François, déjà malade, avait encore la force de faire une promenade, j'allai avec lui à la Lapa do Cabeço et aux Valinhos. Au retour, en arrivant à la maison, nous la trouvâmes pleine de gens ; et une pauvre femme, près d'une table, faisait semblant de bénir d'innombrables objets de piété : chapelets, médailles, crucifix, etc. Jacinthe et moi, nous fûmes tout de suite entourées de nombreuses personnes qui voulaient nous interroger. François fut appelé par cette ' bénisseuse ' qui l'invita à l'aider.

– Je ne peux pas bénir, – lui répondit-il sérieusement, – et vous non plus ! Ce sont seulement les prêtres qui peuvent le faire.

La phrase du petit se répandit immédiatement parmi la foule, comme si elle avait résonné au moyen d'un porte-voix, et la pauvre femme dut se retirer immédiatement, au milieu des insultes de ceux qui exigeaient d'elle les objets qu'ils venaient de lui remettre.

J'ai déjà dit, dans un écrit sur Jacinthe, comment il réussit encore à aller une fois ou l'autre à la Cova da Iria, comment il s'était servi de la corde et me l'avait remise, comment, un jour de chaleur suffocante, il avait été le premier à offrir le sacrifice de ne pas boire, et comment, parfois, il rappelait à sa sœur l'idée de souffrir pour les pécheurs, etc. Je suppose qu'il n'est donc pas nécessaire de le répéter ici.

Un jour, je lui tenais compagnie auprès de son lit avec Jacinthe, qui s'était levée un peu. Soudain, sa sœur Thérèse vint nous aver-

tir qu'il y avait sur la route une foule de gens qui certainement nous cherchaient. Aussitôt qu'elle fut sortie je lui dis :

– Bien, vous autres recevez-les ! Moi je vais me cacher.

Jacinthe réussit à courir encore derrière moi et nous nous mîmes dans un tonneau retourné qui se trouvait près de la porte qui donne sur le jardin. Nous n'avons pas tardé à entendre le bruit des personnes qui, entrant pour voir la maison, sortirent dans le jardin et vinrent même s'appuyer sur le dit tonneau qui nous sauva parce qu'il était retourné du côté opposé.

Lorsque nous nous sommes rendu compte qu'ils étaient partis, nous sommes sorties de notre cachette et nous sommes allées trouver François qui nous informa de ce qui s'était passé.

– Il y avait beaucoup de gens qui voulaient que je leur dise où vous vous trouviez, mais moi je ne le savais pas non plus. Ils voulaient nous voir et nous demander beaucoup de choses. Il y avait aussi une femme de Alqueidão qui demandait la guérison d'un malade et la conversion d'un pécheur. Moi, je vais prier pour cette femme. Vous, priez pour les autres, qui étaient nombreux.

Cette femme revint, quelque temps après la mort de François. Elle me demanda où était sa tombe, car elle voulait aller le remercier des deux grâces qu'elle lui avait demandées.

Nous allions un jour à la Cova da Iria, et peu après la sortie d'Aljustrel, nous fûmes surpris par un groupe de gens à un tournant de la route, qui, pour mieux nous voir et mieux nous entendre, nous mirent, Jacinthe et moi, au-dessus d'un mur. François refusa de se laisser mettre en haut comme s'il avait peur de tomber. Ensuite il réussit à s'échapper peu à peu, et il s'adossa contre un vieux mur qui se trouvait en face.

Une pauvre femme et un garçon, en voyant qu'ils ne pouvaient pas nous parler en particulier, comme ils le désiraient, allèrent s'agenouiller devant lui pour demander de leur obtenir de Notre Dame la guérison du père et, pour le fils la faveur de ne pas aller à la guerre (c'était la mère et le fils). François s'agenouilla aussi, enleva son bonnet et leur demanda s'ils voulaient dire le chapelet avec lui. Ils acceptèrent et se mirent à prier. Bientôt tous ces gens, laissant là les questions curieuses, se mirent aussi à genoux pour prier. Ensuite, ils nous accompagnèrent à la Cova da Iria. En chemin, ils récitèrent avec nous un autre chapelet et là, au lieu même, ils en récitèrent un autre et ils prirent congé de nous, satisfaits. La pauvre

femme promit de revenir remercier Notre Dame si elle obtenait les grâces qu'elle avait demandées. Et elle revint plusieurs fois, accompagnée non seulement de son fils mais aussi de son mari, déjà en bonne santé. (C'étaient des gens de la paroisse de St-Mamède et nous les appelions les Casaleiros).

16. François tombe malade

Pendant sa maladie, François se montra toujours joyeux et content. Quelquefois je lui demandais :

– Tu souffres beaucoup, François ?

– Assez ! Mais peu importe. Je souffre pour consoler Notre Seigneur et ensuite, dans peu de temps, j'irai au Ciel !

– Là, tu n'oublieras pas de demander à Notre Dame qu'Elle m'emmène aussi rapidement là-Haut.

– Cela, je ne le demanderai pas. Tu sais bien qu'Elle ne te veut pas là maintenant.

La veille de sa mort, il me dit :

– Écoute, je suis très mal, il me manque peu de temps pour aller au ciel.

– Alors, attention ! N'oublie pas de prier beaucoup là-Haut pour les pécheurs, pour le Saint-Père, pour moi et pour Jacinthe.

– Oui, je veux bien, mais écoute, ces choses-là demande les plutôt à Jacinthe, car j'ai peur d'oublier lorsque je verrai Notre Seigneur ! Et avant tout, je veux Le consoler.

Un jour, très tôt le matin, sa sœur Thérèse vint m'appeler:

– Viens vite ! François se trouve très mal et il dit qu'il veut te dire quelque chose !

Je m'habillai à la hâte et j'y allai, il demanda à sa mère et à ses frères de sortir de la chambre, car c'était un secret qu'il voulait me dire. Ils sortirent et il me dit :

– C'est que je vais me confesser pour communier et mourir ensuite. Je voudrais que tu me dises si tu m'as vu faire quelque péché, et que tu ailles demander à Jacinthe si elle m'a vu en faire.

– Tu as désobéi quelquefois à ta mère, lui répondis-je, quand elle te disait de rester à la maison et que tu t'échappais pour venir près de moi ou pour aller te cacher.

– C'est vrai, j'ai commis celui-là. Maintenant, va demander à Jacinthe si elle se souvient d'autre chose.

J'y allai, et après avoir réfléchi, Jacinthe me répondit :

– Ecoute, dis-lui que juste avant les Apparitions de Notre Dame, il a volé un ' tostão ' à notre père pour acheter l'harmonica de José Marto de Casa Velha, et que, lorsque les garçons d'Aljustrel ont jeté des pierres à ceux de Boleiros, lui aussi en a jeté quelques-unes.

Lorsque je lui fis la commission de sa sœur, il me répondit :

– Ceux-là, je les ai déjà confessés, mais je vais les confesser de nouveau. C'est peut-être à cause de ces péchés que j'ai faits, que Notre Seigneur est si triste ! Mais moi, même, si je ne mourais pas, jamais plus je ne recommencerais à les faire. Maintenant, je les regrette.

Et joignant les mains, il dit alors cette oraison : « O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'enfer, emmenez au Paradis toutes les âmes, surtout celles qui en ont le plus besoin. »

– Écoute, prie aussi Notre Seigneur pour qu'Il me pardonne mes péchés.

– Oui, je prierai, sois tranquille. Si Notre Seigneur ne te les avait pas déjà pardonnés, Notre Dame n'aurait pas dit, l'autre jour encore à Jacinthe, qu'elle viendrait te chercher bientôt pour aller au Ciel ? Maintenant, je vais à la messe et je vais prier Jésus caché, pour toi.

– Écoute, demande-Lui que Mr le Curé vienne me donner la Sainte Communion.

– Oui, je le ferai.

Lorsque je revins de l'église, Jacinthe s'était déjà levée et était assise sur son lit. Immédiatement en me voyant, il me demanda :

– As-tu demandé à Jésus caché que Mr le Curé me donne la Sainte Communion ?

– Je l'ai demandé.

– Après, au Ciel je prierai pour toi.

– Tu prieras pour moi ? L'autre jour, tu m'as dit que tu ne prierais pas.

– C'était pour que tu ailles bientôt au Ciel. Mais, si tu veux, je le demanderai, et après Notre Dame fera comme Elle voudra.

– Oui, je le veux. Demande-le donc.

– Eh bien, oui, sois tranquille, je le demanderai.

Je les laissai pour m'en aller à mes occupations quotidiennes de travail et d'école. En revenant le soir, il était rayonnant de joie. Il s'était confessé et Mr le Curé lui avait promis de lui apporter la Sainte

Communion le lendemain. Après avoir communié, la journée suivante, il disait à sa petite sœur :

– Aujourd'hui, je suis plus heureux que toi, parce que j'ai dans ma poitrine Jésus caché. Je m'en vais au Ciel, et là, je vais prier beaucoup Notre Seigneur et Notre Dame pour qu'ils vous emmènent aussi là-Haut bien vite.

Ce jour-là, je le passai presque entièrement près de son lit avec Jacinthe. Comme il ne pouvait déjà plus prier, il nous demanda de réciter le chapelet pour lui. Ensuite, il me dit :

– Sûrement, au Ciel, tu me manqueras beaucoup ! Comme j'aimerais que Notre Dame t'emmène aussi là-Haut bientôt !

– Je ne te manquerai pas. Quelle idée! Auprès de Notre Seigneur et de Notre Dame qui sont si bons!

– Oui, c'est vrai. Si ça se trouve, je n'y penserai même pas !

Et maintenant j'ajoute :

– Peut-être qu'il n'y pense même plus ! Patience !!!

17. Sainte Mort

Il faisait nuit, quand je pris congé de lui.

– François, adieu ! Si tu t'en vas au Ciel cette nuit, ne m'oublie pas là-Haut, tu m'entends ?

– Non, je ne t'oublierai pas, sois tranquille.

Et, me prenant la main droite, il la serra avec force pendant un long moment, me regardant, les larmes aux yeux.

– Veux-tu encore quelque chose de plus ? – lui demandai-je, avec les larmes qui coulaient aussi sur mes joues.

– Non, me répondit-il, d'une voix éteinte.

Comme la scène commençait à devenir trop émouvante, ma tante me fit sortir de la chambre.

– Alors, adieu, François ! Au Ciel !

– Adieu, au Ciel !...

Et le Ciel s'approchait pour lui. Il s'y envola le jour suivant ([10]), dans les bras de Notre Mère du Ciel.

Ma peine ne peut se décrire. C'est une triste épine qui me perce encore le cœur après tant d'années. C'est le souvenir du passé qui résonne toujours dans l'éternité.

([10]) *Ce «jour suivant» fut le 4 avril 1919.*

Il faisait nuit... et paisiblement je rêvais
Qu'en ce jour de fête si désiré,
Une union céleste en grande pompe
Entre nous et les Anges se déroulait !

Quelle couronne d'or, si belle soit-elle,
Des plus belles fleurs que la terre produit,
Pourrait égaler celle que le Ciel offrirait
A l'angélique fraîcheur que son souvenir laissait.

Des lèvres maternelles ... la joie, le sourire !
Dans le céleste paradis ... il vit en Dieu !
D'amour enchanté, de joies souveraines,
Il passa ces années... si brèves... Adieu !!!

18. Autres chansons

Comme le rév. Père Galamba désire connaitre les vers profanes que nous chantions, et que j'en ai déjà écrits quelques-uns en racontant l'histoire de François, avant de commencer un autre sujet, je vais en écrire ici quelques autres afin qu'il puisse choisir ce qui, par hasard, pourrait lui être utile à quelque chose.

LA MONTAGNARDE

Montagnarde, montagnarde,
Aux yeux couleur de châtaigne,
Qui t'a donné, montagnarde,
De semblables charmes ?
De semblables charmes,
Je n'en ai jamais vu de pareils !
Montagnarde, montagnarde,
Aie pitié de moi,
Montagnarde, montagnarde,
Aie pitié de moi !!!

Montagnarde, montagnarde,
A la poitrine, couleur de rose,
Qui t'a donné, montagnarde,

Une si délicate couleur ?
Une couleur si délicate,
Jamais je n'en vis de pareille ! etc...

(Finir tous les couplets comme le premier).

Montagnarde, montagnarde,
A la jupe volante,
Qui t'a donné, montagnarde,
D'être si élégante ?
D'être si élégante
Jamais je n'en vis de pareille ! etc...
Montagnarde, montagnarde,
Toute parée d'or,
Qui t'a donné, montagnarde,
Une jupe si large ?
Une jupe si large
Jamais je n'en vis de pareille! etc...

FAIS ATTENTION

Si tu vas à la montagne,
Vas-y doucement,
Prends garde de ne pas tomber
Dans quelque petit ravin !
Dans quelque petit ravin,
Je ne tomberai pas,
Car les montagnardes
Viendront à mon aide.
Viendront à mon aide,
Qu'elles le veuillent ou non,
Montagnardes, de mon cœur !!!

Viendront à mon aide,
Viendront à mon aide,
Ce sont les montagnardes,
Bonnes pour aimer !
Bonnes pour aimer,
Qu'elles le veuillent ou non,
Montagnardes, de mon cœur !!!

II. HISTOIRE DES APPARITIONS

PREFACE

Maintenant, Excellence, ce sera la page la plus douloureuse de celles que vous m'avez demandé d'écrire. Après que Votre Excellence m'ait demandé en particulier de décrire les Apparitions de l'Ange, avec tous leurs détails et particularités et, autant que possible, mes propres réactions intimes, voici le R. P. Galamba qui demande que Votre Excellence me donne l'ordre de décrire les Apparitions de Notre Dame.

– Commandez-lui, Excellence, vous disait-il récemment à Valença, commandez-lui d'écrire tout... mais tout. Elle aura beaucoup à souffrir au Purgatoire, pour avoir gardé le silence sur tant de choses !

Sur ce point, je ne crains pas du tout de faire du Purgatoire. J'ai toujours obéi, et l'obéissance ne peut mériter ni peine ni châtiment. Premièrement, j'ai obéi aux mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint, ensuite aux ordres de ceux qui me parlaient en Son Nom. Me taire a même été le premier ordre et le premier conseil que le Bon Dieu ait daigné me donner, par le moyen de Votre Excellence. Et, contente et heureuse, je me souvenais des paroles des temps passés, du Vénérable Prêtre, Mr le Curé de Torres Novas :

– Tout le secret du Roi, ma fille, est dans son intérieur.

Et, commençant à en comprendre le sens, je disais :

– Mon secret est pour moi.

Maintenant, je ne dis plus cela. Immolée sur l'autel de l'obéissance, je dis :

– Mon secret appartient à Dieu. Je l'ai remis entre Ses mains, qu'Il en fasse ce qui lui plaira.

Le R. P. Galamba disait donc :

– Monseigneur l'Evêque, dites-lui de tout dire, tout, de ne rien cacher.

Et vous, Excellence, assisté certainement par l'Esprit-Saint, vous avez prononcé cette phrase :

– Cela, je ne l'ordonne pas. Je ne veux pas me mêler de ce qui est secret ([11]).

Grâce à Dieu ! Un autre ordre aurait été pour moi une source de perplexités et de scrupules. Devant un ordre contraire, je me demanderais à moi-même des miliers de fois : A qui dois-je obéir, à Dieu ou à Son représentant ? Faute de trouver une solution, j'aurais demeuré dans de véritables tortures intimes.

Après, Excellence, vous avez continué à parler au nom de Dieu.

– Ma Sœur, écrivez les Apparitions de l'Ange et celles de Notre Dame, parce que, ma Sœur, c'est pour la gloire de Dieu et de Notre Dame.

Comme Dieu est bon ! Il est le Dieu de paix, et par ce chemin Il conduit tous ceux qui se confient en Lui.

Je commence alors ma nouvelle tâche, et j'accomplirai les ordres de Votre Excellence, et les désirs du Rév Père Galamba. Excepté la partie du secret, qu'il ne m'est pas permis pour l'instant de révéler, je dirai tout. Délibérement, je ne laisserai rien de côté. Il est possible toutefois qu'il m'échappe certains petits détails de moindre importance.

1. Les apparitions de l'Ange

Autant que je puisse plus ou moins me rendre compte, il me semble que ce fut en 1915 qu'eut lieu cette première Apparition, que je crois être celle de l'Ange. Il n'osa pas toutefois se manifester tout à fait à ce moment. D'après le temps qu'il faisait, je crois que cela a dû se situer entre avril et octobre 1915.

Sur le versant du Cabeço, qui est tourné vers le sud, au moment de réciter le chapelet en compagnie de trois de mes compagnes, Thérèse Matias, Marie Rose Matias sa sœur, et Marie Justino du lieu de Casa Velha, je vis, au-dessus des arbres de la vallée qui s'étendait à nos pieds, planer comme un nuage plus blanc que la neige, quelque chose de transparent, ayant forme humaine. Mes compagnes me demandèrent ce que c'était. Je leur répondis que je ne savais pas. Le même phénomène se reproduisit encore deux fois à des jours différents.

([11]) *C'est la raison pour laquelle Lucie ne décrit pas ici, la troisième partie du secret.*

Cette Apparition me laissa dans l'esprit une impression que je ne saurais expliquer. Peu à peu cette impression disparut et je crois qu'avec le temps, j'aurais fini par l'oublier complètement sans les évènements qui suivirent.

Je ne peux pas préciser les dates avec exactitude, car, à cette époque, je ne savais pas encore compter les années, ni même les mois, ni même les jours de la semaine. Il me semble malgré tout que ce devait être au printemps de 1916, que l'Ange nous apparut la première fois à notre Loca du Cabeço.

J'ai déjà mentionné, dans l'écrit sur Jacinthe, comment ce jour-là, nous étions montés sur le versant à la recherche d'un abri, et comment, après avoir goûté et prié, nous avions commencé à voir à quelque distance, au-dessus des arbres qui s'étendaient vers l'est, une lumière plus blanche que la neige, ayant la forme d'un jeune homme, lumière transparente, plus brillante qu'un cristal traversé par les rayons du soleil. A mesure que l'Apparition s'approchait, nous pouvions mieux distinguer ses traits. Nous étions surpris, et à demi absorbés. Nous ne disions mot.

En arrivant près de nous, l'Ange nous dit :

– N'ayez pas peur. Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi.

Et s'agenouillant à terre, il baissa le front jusqu'au sol. Poussés par un mouvement surnaturel, nous l'imitâmes et nous répétâmes les paroles que nous lui entendions prononcer :

– Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je Vous aime. Je Vous demande pardon pour tous ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne Vous aiment pas.

Après avoir répété cette prière trois fois, il se releva et nous dit :

– Priez ainsi. Les cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs aux voix de vos supplications.

Et il disparut.

L'atmosphère de surnaturel qui nous enveloppait était si intense que, pendant un grand moment, nous nous rendions à peine compte de notre propre existence.

Nous restions dans la position où l'Ange nous avait laissés, répétant toujours la même prière. La présence de Dieu se faisait sentir d'une manière si intense et si intime, que nous n'osions même plus parler entre nous. Le lendemain, nous sentions encore notre esprit enveloppé dans cette atmosphère qui ne disparut que très lentement.

Aucun de nous ne pensa à parler de cette Apparition, ni à recommander le secret aux autres. L'Apparition nous l'imposait par elle-même. C'était si intime qu'il nous était difficile de prononcer sur elle le moindre mot. Elle nous fit peut-être plus d'impression, parce que c'était la première.

La seconde a dû avoir lieu au cœur de l'été. Pendant les jours de grande chaleur, alors que nous revenions avec le troupeau, au milieu de la matinée, pour le sortir de nouveau le soir seulement.

Nous passions alors les heures de la sieste, à l'ombre des arbres qui entouraient le puits déjà plusieurs fois mentionné. Soudain, nous vîmes le même Ange près de nous.

– Que faites-vous ? Priez ! Priez beaucoup ! Les cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. Offrez constamment au Très-Haut des prières et des sacrifices.

– Comment devons-nous nous sacrifier ? – demandai-je.

– De tout ce que vous pourrez, offrez un sacrifice en acte de réparation, pour les péchés dont Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs. De cette manière, vous attirerez la paix sur votre Patrie. Je suis son Ange Gardien, l'Ange du Portugal. Surtout acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur vous enverra.

Ces paroles de l'Ange se gravèrent dans notre esprit comme une lumière qui nous faisait comprendre qui est Dieu, combien Il nous aime et veut être aimé de nous, la valeur du sacrifice, et combien celui-ci lui est agréable, comment, par égard pour lui, Dieu convertit les pécheurs. C'est pourquoi, à partir de ce moment, nous avons commencé à offrir au Seigneur tout ce qui nous mortifiait, mais sans chercher à nous imposer d'autres mortifications ou pénitences, à l'exception des heures que nous passions prosternés sur le sol, à répéter la prière que l'Ange nous avait apprise.

La troisième Apparition a dû avoir lieu en octobre ou fin septembre, parce que nous n'allions déjà plus passer les heures de la sieste à la maison.

Comme je l'ai déjà dit dans l'écrit sur Jacinthe, nous étions allés de la Pregueira, (c'est une petite oliveraie qui appartient à mes parents) à Lapa, en contournant la pente de la colline du côté d'Aljustrel et de la Casa Velha. Nous avions récité là notre chapelet et la prière que l'Ange nous avait apprise à la première Apparition.

C'est alors qu'il nous apparut pour la troisième fois, tenant dans ses mains un calice et, au-dessus de lui, une Hostie d'où tombait dans le calice quelques gouttes de sang. Laissant le calice et l'Hostie suspendus dans l'air, il se prosterna jusqu'à terre et répéta trois fois cette prière :

– Très Sainte Trinité, Père, Fils, Saint-Esprit, je Vous adore profondément, et Vous offre le très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences dont il est Lui-même offensé et, par les mérites infinis de son très Saint Cœur, et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

Puis, se relevant, il prit de nouveau dans ses mains le calice et l'Hostie, me donna l'Hostie, et donna le contenu du calice à Jacinthe et à François, en disant en même temps :

– Prenez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ, horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu.

Il se prosterna de nouveau jusqu'à terre et répéta avec nous encore trois fois la même prière :

– Très Sainte Trinité, etc.

Puis il disparut.

Poussés par la force du surnaturel qui nous enveloppait, nous avions imité l'Ange en tout, c'est-à-dire, que nous nous étions prosternés comme lui, et avions répété les prières qu'Il disait. La force de la présence de Dieu était si intense, qu'elle nous absorbait et nous annihilait presque complètement. Elle semblait même nous priver de l'usage de nos sens corporels, et cela pendant un long espace de temps. Au cours de ces jours-là, nous exécutions les actions matérielles, comme poussés par la même force surnaturelle qui nous y portait. La paix et la joie que nous ressentions étaient grandes, mais seulement intérieures, notre âme complètement concentrée en Dieu. L'abattement physique qui nous prostrait était grand aussi.

2. Silence de Lucie

Je ne sais pourquoi, les Apparitions de Notre Dame produisaient en nous des effets bien différents. La même joie intime, la même paix et le même bonheur, mais, au lieu de cet abattement physique, une certaine vivacité expansive, au lieu de cet anéantissement en la Divine présence, une joie immense, au lieu de cette difficulté à parler, un certain enthousiasme communicatif. Malgré ces sentiments, je sentais l'inspiration de me taire, surtout sur certaines choses.

Dans les interrogatoires, je sentais une inspiration intime qui m'indiquait les réponses que je devais faire, sans manquer à la vérité et sans découvrir ce qui devait alors rester caché. Sur ce point, il me reste seulement un doute: N'aurais-je pas dû tout dire à l'interrogatoire canonique? Mais je n'éprouve pas de scrupule de m'être tue, car, à ce moment-là, je n'avais pas encore connaissance de l'importance de cet interrogatoire. Je l'avais pris comme un de ceux auxquels j'étais habituée. J'ai simplement trouvé étrange l'ordre qu'on me donnait de prêter serment, mais comme c'était le confesseur qui me l'ordonnait, je jurai de dire la vérité, et je le fis sans difficulté. Je soupçonnais à peine, à ce moment, ce que le démon allait tirer de tout cela pour me tourmenter plus tard avec des scrupules sans fin. Mais grâce à Dieu, tout cela est passé.

Il y a encore une autre raison qui me confirme dans l'idée que j'ai bien fait de me taire. Au cours de l'interrogatoire canonique, un des inquisiteurs, le Rev. Père Marques dos Santos, pensa qu'il pouvait allonger la liste de ses questions, et commença à entrer davantage en profondeur. Avant de répondre, par un simple coup d'oeil j'interrogeai mon confesseur. Le Révérend Père me tira d'embarras, répondant à ma place. Il rappela à l'interlocuteur qu'il dépassait les droits qui lui étaient donnés.

Presque la même chose m'arriva à l'interrogatoire de Monsieur le Professeur Fischer. Autorisé par Votre Excellence, et par la révérende Mère Provinciale, il semblait avoir le droit de tout me demander. Mais, grâce à Dieu, il vint accompagné de mon confesseur. A un certain moment, il me posa une question bien étudiée sur le secret. Je me sentis perplexe, sans savoir quoi répondre. Un regard vers mon confesseur, il me comprit et répondit pour moi. L'enquêteur comprit aussi et il se contenta de me cacher le visage avec une revue qu'il avait devant lui.

Ainsi Dieu me montrait que le moment choisi par Lui n'était pas encore arrivé.

Je reviens donc au sujet des Apparitions de Notre Dame. Je ne m'étends pas à écrire sur les circonstances qui les précédèrent, ni sur celles qui les suivirent, étant donné que le Rév. Père Galamba m'a accordé la faveur de m'en dispenser.

3. 13 Mai

Le 13 mai 1917 – nous étions en train de jouer, François, Jacinthe et moi, en haut de la pente de la Cova da Iria, à construire un mur autour d'un buisson, quand soudain nous vîmes comme un éclair.

– Il vaut mieux retourner à la maison, dis-je à mes cousins, car voici des éclairs, il pourrait venir de l'orage.

– Oh oui !

Et nous commençâmes à descendre la pente, poussant les brebis en direction de la route. En arrivant plus ou moins à la moitié de la pente, à peu près à la hauteur d'un grand chêne-vert qui se trouvait là, nous vîmes un autre éclair et, après avoir fait encore quelques pas, nous vîmes, sur un petit chêne-vert, une Dame, toute vêtue de blanc, plus brillante que le soleil, irradiant une lumière plus claire et plus intense qu'un verre de cristal rempli d'eau cristalline, traversé par les rayons du soleil le plus ardent. Nous nous arrêtâmes surpris par cette Apparition. Nous étions si près que nous nous trouvions dans la lumière qui l'entourait, ou plutôt qui émanait d'Elle, peut-être à un mètre et demi de distance, plus ou moins.

Alors Notre Dame nous dit :

– N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal.

– D'où venez-vous, Madame ? lui demandai-je.

– Je suis du Ciel.

– Et que voulez-vous de moi ?

– Je suis venue vous demander de venir ici pendant six mois consécutifs, le 13, à cette même heure. Ensuite, je vous dirai qui je suis et ce que je veux. Après je reviendrai encore ici une septième fois ([12]).

([12]) *Cette «septième* fois» *eut lieu le 16 juin 1921, à la veille de son départ pour le collège de Vilar, à Porto. Ce fut une apparition avec message personnel pour Lucie. A cause de cela, elle ne la considéra pas comme importante.*

– Et moi aussi j'irai au Ciel ?

– Oui, tu iras.

– Et Jacinthe ?

– Aussi.

– Et François ?

– Aussi, mais il devra réciter beaucoup de chapelets.

Je me souvins alors de poser une question au sujet de deux jeunes filles qui étaient mortes depuis peu.

Elles étaient mes amies et elles venaient à la maison apprendre à tisser avec ma sœur aînée.

– Est-ce que Maria das Neves est déjà au Ciel ?

– Oui, elle y est.

Il me semble qu'elle devait avoir environ 16 ans.

– Et Amélia ?

– Elle sera au purgatoire jusqu'à la fin du monde.

Il me semble qu'elle devait avoir entre 18 et 20 ans.

– Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?

– Oui, nous le voulons.

– Vous aurez alors beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu sera votre réconfort.

C'est en prononçant ces dernières paroles (la grâce de Dieu, etc.) qu'Elle ouvrit pour la première fois les mains, et nous communiqua, comme par un reflet qui émanait d'elles, une lumière si intense que, pénétrant notre cœur et jusqu'au plus profond de notre âme, elle nous faisait nous voir nous-mêmes en Dieu qui était cette lumière, plus clairement que nous nous voyons dans le meilleur des miroirs. Alors, par une impulsion intérieure qui nous était communiquée, nous tombâmes à genoux et nous répétions intérieurement :

– Ô, Très Sainte Trinité, je vous adore. Mon Dieu, mon Dieu, je Vous aime dans le très Saint Sacrement.

Les premiers moments passés, Notre Dame ajouta :

– Récitez le chapelet tous les jours, afin d'obtenir la paix pour le monde et la fin de la guerre.

Ensuite, Elle commença à s'élever doucement, en direction du levant, jusqu'à disparaître dans l'immensité du ciel. La lumière qui

l'environnait, semblait lui ouvrir un chemin à travers les astres, ce qui nous a fait dire quelquefois, que nous avions vu s'ouvrir le ciel.

Il me semble avoir déjà dit, dans l'écrit sur Jacinthe ou dans une lettre, que la peur que nous ressentions n'était pas à proprement parler la peur de Notre Dame, mais bien la crainte d'un orage, que nous supposions menaçant et que nous voulions éviter. Les Apparitions de Notre Dame n'inspirent pas la crainte ou la peur, mais seulement la surprise.

Lorsqu'on me demandait si j'avais eu peur et que je disais ' oui ', je faisais allusion à la peur que j'avais eue des éclairs et de l'orage que je supposais proche. C'est cela que nous voulions fuir, car nous n'étions habitués à voir des éclairs qu'au moment d'un orage.

Les éclairs n'étaient pas vraiment des éclairs, mais bien le reflet d'une lumière qui s'approchait. C'est parce que nous avons vu cette lumière, que nous disions quelquefois que nous voyions venir Notre Dame, mais Notre Dame Elle-même nous ne pouvions la distinguer dans cette lumière que lorsqu'Elle était déjà au-dessus du chêne-vert.

C'est faute de savoir nous expliquer, et pour éviter les questions, que parfois nous avons dit que nous voyions venir Notre Dame, et d'autres fois que nous ne la voyions pas venir. Lorsque nous disions ' oui ', nous la voyions venir, nous faisions allusion au fait que nous voyions approcher cette lumière, qui finalement était Elle. Lorsque nous disions que nous ne La voyions pas venir, nous faisions allusion à Notre Dame Elle-même que nous ne voyions que lorsqu'Elle était déjà sur le chêne-vert.

4. 13 Juin

13 juin 1917. Après avoir récité le chapelet avec Jacinthe, François et d'autres personnes qui étaient présentes, nous vîmes de nouveau le reflet de la lumière qui s'approchait (ce que nous appelions éclair) et, ensuite, Notre Dame, sur le chêne-vert, tout comme au mois de mai.

– Que voulez-vous de moi ? – demandai-je.

– Je veux que vous veniez ici le 13 du mois prochain, que vous disiez le chapelet tous les jours et que vous appreniez à lire. Ensuite, je vous dirai ce que je veux.

Je demandai la guérison d'un malade.

– S'il se convertit, il sera guéri durant l'année.

– Je voudrais vous demander de nous emmener au ciel.

– Oui, Jacinthe et François, je les emmènerai bientôt mais toi, tu resteras ici pendant un certain temps. Jésus veut se servir de toi afin de me faire connaître et de me faire aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé ([13]).

– Je vais rester ici tout seule ? demandai-je avec peine.

– Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas, je ne t'abandonnerai jamais ! Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.

Ce fut au moment où Elle prononça ces dernières paroles qu'Elle ouvrit les mains et nous communiqua, pour la seconde fois, le reflet de cette lumière immense. En Elle, nous nous vîmes comme submergés en Dieu. Jacinthe et François paraissaient être dans la partie de cette lumière qui s'élevait vers le Ciel, et moi dans celle qui se répandait sur la terre. Devant la paume de la main droite de Notre Dame se trouvait un cœur, entouré d'épines qui semblaient s'y enfoncer. Nous avons compris que c'était le Cœur Immaculé de Marie, outragé par les péchés de l'humanité, qui demandait réparation.

Voici, Excellence, ce à quoi nous faisions allusion lorsque nous disions que Notre Dame nous avait révélé un secret en juin. Notre Dame ne nous avait pas demandé encore cette fois-là de garder le secret, mais nous sentions que Dieu nous y poussait.

5. 13 Juillet

13 juillet 1917. Quelques moments après notre arrivée à la Cova da Iria, près du chêne-vert, parmi une grande foule de gens, alors que nous récitions le chapelet, nous vîmes le reflet de la lumière habituelle et, ensuite, Notre Dame sur le chêne-vert.

– Que me voulez-vous ? demandai-je.

([13]) *Ici, Lucie, peut-être dans son empressement, omet la fin du paragraphe qui, dans d'autres documents, dit ceci : « A celui qui l'accepte (la dévotion au Cœur Immaculé de Marie), je promets le salut, et ces âmes seront aimées de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner Son Trône ».*

– Je veux que vous veniez ici le 13 du mois qui vient, que vous continuiez à réciter le chapelet tous les jours en l'honneur de Notre Dame du Rosaire, pour obtenir la paix du monde et la fin de la guerre, parce qu'Elle seule pourra vous secourir.

– Je voudrais vous demander de nous dire qui Vous êtes, et de faire un miracle afin que tous croient que Vous nous apparaissez.

– Continuez à venir ici tous les mois. En octobre, Je dirai qui Je suis, ce que Je veux et Je ferai un miracle que tous verront pour croire.

Ici, je fis quelques demandes dont je ne me souviens pas. Ce dont je me souviens, c'est que Notre Dame dit qu'il était nécessaire de dire le chapelet afin d'obtenir ces grâces dans l'année. Et Elle continua:

– Sacrifiez-vous pour les pécheurs, et dites souvent, spécialement lorsque vous ferez un sacrifice : « O Jésus, c'est par amour pour vous, pour la conversion des pécheurs, et en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie ».

En disant ces dernières paroles, Elle ouvrit de nouveau les mains, comme les deux derniers mois. Le reflet parut pénétrer la terre et nous vîmes comme un océan de feu, et plongés dans ce feu, les démons et les âmes, comme s'ils étaient des braises, transparentes et noires, ou bronzées, ayant des formes humaines. Elles flottaient dans l'incendie, soulevées par les flammes qui sortaient d'elles-mêmes avec des nuages de fumée, tombant de tous côtés, semblables à la retombée des étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, avec des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de peur. (Ce fut sans doute à cette vue que j'ai dû pousser ce cri Aie... que l'on dit avoir entendu). Les démons se distinguaient par des formes horribles et répugnantes d'animaux effrayants et inconnus, mais transparents comme des charbons noirs embrasés.

Effrayés, comme pour demander secours, nous avons levé les yeux vers Notre Dame qui nous dit avec bonté et tristesse:

– Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Afin de les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si vous faites ce que je vous dis, beaucoup d'âmes seront sauvées et vous aurez la paix. La guerre va se terminer. Mais, si on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, il en commencera une autre, pire encore. Lorsque vous verrez une nuit éclai-

rée par une lumière inconnue ([14]), sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne, qu'Il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et de persécutions contre l'Église et le Saint-Père.

Afin de l'empêcher, Je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis ([15]). Si l'on répond à mes demandes, la Russie se convertira et on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties. A la fin, mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacrera la Russie qui se convertira, et un certain temps de paix ([16]) sera accordé au monde. Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi, etc. Ceci, ne le dites à personne. A François, vous pouvez le dire. Lorsque vous réciterez le chapelet, dites après chaque mystère : « O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'enfer ; emmenez au Paradis toutes les âmes, surtout celles qui en ont le plus besoin ».

Il y eut un instant de silence et je demandai :

– Vous ne me voulez rien de plus ?

– Non. Aujourd'hui je ne te demande rien de plus.

Et, comme d'habitude, elle commença à s'élever en direction du levant jusqu'au moment où elle disparut dans l'immensité du firmament.

6. 13 Août

13 août 1917 – Comme je l'ai dit, je ne m'étends pas sur les détails de ce qui eut lieu ce jour-là, et je passe à l'Apparition qui, d'après moi, eut lieu le 15 vers la fin de l'après-midi ([17]). Comme je ne savais pas encore compter à cette époque les jours du mois, il se peut que je me sois trompée, mais j'ai l'impression que ce fut le jour même de notre arrivée de Vila Nova de Ourém.

([14]) *Il s'agit de l'aurore boréale, la nuit du 25 Janvier 1938. Ce fut un phénomène extraordinaire que Lucie a toujours considéré comme le signe promis par le Ciel.*

([15]) *Cf Apêndice I.*

([16]) *Cf Apêndice II*

J'étais avec les brebis, en compagnie de François et de son frère Jean, à un endroit appelé Valinhos, et je sentis que quelque chose de surnaturel s'approchait et nous enveloppait. Soupçonnant que Notre Dame allait nous apparaître, et ayant de la peine que Jacinthe ne soit pas là pour la voir, nous demandâmes à son frère Jean d'aller la chercher. Comme il ne voulait pas y aller, je lui offris pour cela deux « vinténs » et il partit en courant.

Entre-temps, je vis, avec François, le reflet de la lumière, celle que nous appelions l'éclair. Jacinthe étant arrivée, un instant après, nous vîmes Notre Dame au-dessus d'un chêne-vert.

– Que voulez-vous de moi ?

– Je veux que vous continuiez d'aller à la Cova da Iria le 13, que vous continuiez à réciter le chapelet tous les jours. Le dernier mois, je ferai le miracle afin que tous croient.

– Que voulez-vous que l'on fasse de l'argent que les gens laissent à la Cova da Iria ?

– Faites deux brancards. Tu porteras l'un avec Jacinthe et deux autres petites filles habillées de blanc ; l'autre, que François le porte avec trois autres petits garçons. L'argent des brancards est pour la fête de Notre Dame du Rosaire, et ce qui restera sera pour aider à construire une chapelle que l'on fera faire.

– Je voudrais vous demander la guérison de quelques malades.

– Oui, j'en guérirai certains dans l'année.

Et, prenant un air plus triste :

– Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles.

Et comme d'habitude, elle commença à s'élever en direction du levant.

7. 13 Septembre

13 septembre 1917. Au moment où l'heure approchait, j'allai là-bas avec Jacinthe et François au milieu de nombreuses personnes qui nous laissaient marcher difficilement. Les routes étaient pleines de monde. Tous voulaient nous voir et nous parler. Il n'y avait aucun respect humain. De nombreuses personnes, et même des dames et des messieurs, après avoir réussi à se frayer un passage

au milieu de la foule qui nous pressait, venaient se prosterner à genoux devant nous, nous demandant de présenter à Notre Dame leurs nécessités.

D'autres, ne pouvant arriver jusqu'à nous, nous appelaient de loin :

– Pour l'amour de Dieu, demandez à Notre Dame qu'Elle guérisse mon fils qui est infirme ! Un autre, qu'elle guérisse le mien qui est aveugle ! Un autre, le mien qui est sourd ! Qu'elle me ramène mon mari ! Mon fils qui est à la guerre ! Qu'elle me convertisse un pécheur ! Qu'elle me donne la santé, je suis tuberculeux; etc., etc.

Ici apparaissaient toutes les misères de la pauvre humanité. Quelques-uns criaient même du haut des arbres et des murs où ils étaient montés afin de nous voir passer. Disant oui à certains, donnant la main à d'autres pour les aider à se relever, nous avancions grâce à quelques messieurs qui nous ouvraient le passage dans la foule.

Lorsque je lis maintenant, dans le Nouveau Testament, les scènes si ravissantes du passage de Notre Seigneur à travers la Palestine, je me souviens de celles auxquelles, encore enfant, Notre Seigneur me fit assister, sur ces pauvres chemins et routes d'Aljustrel à Fatima et à la Cova da Iria, et je rends grâces à Dieu, en Lui offrant la foi de notre bon peuple portugais. Et je pense: Si ces gens s'humilient ainsi devant trois pauvres enfants, seulement parce qu'il leur a été accordé miséricordieusement la grâce de parler avec la Mère de Dieu, que ne feraient-ils pas s'ils voyaient devant eux Jésus-Christ en personne ?

Bien, mais tout ceci n'a rien à voir ici. Ce n'est qu'une distraction de ma plume, qui m'a emportée là où je ne voulais pas aller, patience ! Encore une chose inutile, je la laisse afin de ne pas rendre le cahier inutilisable.

Nous sommes enfin arrivés à la Cova da Iria, près du chêne-vert, et nous avons commencé à réciter le chapelet avec le peuple. Peu après, nous avons vu le reflet de la lumière et ensuite Notre Dame au-dessus du chêne-vert.

– Continuez à dire le chapelet afin d'obtenir la fin de la guerre. En octobre, Notre Seigneur viendra ainsi que Notre Dame des Douleurs et du Carmel, Saint Joseph avec l'Enfant Jésus afin de bénir le monde. Dieu est satisfait de vos sacrifices, mais Il ne veut pas que vous dormiez avec la corde. Portez-la seulement pendant le jour.

– On m'a priée de vous demander beaucoup de choses : la guérison de quelques malades, d'un sourd-muet.

– Oui, j'en guérirai certains. Les autres, non. En octobre, je ferai le miracle pour que tous croient. Et elle commença à s'élever, disparaissant comme d'habitude.

8. *13 Octobre*

13 octobre 1917. Nous sommes sortis de la maison très tôt, prévoyant que le chemin serait long. Le peuple était en foule. La pluie, torrentielle. Ma mère, craignant que ce jour fût le dernier de ma vie, le cœur déchiré par l'incertitude de ce qui allait arriver, voulut m'accompagner. En chemin, les scènes du mois passé furent plus nombreuses et plus émouvantes. Même la boue des chemins n'empêchait pas ces gens de s'agenouiller, dans une attitude humble et suppliante. Arrivés à la Cova da Iria, près du chêne-vert, poussée par un mouvement intérieur, je demandai à la foule de fermer les parapluies pour réciter le chapelet. Peu après, nous avons vu le reflet de la lumière et, ensuite, Notre Dame au-dessus du chêne-vert.

– Que voulez-vous de moi ?

– Je veux te dire que l'on fasse ici une chapelle en mon honneur. Je suis Notre Dame du Rosaire. Que l'on continue toujours à réciter le chapelet tous les jours. La guerre va se terminer et les militaires retourneront bientôt chez eux.

– J'avais beaucoup de choses à vous demander : de guérir quelques malades et de convertir des pécheurs, etc.

– Quelques-uns, oui, d'autres, non. Il faut qu'ils se corrigent, qu'ils demandent pardon pour leurs péchés.

Et prenant un air plus triste :

– Qu'ils n'offensent plus Dieu, Notre Seigneur, qui est déjà trop offensé.

Ouvrant alors les mains, Elle les fit se réfléchir sur le soleil et, pendant qu'Elle s'élevait, le reflet de sa propre lumière continuait à se projeter sur le soleil.

Voici, Excellence, le motif pour lequel j'ai crié que l'on regarde le soleil. Mon but n'était pas d'attirer par là l'attention du peuple, car je ne me rendais même pas compte de sa présence. Je le fis seulement poussée par un mouvement intérieur qui m'y entraînait. Notre

Dame ayant disparu dans l'immensité du firmament, nous avons vu, à côté du soleil, Saint Joseph avec l'Enfant-Jésus et Notre Dame, vêtue de blanc avec un manteau bleu. Saint Joseph et l'Enfant-Jésus semblaient bénir le monde avec des gestes qu'ils faisaient de la main, en forme de croix. Peu après, cette Apparition s'étant évanouie, j'ai vu Notre Seigneur, et Notre Dame qui me donnait l'impression d'être Notre Dame des Douleurs. Notre Seigneur semblait bénir le monde de la même manière que Saint Joseph. Cette Apparition disparut et il me sembla voir encore Notre Dame sous l'aspect de Notre Dame du Carmel.

EPILOGUE

Voici, Excellence, l'histoire des Apparitions de Notre Dame à la Cova da Iria en 1917. Chaque fois que, pour un motif quelconque, je devais en parler, je cherchais à le faire avec le moins de paroles possible, voulant garder pour moi seule les choses les plus intimes qu'il me coûtait tant de dévoiler. Mais, comme elles sont à Dieu et non à moi, et que maintenant, par le moyen de Votre Excellence, Il me les réclame, les voilà. Je restitue ce qui ne m'appartient pas. De propos délibéré, je ne réserve rien. Il me semble qu'il doit manquer seulement certains petits détails relatifs aux demandes que je faisais. Comme ces choses étaient purement matérielles, je ne leur accordais pas tant d'importance, et c'est peut-être pour cela qu'elles ne se sont pas gravées aussi vivement dans mon esprit. Et, de plus, il y en avait tellement, tellement ! C'est peut-être parce que j'étais préocupée de me rappeler les innombrables grâces que j'avais à demander à Notre Dame, que j'ai fait l'erreur de comprendre que la guerre finissait le jour même du 13 ([17]).

Plusieurs personnes se sont montrées très surprises de la mémoire que Dieu a bien voulu me donner. Par la bonté infinie de Dieu, elle est en moi assez privilégiée, dans tous les sens du mot. Mais dans les choses surnaturelles, il ne faut pas s'en étonner, car celles-ci

([17]) *Lucie n'affirme pas catégoriquement que la guerre finirait le jour même; elle fut amenée à dire cela à cause des nombreuses et insistantes questions qu'on lui posait.*

se gravent dans l'esprit d'une telle façon qu'il est presque impossible de les oublier. Pour le moins, le sens des choses qu'elles manifestent ne s'oublie jamais, à moins que Dieu ne veuille aussi le faire oublier.

III. AUTRES SOUVENIRS SUR JACINTHE

1. Une guérison miraculeuse

Le Rév. Père Galamba me demande encore de noter quelques grâces qui auraient été obtenues par l'intercession de Jacinthe. J'ai réfléchi un peu et je me souviens seulement de deux.

La première fois que la bonne dame Emilia, dont j'ai parlé dans le second écrit sur Jacinthe, est venue me chercher pour m'emmener à Olival, chez Monsieur le Curé, Jacinthe est venue avec moi. Lorsque nous sommes arrivées au village où vivait cette bonne veuve, il faisait nuit. Malgré cela, la nouvelle de notre arrivée ne tarda pas à être divulguée, et la maison de Madame Emilia se trouva bientôt entourée d'une foule de personnes. On voulait nous voir, nous interroger, demander des grâces, etc. Il y avait là une pieuse femme qui avait l'habitude de réciter le chapelet chez elle avec les personnes du petit village qui voulaient se joindre à elle. Elle vint donc nous demander de venir chez elle dire le chapelet. Nous voulûmes nous excuser, disant que nous allions le réciter avec Madame Emilia, mais elle insista tellement qu'il n'y eut pas moyen de refuser. A cette nouvelle, le peuple courut, nombreux, à la maison de la bonne dame pour essayer d'y trouver place et, heureusement, car ainsi ils nous laissèrent le chemin plus libre. Lorsque nous étions en route, vint à notre rencontre une jeune fille d'environ 20 ans, qui pleurait. Elle se prosterna à genoux, nous demanda d'entrer dans sa maison pour dire, ne serait-ce qu'un Ave Maria, pour obtenir l'amélioration de l'état de son père qui souffrait, depuis plus de trois ans, d'un hoquet continu qui l'empêchait de se reposer.

Il était impossible de résister à une scène semblable. J'aidai la pauvre jeune fille à se relever et, comme la nuit était déjà avancée (nous marchions à la lueur de lanternes), je dis à Jacinthe de rester là, pendant que moi j'allais réciter le chapelet avec les gens, et qu'au

retour je l'appellerais. Elle accepta. Lorsque je revins, j'entrai aussi dans cette maison. Je trouvai Jacinthe assise sur une chaise, en face d'un homme également assis, d'aspect encore assez jeune, mais amaigri et pleurant d'émotion. Il y avait autour de lui quelques personnes qui étaient, je crois, de la famille. En me voyant, Jacinthe se leva et prit congé, promettant de ne pas l'oublier dans ses prières. De là, nous revînmes à la maison de Madame Emilia.

Le lendemain, nous partîmes de bon matin, pour Olival et nous ne revînmes que trois jours après. En arrivant à la maison de Madame Emilia, la jeune fille en question se présenta, accompagnée de son père, dont l'aspect était bien meilleur, sans cette apparence de grande nervosité et d'extrême faiblesse. Ils venaient remercier de la grâce reçue, parce que, disait-il, le hoquet importun avait disparu. Chaque fois que je repassais par là, cette bonne famille venait toujours me témoigner sa reconnaissance, me disant que le malade était complètement guéri et que le hoquet n'avait jamais reparu.

2. Retour d'un fils prodigue

L'autre grâce obtenue fut pour une de mes tantes mariée à Fatima, du nom de Victoria. Elle avait un fils qui était un véritable prodigue. Je ne sais pourquoi il avait, depuis longtemps, abandonné la maison paternelle et on ne savait ce qu'il était devenu. Angoissée, ma tante vint un jour à Aljustrel pour me demander de prier Notre Dame pour son fils. Ne m'ayant pas trouvé, elle s'adressa à Jacinthe. Celle-ci lui promit de prier pour lui. Après quelques jours, le fils revint à la maison en demandant pardon à ses parents et, ensuite, il alla à Aljustrel raconter sa malchance.

Après avoir dépensé tout ce qu'il avait volé à ses parents, disait-il, il marcha pendant un certain temps, comme un vagabond, et je ne me souviens plus pourquoi il fut mis en prison à Torres Novas. Après y être resté quelque temps, il réussit, une nuit, à s'enfuir et se retrouva au milieu de collines et de bois de pins qu'il ne connaissait pas. Se croyant complètement perdu, partagé entre la peur d'être repris et l'obscurité de la nuit profonde et agitée, il ne trouva d'autres recours que la prière. Il tomba à genoux et commença à prier. Quelques minutes après, affirmait-il, Jacinthe lui apparut, le prit par la main et le conduisit à la route pierreuse qui va de Alqueidão à

Reguengo, lui faisant signe de continuer par là. Lorsque le jour se leva, il se trouva sur le chemin de Boleiros, reconnut l'endroit où il se trouvait et, ému, se dirigea vers la maison de ses parents.

Or donc, il affirmait que Jacinthe lui était apparue, qu'il l'avait reconnue parfaitement. Je demandai à Jacinthe si c'était vrai qu'elle était allée là pour le rejoindre. Elle me répondit que non ; qu'elle ne savait même pas où se trouvaient ces pinèdes et ces collines où il s'était perdu.

– J'ai seulement beaucoup prié pour lui Notre Dame, parce que j'avais de la peine pour tante Victoria – me répondit-elle.

Que s'est-il donc passé ? Je ne sais. Dieu seul le sait.

IV. REPUTATION DE SAINTETE DE JACINTHE

1. Indication

Je dois encore répondre à une autre question du Rév. Père Galamba : « Que ressentaient les personnes auprès de Jacinthe ? » La réponse est difficile, parce que d'habitude je ne sais pas ce qui se passe dans l'intérieur des autres, et par conséquent je ne connais pas leurs sentiments. Je peux seulement parler de ce que je ressentais moi-même, et décrire quelques attitudes extérieures exprimant les sentiments des autres.

2. Jacinthe, miroir de Dieu

Ce que je sentais auprès de Jacinthe est ce que, d'habitude, on ressent auprès d'une personne sainte, qui paraît en tout communiquer avec Dieu.

Jacinthe avait toujours une tenue sérieuse, modeste et aimable, qui semblait témoigner de la présence de Dieu en tous ces actes, ce qui est propre aux personnes déjà avancées en âge, et de grande vertu. Je ne lui ai jamais vu cette légèreté excessive, ou cet enthousiasme propre aux enfants pour les parures ou les jeux. (Cela après les Apparitions car, auparavant, elle était le numéro un de l'enthousiasme et du caprice). Je ne peux pas dire que les autres enfants couraient après elle, comme ils couraient après moi. Et cela peut-être

parce qu'elle ne connaissait pas autant de chansons et d'histoires à leur enseigner pour les distraire, ou alors parce que le sérieux de son comportement était trop supérieur à son âge. Si, en sa présence, un enfant, ou même une grande personne, disait ou faisait quelque chose de peu convenable, elle le reprenait en disant :

– Ne faites pas cela, vous offensez Dieu, Notre Seigneur, et Il est déjà tellement offensé !

Si la personne ou l'enfant lui répondait, en l'appelant fausse béate, ou sainte nitouche, ou quelque chose de semblable, ce qui arrivait souvent, elle le regardait avec une certaine sévérité et, sans ajouter un mot, s'éloignait. C'est peut-être là un des motifs pour lesquels elle jouissait de moins de sympathie. Si je me trouvais près d'elle, bien vite des dizaines d'enfants se réunissaient. Mais si je partais, elle se retrouvait bientôt seule. Cependant, lorsqu'ils étaient près d'elle, ils semblaient apprécier sa compagnie. Ils l'embrassaient, dans leur affection innocente, et aimaient chanter et jouer avec elle. Quelquefois, ils me demandaient d'aller la chercher lorsqu'elle n'était pas là. Et si je leur disais qu'elle ne voulait pas venir parce qu'ils étaient méchants, ils promettaient d'être gentils si elle venait.

– Va la chercher et dis-lui que nous serons sages si elle vient.

Pendant sa maladie, quand parfois j'allais lui rendre visite, je trouvais, à sa porte, un bon groupe qui m'attendait pour entrer la voir. Un certain respect semblait les retenir. Avant de partir, je lui demandais quelquefois :

– Jacinthe, veux-tu que je dise à quelques-unes de rester ici près de toi pour te tenir compagnie ?

– Bien sûr ! Mais celles qui sont plus petites que moi.

Alors, se disputant elles s'écriaient :

– Moi, je reste, moi je reste.

Ensuite, Jacinthe s'occupait d'elles, leur enseignait le Notre-Père, l'Ave Maria, à faire le signe de la croix et à chanter. Et, sur son lit, ou assise par terre (au milieu de la maison), si elle était levée, elle jouait avec elles aux petites pierres en se servant pour cela de petites pommes, de châtaignes, de glands doux, de figues sèches, etc., dont ma tante les gratifiait pour tenir compagnie à sa petite.

Elle disait le chapelet avec elles, leur conseillant de ne pas faire de péchés, afin de ne pas offenser Dieu Notre Seigneur, et de ne pas aller en enfer. Quelques-unes passaient là des matinées et des après-midi presque entiers semblant se sentir heureuses près d'elle.

Mais, étant parties, elles n'osaient pas revenir, avec cette confiance qui semble naturelle entre enfants. Quelquefois, elles venaient me chercher, et me demandaient d'entrer avec elles; d'autres fois, elles m'attendaient près de la maison, ou alors elles attendaient sur le seuil de la porte que ma tante, ou Jacinthe elle-même, les appelle et les invite à entrer et à aller auprès d'elle. Elles semblaient l'aimer et se plaire en sa compagnie, mais elles se sentaient retenues par une certaine timidité ou un respect, qui les maintenait à une certaine distance.

3. Jacinthe, exemple de vertus

Les grandes personnes allaient aussi lui rendre visite, elles montraient de l'étonnement devant son comportement toujours égal, patient, sans la moindre plainte ou exigence. Elle demeurait toujours dans la position où sa mère l'avait laissée. Si on lui demandait si elle allait mieux, elle répondait :

– Je suis dans le même état. Il me semble que je suis plus mal. Merci beaucoup.

Et alors, avec un air bien plus triste, elle gardait le silence devant ceux qui la visitaient. Les personnes s'asseyaient près d'elle, quelquefois longtemps, semblant être heureuses d'être là. Il y avait aussi parfois des interrogatoires minutieux et fatigants et elle ne montrait jamais la moindre impatience ou le moindre ennui, elle me disait seulement après :

– J'avais bien mal à la tête d'entendre ces gens ! Maintenant que je ne peux fuir pour me cacher, j'offre ces sacrifices à Notre Seigneur.

Les voisines allaient quelquefois coudre auprès d'elle et disaient :

– Je vais travailler un peu près de Jacinthe, je ne sais ce qu'elle a de particulier, mais j'aime rester près d'elle.

Elles amenaient leurs enfants qui jouaient avec elle, et les mères étaient ainsi plus libres pour coudre. Aux questions qu'elles lui posaient, Jacinthe répondait avec des paroles aimables, mais brèves. Si on disait quelque chose qui ne lui semblait pas bien, elle répliquait immédiatement :

– Ne dites pas cela, car vous offensez Dieu Notre Seigneur.

Si elles racontaient quelque chose de leurs familles qui n'était pas bien, elle répondait :

– Ne laissez pas vos enfants faire des péchés car ils peuvent aller en enfer.

Si c'étaient des grandes personnes :

– Dites-leur de ne pas faire cela, c'est un péché, ils offensent Dieu Notre Seigneur, et ensuite ils peuvent se damner.

Les personnes qui venaient de loin pour nous visiter, soit par curiosité ou par dévotion, semblaient sentir quelque chose de surnaturel auprès d'elle. Quelquefois, en arrivant chez moi pour me parler, elles disaient :

– Nous venons de parler avec Jacinthe et François, nous avons senti près d'eux un je ne sais quoi de surnaturel.

Parfois elles voulaient même que je leur explique d'où provenait ce sentiment. Comme je ne le savais pas, je haussais les épaules et je me taisais. J'ai entendu raconter souvent cela.

Un jour, deux prêtres et un monsieur sont venus chez moi. Pendant que ma mère ouvrait la porte et les faisait entrer et s'asseoir, je montai au grenier me cacher. Ma mère, après les avoir reçus, les laissa seuls pour m'appeler dans la cour où elle venait de me laisser. Ne me trouvant pas, elle continua à me chercher. Entre-temps, les bons messieurs commentaient le cas.

– Nous allons voir ce que celle-ci va nous dire, disait le monsieur. Pour ma part, j'ai été impressionné par l'innocence et la sincérité de la petite Jacinthe et de son frère. Si celle-ci ne se dédit pas, je croirai.

– Je ne sais ce que j'ai ressenti près de ces deux petits! Il semblait qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, – ajouta un des prêtres.

– A moi, cela m'a fait du bien de parler avec eux.

Ma mère ne me trouva pas, et les beaux messieurs durent se résigner à partir sans me parler.

– Quelquefois, – leur dit ma mère, – elle s'en va jouer avec d'autres enfants et on ne peut pas la trouver.

– Nous sommes très peinés ! Nous avons beaucoup aimé parler avec les deux petits, et nous voudrions aussi parler avec la vôtre, mais nous reviendrons à une autre occasion.

Un dimanche, mes amis de la Moita, Maria, Rosa et Ana Cae-

tano ainsi que Maria et Ana Brogueira, après la messe, vinrent demander à ma mère de me laisser aller passer la journée avec elles. Ayant obtenu la permission, elles me demandèrent d'emmener avec moi Jacinthe et François. Après avoir obtenu la permission de ma tante, nous allâmes à la Moita. Après le repas, Jacinthe commença à laisser tomber sa tête, sous l'effet du sommeil. M. José Alves envoya une de ses nièces la coucher. Elle s'endormit bientôt d'un sommeil profond. Les gens de ce petit village commencèrent à se rassembler pour passer l'après-midi avec nous et, dans la hâte de la voir, ils allèrent regarder si elle était réveillée. Ils furent surpris de la voir dormir d'un sommeil si profond, un sourire sur les lèvres, un air angélique, les mains jointes levées vers le ciel. La chambre se remplit rapidement de curieux. Tous voulaient la voir, et c'est avec peine que certains sortaient pour laisser entrer les autres. La femme de M. José Alves et les nièces disaient :

– Ce doit être un ange !

Et, prises d'un certain respect, elles demeurèrent agenouillées près du lit jusqu'à ce que j'aille, vers quatre heures et demie, l'appeler pour aller réciter le chapelet à la Cova da Iria et, ensuite, retourner à la maison. Les nièces de M. José Alves sont les mêmes dont j'ai parlé plus haut, appelées Caetano.

4. François était différent

François était, sur ce point aussi, un peu différent. Toujours souriant, aimable et condescendant, il jouait avec tous les enfants indistinctement. Il ne reprenait personne, seulement, quelquefois, il se retirait quand il voyait quelque chose qui n'était pas bien. Si on lui demandait pourquoi il s'en allait, il répondait :

– Parce que vous n'êtes pas bons. Parce que je ne veux plus jouer.

Pendant sa maladie, les enfants entraient et sortaient de sa chambre avec la plus grande liberté. Ils lui parlaient de la fenêtre de sa chambre, lui demandaient s'il allait mieux, etc... Si on lui demandait s'il voulait que quelques enfants restent auprès de lui pour lui tenir compagnie, il répondait que non, qu'il aimait mieux rester seul. Il disait quelquefois :

– J'aime seulement que tu sois ici, toi et Jacinthe.

Devant les grandes personnes qui le visitaient, il demeurait en silence et répondait en peu de mots à leurs questions. Les personnes qui le visitaient, aussi bien celles du village que celles des environs, s'asseyaient près de son lit, quelquefois longtemps, et disaient :

– Je ne sais pas ce qu'a François, on se sent bien ici !

Un jour, quelques voisines parlaient avec ma tante et ma mère, après avoir passé un bon moment dans la chambre de François :

– C'est un mystère que l'on ne comprend pas. Ce sont des enfants comme les autres, ils ne nous disent rien mais, près deux, on sent un je ne sais quoi qui les distingue des autres.

– On éprouve en entrant dans la chambre de François la même impression que l'on éprouve en entrant dans une église, – disait une voisine de ma tante, du nom de Romana, et qui ne paraissait pas croire du tout aux Apparitions.

Dans ce groupe il y en avait encore trois autres : la femme de Manuel Faustino, celle de José Marto et celle de José Silva.

Je ne suis pas surprise que ces personnes aient connu ces sentiments, habituées à ne rencontrer en tout que le matérialisme de la vie passagère et périssable. Maintenant la seule vue de ces enfants élevait leurs pensées vers notre Mère du Ciel, avec laquelle ils disaient être en relation, vers l'éternité où elles les voyaient prêts à partir, si joyeux et heureux; vers Dieu qu'ils disaient aimer plus que leurs propres parents, et aussi, vers l'enfer où ils leur disaient qu'ils iraient s'ils continuaient à commettre des péchés. Matériellement, mes petits cousins étaient, comme on dit, des enfants comme les autres. Mais, si ces braves gens, habitués à voir seulement le côté matériel de la vie, savaient élever un peu leur l'esprit, ils verraient sans difficulté que dans ces enfants il y avait quelque chose qui les distinguait beaucoup des autres.

Il me vient maintenant à l'esprit un autre fait concernant François et que je vais rapporter ici.

Un jour, on vit entrer dans la chambre de François, une femme de Casa Velha, appelée Mariana, qui, désolée parce que son mari avait chassé un de ses fils de la maison, demanda la grâce de la réconciliation du fils avec le père. François lui répondit :

– Soyez tranquille, je vais bientôt au Ciel et lorsque j'y arriverai, je demanderai cette grâce à Notre Dame.

Je ne me rappelle pas exactement combien de jours se sont écoulés avant son départ pour le Ciel, mais ce dont je me souviens,

c'est que, l'après-midi du jour de la mort de François, le fils demanda pour la dernière fois pardon à son père, ce que celui-ci lui avait déjà refusé une fois, car il ne voulait pas en accepter les conditions. Il accepta tout ce que le père lui imposa, et la paix se rétablit dans cette maison. Une sœur de ce garçon, appelée Leocadia, se maria ensuite avec un frère de Jacinthe et de François. Elle est la mère de cette nièce de Jacinthe et de François, que Votre Excellence a vue venir, il y a quelques temps à la Cova da Iria, pour entrer chez les Sœurs Dorothée.

EPILOGUE

Il me semble, Excellence, avoir écrit tout ce que, pour le moment, vous m'avez demandé. Jusqu'à présent, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cacher ce qu'il y avait de plus intime dans les Apparitions de Notre Dame à la Cova da Iria. Lorsque j'ai été obligée d'en parler, j'ai toujours essayé de le faire le plus discrètement possible, afin de ne pas découvrir ce que je désirais tant garder pour moi. Mais, maintenant que l'obéissance m'a obligée à le faire, voilà tout ce que j'avais à dire. Je me sens comme un squelette dépouillé de tout, et même de la vie, exposé au Musée National pour rappeler aux visiteurs la misère et le néant de tout ce qui passe. Ainsi dépouillée, je resterai au musée du monde, rappelant à ceux qui passent, non la misère et le néant, mais la grandeur des Divines Miséricordes.

Que le bon Dieu et le Cœur Immaculé de Marie daignent accepter les pauvres sacrifices qu'ils ont bien voulu me demander, afin d'aviver dans les âmes l'esprit de foi, de confiance et d'amour.

Tuy, le 8 décembre 1941.

APPENDICE I

Introduction

Le texte qui suit est un document écrit par Sœur Lucie, à la fin de 1927, sur l'ordre de son directeur spirituel, le R. P. Aparicio, S. J. Peu de temps après avoir eu cette apparition, le 10 Décembre 1925, dans sa cellule, Lucie rédigea un premier texte, qu'elle-même détruisit ensuite. Le document que nous citons est, par conséquent, la seconde rédaction, absolument égale à la première ; elle y ajouta seulement le paragraphe d'introduction en référence à la date du 17 Décembre 1927. Dans ce paragraphe, la voyante explique comment elle reçut du Ciel l'autorisation de faire connaitre une partie du Secret.

Nous intitulons ce document : « Texte de la grande promesse du Cœur de Marie ». En effet, il est l'expression de la miséricordieuse et toute gratuite Volonté Divine, qui nous donne un moyen de salut facile et sûr, vu qu'il s'appuie sur la plus saine tradition catholique et sur l'efficacité salvatrice de l'intercession Mariale.

Ce texte nous fait connaître les conditions nécessaires pour répondre à l'appel des Cinq Premiers Samedis du mois, en réparation aux injures faites au Cœur de Marie. En effet, jamais on ne peut oublier son intention la plus profonde: la réparation au Cœur de Marie.

TEXTE DE LA GRANDE PROMESSE DU CŒUR DE MARIE LORS DE L'APPARITION DE PONTEVEDRA (ESPAGNE)

J. M. J.

Le 17 décembre 1927, elle se rendit près du tabernacle pour demander à Jésus comment satisfaire la demande qui lui était faite, si l'origine de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie était renfermée dans le secret que la Très Sainte Vierge lui avait confié.

Jésus, d'une voix très claire, lui fit entendre ces paroles :

– Ma fille, écris ce qu'on te demande ; et tout ce que t'a révélé la Très Sainte Vierge dans l'apparition où Elle t'a parlé de cette dévotion, écris-le aussi ; quant au reste du secret, continue à garder le silence.

Ce qui en 1917 fut confié à ce sujet, est ce qui suit : Elle demanda à la Vierge de les emmener au Ciel. La Très Sainte Vierge lui répondit :

– Oui, Jacinthe et François iront bientôt ; mais toi ([1]) tu demeureras ici pour un certain temps. Jésus veut se servir de toi pour Me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. A qui embrassera cette dévotion, je promets le salut, ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par Moi pour orner Son trône.

– Je vais demeurer ici toute seule ? – dit-elle avec tristesse.

– Non, ma fille, jamais je ne te laisserai. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.

Le 10 décembre 1925, la Très Sainte Vierge lui apparut, et à son côté un Enfant porté sur un nuage lumineux. La Très Sainte Vierge, lui posant la main sur l'épaule, lui montra en même temps, un cœur entouré d'épines, qu'elle tenait dans l'autre main.

Au même moment, l'Enfant lui dit :

– Prends pitié du cœur de ta Très Sainte Mère, entouré des épines que les hommes ingrats y enfoncent à tout moment, sans qu'aucun acte de réparation ne soit fait pour les en retirer.

Ensuite la Très Sainte Vierge dit:

– Vois, ma fille, mon cœur entouré d'épines que les hommes ingrats y enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitudes. Toi, au moins, tâche de me consoler et dis qu'à tous ceux qui pendant cinq mois, le premier samedi se confesseront, recevront la Sainte Communion, réciteront un chapelet, et passeront quinze minutes avec moi en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme.

Le 15 Février 1926, l'Enfant Jésus lui apparut de nouveau. Il lui demanda si elle avait déjà répandu la dévotion à sa Très Sainte Mère. Elle lui fit part des difficultés qu'avait le confesseur, et dit que la Mère Supérieure était disposée à la propager, mais que le confesseur lui avait dit que, seule, elle ne pouvait rien. Jésus répondit :

([1]) *Nous avons respecté la volonté de Sœur Lucie qui, après avoir écrit son nom, le raye, en permettant toutefois la lecture.*

– C’est vrai que ta Supérieure, seule, ne peut rien ; mais avec ma grâce elle peut tout.

Elle présenta à Jésus la difficulté qu’auraient certaines âmes à se confesser le samedi, et elle demanda que la confession dans les huit jours soit valable. Jésus répondit :

– Oui, elle peut être faite même au-delà, pourvu que, en me recevant on soit en état de grâce et qu’on ait l’intention de faire réparation au Cœur Immaculé de Marie.

Elle demanda :

– Mon Jésus ! Et ceux qui oublieront de formuler cette intention ?

Jésus répondit :

– Ils pourront la formuler à la confession suivante, profitant de la première occasion qu’ils auront de se confesser.

Quelques jours après,Sœur Lucie écrivait son récit, qui fut envoyé à Mgr Manuel Pereira Lopes, devenu plus tard Vicaire Général du Diocèse de Porto, et qui avait été confesseur de Lucie durant son séjour à l'Asile de Vilar, à Porto.

Ce document inédit fut publié par le Rév. Père Sebastião Martins dos Reis dans le livre : « Une vie au service de Fatima». A/d pages 336-357.

Le 15 Février 1926, j’étais très occupée à mon travail et je ne me souvenais presque plus de ceci. J’étais allée vider une pelle à ordures en dehors du jardin, où, quelques mois plus tôt, j’avais rencontré un enfant à qui j’avais demandé s’il savait l’Ave Maria. Il me répondit que oui et je lui demandai de le réciter, afin que je l’entende. Mais comme il ne se décidait pas à le dire tout seul, je l’ai dit avec lui trois fois. A la fin des trois « Ave Maria », je lui ai demandé qu’il le dise seul. Comme il se tut et ne fut pas capable de dire seul l’Ave Maria, je lui demandai s’il savait quelle était l’Église de Sainte Marie. Il me répondit que oui. Je lui dis d’y aller tous les jours et de dire ainsi : « O ma Mère du Ciel, donnez-moi Votre Enfant Jésus ! » Je lui appris cela et je m’en allai.

Le 15-2-1926, revenant là, comme d’habitude, j’y trouvai un enfant qui me parut être le même et je lui demandai alors :

– As-tu demandé l’Enfant Jésus à la Mère du Ciel ?

L’enfant se tourna vers moi et me dit :

– Et toi, as-tu révélé au monde ce que la Mère du Ciel t’a demandé ?

Et, ayant dit cela, il se transforma en un Enfant resplendissant. Reconnaissant alors que c'était Jésus, je dis :

– Mon Jésus ! Vous savez bien ce que m'a dit mon confesseur dans la lettre que je Vous ai lue. Il disait qu'il fallait que se répète cette vision, qu'il y ait des faits pour permettre de croire, et que la Mère Supérieure ne pouvait pas, elle toute seule, répandre la dévotion dont il était question.

– C'est vrai que la Mère Supérieure, toute seule, ne peut pas, mais, avec Ma grâce, elle peut tout. Il suffit que ton confesseur te donne l'autorisation et que ta Supérieure le dise pour que l'on croit, même sans savoir à qui cela a été révélé.

– Mais mon confesseur disait dans sa lettre que cette dévotion ne faisait pas défaut dans le monde, parce qu'il y avait déjà beaucoup d'âmes qui Vous recevaient chaque premier samedi, en l'honneur de Notre Dame et des 15 Mystères du Rosaire.

– C'est vrai, ma fille, que beaucoup d'âmes commencent, mais peu vont jusqu'au bout et celles qui persévèrent, le font pour recevoir les grâces qui y sont promises. Les âmes qui font les 5 premiers samedis avec ferveur et dans le but de faire réparation au Cœur de ta Mère du Ciel, me plaisent davantage que celles qui en font 15, tièdes et indifférents...

APPENDICE II

Introduction

Le texte de cet Appendice n'est pas un document manuscrit de Sœur Lucie, mais il a toutes les garanties de l'authenticité car c'est son propre directeur spirituel, à cette époque le Révérend P. José Bernardo Gonçalves, S J., qui l'a transcrit directement et littéralement des notes de la Voyante.

Sœur Lucie a eu la vision, à laquelle ce texte se rapporte, le 13 Juin 1929 dans la chapelle de la maison de Tuy (Espagne).

Le texte commence par raconter la vision de la Très Sainte Trinité où se trouve présente la Vierge Marie, montrant Son Cœur, comme dans les apparitions de Juin et de Juillet 1917. La promesse faite à cette époque devient maintenant réalité. Et Sœur Lucie entend la Vierge Marie demander la consécration de la Russie à Son Cœur Immaculé dans des circonstances bien déterminées.

TEXTE DE LA DEMANDE DE LA CONSECRATION DE LA RUSSIE

«Le Père Gonçalves est venu quelquefois confesser dans notre chapelle. Je me suis confessée à lui, et comme je m'entendais bien avec lui, j'ai continué à le faire durant les trois ans où il est resté ici comme supérieur. Ce fut à cette époque que Notre Dame m'avertit que le moment était arrivé où elle voulait que je fasse connaître à la Sainte Église son désir de Consécration de la Russie, et Sa promesse de la convertir. La communication fut faite ainsi:

(13-6-1929) J'avais demandé et obtenu la permission de mes supérieures et confesseur de faire une Heure-Sainte de 11 heures à minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine. Me trouvant seule une nuit, je m'agenouillai contre la balustrade au milieu de la chapelle en disant, prosternée, les prières de l'Ange. Me sentant fatiguée, je me redressai et continuai à les réciter les bras en croix. La seule lumière était celle de la lampe.

Soudain toute la chapelle s'éclaira d'une lumière surnaturelle et sur l'autel apparut une croix de lumière qui s'élevait jusqu'au plafond. Dans une lumière plus claire on voyait sur la partie supérieure de la croix une tête d'homme dont on voyait le corps jusqu'à la ceinture; sur la poitrine une colombe également lumineuse et, cloué sur la croix le corps d'un autre homme. Un peu au-dessous de la ceinture de celui-ci, suspendu en l'air, on voyait un calice et une grande hostie sur laquelle tombaient quelques gouttes de sang, qui coulaient le long du visage du crucifié et sortaient d'une blessure de la poitrine. Coulant sur l'Hostie, ces gouttes tombaient dans le Calice. Sous le bras droit de la croix se trouvait Notre Dame (c'était Notre Dame de Fatima avec son Cœur Immaculé dans la main gauche, sans épée ni roses, mais avec une couronne d'épines et des flammes...) Sous le bras gauche, de grandes lettres, comme d'une eau cristalline qui aurait coulé au-dessus de l'Autel, formaient ces mots «Grâce et Miséricorde».

J'ai compris qu'il m'était montré le Mystère de la Très Sainte Trinité, et j'ai reçu des lumières sur ce Mystère qu'il ne m'est pas permis de révéler. Ensuite Notre Dame me dit:

– Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les Evêques du Monde, la Consécration de la Russie à Mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. Les âmes que la Justice de Dieu condamne pour les péchés commis contre moi, sont si nombreuses, que je viens demander une réparation : sacrifie-toi à cette intention et prie.

J'ai rendu compte de ceci à mon confesseur qui m'ordonna d'écrire ce que Notre Dame voulait que l'on fasse.

Plus tard, au moyen d'une communication intime, Notre Dame me dit en se plaignant :

– On n'a pas voulu écouter ma demande !... Comme le roi de France*, on s'en repentira et on le fera, mais ce sera trop tard. La Russie aura déjà répandu ses erreurs dans le monde, provoquant des guerres, des persécutions contre l'Église : le Saint-Père aura beaucoup à souffrir !

* *En 1689, un an avant sa mort, Sainte Marie Marguerite tenta par plusieurs moyens et initiatives, de faire parvenir à Louis XIV, le ' Roi Soleil ', un message du Sacré Cœur de Jésus, avec quatre demandes : graver le Cœur Sacré de Jesus sur le drapeau royal ; construire un temple en Son honneur, où seraient reçus les hommages de la cour ; le Roi devait faire sa consécration au Sacré Cœur ; et il devait user son autorité auprès du Saint Siège pour obtenir une messe en l'honnneur du Sacré Cœur de Jésus. Cependant, on n'en obtint rien. Il paraît vraissemblable que ce message n'arriva même pas à être connu du Roi.*
Ce n'est qu'un siècle plus tard, que la famille Royale répondit dans la mesure du possible à ce message.
Louis XVI, en 1792, conçoit l'idée de se vouer au Sacré Cœur de Jésus, mais c'est déjà dans la prison du temple qu'il la réalise, en faisant la promesse d'accomplir, après sa libération, toutes les demandes communiqués par Sainte Marie Marguerite.
Mais pour la Divine Providence, il était trop tard : Louis XVI fut guillotiné le 21 janvier 1793.

APPENDICE III

La partie la mieux gardée du " secret " de Fatima, accompagnée d'un commentaire adéquat de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, a été publiée le 26 juin 2000. Avec cette divulgation, le message de Fatima prend une valeur et une actualité extraordinaires. Nous avons transcrit ici, dans son intégralité, le texte du référé document.

LE MESSAGE DE FATIMA

PRÉSENTATION

Dans le passage du deuxième au troisième millénaire, le Pape Jean-Paul II a décidé de rendre public le texte de la troisième partie du « secret de Fatima ».

Après les événements dramatiques et cruels du vingtième siècle, un des siècles les plus cruciaux de l'histoire de l'humanité, qui trouve son point culminant avec l'attentat sanglant envers le « doux Christ sur la terre », se lève donc le voile sur une réalité qui marque l'histoire et qui l'interprète en profondeur, selon une dimension spirituelle à laquelle la mentalité actuelle, souvent empreinte de rationalisme, est réfractaire.

Apparitions et signes surnaturels scandent l'histoire, elles entrent dans le vif des vicissitudes humaines et accompagnent le chemin du monde, surprenant croyants et non-croyants. Ces manifestations, qui ne peuvent pas contredire le contenu de la foi, doivent converger vers l'objet central de l'annonce du Christ : l'amour du Père qui suscite chez les hommes la conversion et qui donne la grâce pour s'abandonner à Lui avec une dévotion filiale. Tel est aussi le message de Fatima qui, avec l'appel déchirant à la conversion et à la pénitence, porte en réalité sur le cœur de l'Évangile.

Fatima est sans aucun doute la plus prophétique des apparitions modernes. Les première et deuxième parties du « secret » – qui sont publiées dans l'ordre pour l'intégralité de la documentation – concernent avant tout la vision épouvantable de l'enfer, la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, la deuxième guerre mondiale, ainsi que la prédiction des très graves dommages que la Russie, abandonnant la foi chrétienne et adhérant au totalitarisme communiste, devait apporter à l'humanité.

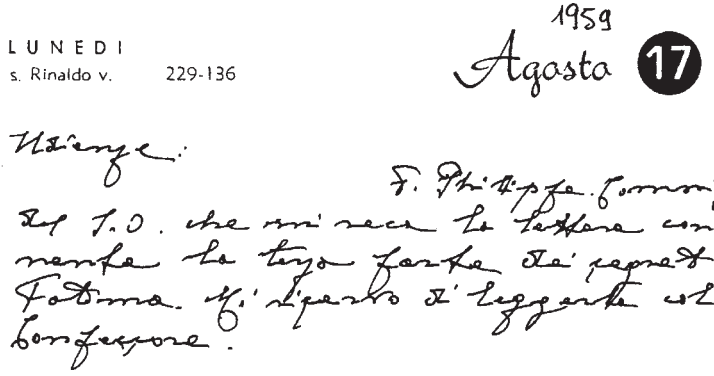
En 1917, personne n'aurait pu imaginer tout cela ; les trois *pastorinhos* de Fatima voient, écoutent, gardent tout en mémoire, et Lucie, témoin survivant, à partir du moment où elle en a reçu l'ordre par l'évêque et la permission de Notre Dame, le met par écrit.

En ce qui concerne la description des deux premières parties du « secret », déjà publiées par ailleurs et donc connues, on a choisi le texte écrit de Sœur Lucie dans le troisième mémoire du 31 août 1941 ; dans le quatrième mémoire du 8 décembre 1941, elle y a ajouté quelques annotations. La troisième partie du « secret » fut écrite « sur l'ordre de Son Excellence l'Évêque de Leiria et de la Sainte Mère » le 3 janvier 1944.

Il existe un seul manuscrit, qui est ici reproduit photographiquement. L'enveloppe scellée fut gardée d'abord par l'évêque de Leiria. Pour mieux conserver le « secret », l'enveloppe fut remise le 4 avril 1957 aux Archives secrètes du Saint-Office. Sœur Lucie en fut avertie par l'évêque de Leiria.

Selon des notes d'archives, en accord avec le Cardinal Alfredo Ottaviani, le 17 août 1959, le Commissaire du Saint-Office, le Père Pierre-Paul Philippe, op, porta à Jean XXIII l'enveloppe contenant la troisième partie du « secret de Fatima ». Sa Sainteté, « après certaines hésitations », dit : « Attendons, je prierai. Je vous ferai savoir ce que j'ai décidé ».([1])

([1]) Du journal de Jean XXIII, 17 août 1959 : « Audience: P. Philippe, Commissaire du S.O., qui me porte la lettre contenant la troisième partie du secret de Fatima. Je me réserve de la lire avec mon confesseur ».


LUNEDI
s. Rinaldo v. 229-136

1959
Agosto 17

Udienze:
P. Philippe Commissario del S.O. che mi reca la lettera contenente la terza parte del segreto di Fatima. Mi riserbo di leggerla col mio confessore.

En réalité, le Pape Jean XXIII décida de renvoyer l'enveloppe scellée au Saint-Office et de ne pas révéler la troisième partie du « secret ».

Paul VI lut le contenu avec le Substitut, Mgr Angelo Dell'Acqua, le 27 mars 1965, puis renvoya l'enveloppe aux Archives secrètes du Saint-Office, décidant de ne pas publier le texte.

Pour sa part, Jean-Paul II a demandé l'enveloppe contenant la troisième partie du « secret » après l'attentat du 13 mai 1981. Son Éminence le Cardinal Franjo Seper, Préfet de la Congrégation, remit à Son Excellence Monseigneur Eduardo Martinez Somalo, Substitut de la Secrétairerie d'État, le 18 juillet 1981, deux enveloppes : – l'une blanche, avec le texte original de Sœur Lucie en langue portugaise ; – l'autre de couleur orange, avec la traduction du « secret » en langue italienne. Le 11 août suivant, Mgr Martinez a rendu les deux enveloppes aux Archives du Saint-Office.([2])

Comme on le sait, le Pape Jean-Paul II pensa aussitôt à la consécration du monde au Cœur immaculé de Marie et composa lui-même une prière pour ce qu'il définit « un acte de consécration » à célébrer dans la Basilique Sainte-Marie-Majeure, le 7 juin 1981, solennité de la Pentecôte, jour choisi pour rappeler le 1600e anniversaire du premier Concile de Constantinople et le 1550e anniversaire du Concile d'Éphèse. Le Pape étant par force absent, on transmit son allocution enregistrée. Nous donnons le texte qui se réfère exactement à l'acte de consécration :

« *Mère des hommes et des peuples*, toi qui connais toutes leurs souffrances et leurs espérances, toi qui ressens d'une façon maternelle toutes les luttes entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres qui secouent le monde, accueille l'appel que, dans l'Esprit Saint, nous adressons directement à ton cœur, et *embrasse dans ton amour de mère et de servante du Seigneur, ceux qui ont le plus besoin de ta tendresse* et aussi ceux dont tu attends toi-même d'une façon particulière qu'ils s'en remettent à toi. Prends sous ta protection maternelle toute la famille humaine que, dans un élan affectueux, nous remettons entre tes mains, ô notre Mère. Que

([2]) Il faut se rappeler le commentaire que le Saint-Père fit à l'audience générale du 14 octobre 1981 sur « l'événement du mois de mai: grande épreuve divine » : *Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, IV, 2, Cité du Vatican (1981), pp. 409-412.

vienne pour tous le temps de la paix et de la liberté, le temps de la vérité, de la justice et de l'espérance ».([3])

Mais le Saint-Père, pour répondre plus complètement aux demandes de « Notre Dame », voulut expliciter au cours de l'Année sainte de la Rédemption l'acte de consécration du 7 juin 1981, repris à Fatima le 13 mai 1982. Le 25 mars 1984, sur la place Saint-Pierre, en union spirituelle avec tous les évêques du monde, « convoqués » précédemment, évoquant le *fiat* prononcé par Marie au moment de l'Annonciation, le Pape consacre au Cœur immaculée de Marie les hommes et les peuples, avec des accents qui rappellent des paroles poignantes prononcées en 1981 :

C'est pourquoi, *ô Mère des hommes et des peuples*, toi qui connais toutes leurs souffrances et leurs espérances, toi qui ressens d'une façon maternelle toutes les luttes entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres qui secouent le monde contemporain, reçoit l'appel que, mus par l'Esprit Saint, nous adressons directement à ton Cœur, et avec ton amour de *mère* et de servante du Seigneur, *embrasse* notre monde humain, que nous t'offrons et te consacrons, pleins d'inquiétude pour le sort terrestre et éternel des hommes et des peuples. Nous t'offrons et te consacrons d'une manière spéciale les hommes et *les nations* qui ont particulièrement besoin de cette offrande et de cette consécration.

« Sous l'abri de ta miséricorde, nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu ! » *« Ne rejette pas nos prières alors que nous sommes dans l'épreuve ! ».*

Puis le Pape poursuit avec des références plus fortes et plus concrètes, comme un commentaire du Message de Fatima dans sa triste réalisation :

« Devant toi, Mère du Christ, devant ton Cœur immaculé, nous voulons aujourd'hui, avec toute l'Église, nous unir à la consécration que ton Fils a faite de lui-même à son Père, par amour pour nous : " Pour eux, a-t-il dit, je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés en vérité " (*Jn* 17, 19). Nous voulons nous unir à notre Rédempteur en cette consécration pour le monde et pour les hommes, laquelle, dans le cœur divin, a le pouvoir d'obtenir le pardon et de procurer la réparation.

([3]) Radiomessage durant la Messe dans la Basilique Sainte-Marie-Majeure. Vénération, remerciements et consécration à la Vierge Marie, la Théotokos : *Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, IV, 1, Cité du Vatican (1981), p. 1246.

*La puissance de cette consécration*dure dans tous les temps, elle embrasse tous les hommes, peuples et nations, elle surpasse tout mal que l'esprit des ténèbres est capable de réveiller dans le cœur de l'homme et dans son histoire, et que, de fait, il a réveillé à notre époque.

Combien profondément nous sentons le besoin de consécration pour l'humanité et pour le monde, pour notre monde contemporain, dans l'unité du Christ lui-même ! À l'œuvre rédemptrice du Christ, en effet, doit *participer le monde par l'intermédiaire de l'Église*.

C'est ce que manifeste la présente Année de la Rédemption, le Jubilé extraordinaire de toute l'Église.

En cette Année sainte, bénie sois-tu *par-dessus toute créature,* toi, la servante du Seigneur, qui as obéi de la manière la plus pleine à ce divin appel !

Sois saluée, toi qui t'es *entièrement unie* à la consécration rédemptrice de ton Fils !

Mère de l'Église ! Enseigne au Peuple de Dieu les chemins de la foi, de l'espérance et de la charité ! Éclaire spécialement les peuples dont tu attends de nous la consécration et l'offrande ! Aide-nous à vivre dans la vérité de la consécration du Christ pour toute la famille humaine du monde contemporain !

En te confiant, ô Mère, le monde, tous les hommes et tous les peuples, nous te *confions* aussi *la consécration même du monde* et nous la mettons dans ton cœur maternel.

Ô Cœur immaculé ! Aide-nous à vaincre la menace du mal qui s'enracine si facilement dans le cœur des hommes d'aujourd'hui et qui, avec ses effets incommensurables, pèse déjà sur la vie actuelle et semble fermer les voies vers l'avenir !

De la faim et de la guerre, *délivre-nous !*

De la guerre nucléaire, d'une autodestruction incalculable, de toutes sortes de guerres, *délivre-nous !*

Des péchés contre la vie de l'homme depuis ses premiers moments, *délivre-nous !*

De la haine et de la dégradation de la dignité des fils de Dieu, *délivre-nous !*

De tous les genres d'injustice dans la vie sociale, nationale et internationale, *délivre-nous !*

De la facilité avec laquelle on piétine les commandements de Dieu, *délivre-nous !*

De la tentative d'éteindre dans les cœurs humains la vérité même de Dieu, *délivre-nous !*

De la perte de la conscience du bien et du mal, *délivre-nous !*

Des péchés contre l'Esprit Saint, *délivre-nous ! Délivre-nous !*

Écoute, ô Mère du Christ, ce cri *chargé de la souffrance* de tous les hommes ! *Chargé de la souffrance* de sociétés entières !

Aide-nous, par la puissance de l'Esprit Saint, à vaincre tout péché: le péché de l'homme et le " péché du monde ", le péché sous toutes ses formes.

Que se révèle encore une fois dans l'histoire du monde l'infinie puissance salvifique de la Rédemption, la puissance *de l'amour miséricordieux !* Qu'il arrête le mal ! Qu'il transforme les consciences ! Que dans ton Cœur immaculé se manifeste pour tous la *lumière de l'espérance !* » ([4])

Sœur Lucie confirma personnellement que cet acte solennel et universel de consécration correspondait à ce que voulait Notre Dame (« *Sim, está feita, tal como Nossa Senhora a pediu, desde o dia 25 de Março de 1984* » : « Oui, cela a été fait, comme Notre Dame l'avait demandé, le 25 mars 1984 » : lettre du 8 novembre 1989). C'est pourquoi toute discussion, toute nouvelle pétition est sans fondement.

Dans la documentation ici présentée, on a ajouté aux manuscrits de Sœur Lucie quatre autres textes : 1) la lettre du Saint-Père à Sœur Lucie datée du 19 avril 2000 ; 2) une description de la rencontre avec Sœur Lucie du 27 avril 2000 ; 3) la communication lue par mandat du Saint-Père à Fatima le 13 mai dernier par Son Éminence le Cardinal Angelo Sodano, Secrétaire d'État ; 4) le commentaire théologique de Son Éminence le Cardinal Joseph Ratzinger, Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi.

Une indication pour l'interprétation de la troisième partie du « secret » avait déjà été donnée par Sœur Lucie dans une lettre au Saint-Père le 12 mai 1982. Dans cette dernière, elle écrivait :

« La troisième partie du secret se réfère aux paroles de Notre Dame : " Sinon la Russie répandra ses erreurs à travers le monde,

([4]) Au cours de la journée jubilaire des familles, le Pape consacre à la Vierge Marie les hommes et les nations : *Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, VII, 1, Cité du Vatican (1984), pp. 775-777: *La Documentation catholique* 81 (1984), p. 287.

favorisant guerres et persécutions envers l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, diverses nations seront détruites " (13-VI-1917).

La troisième partie du secret est une révélation symbolique, qui se réfère à cette partie du Message, conditionné par le fait que nous acceptions ou non ce que le Message lui-même nous demande : " si on accepte mes demandes, la Russie se convertira et on aura la paix ; sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, etc... ".

Comme nous n'avons par tenu compte de cet appel du Message, nous constatons qu'il s'est réalisé, la Russie a inondé le monde de ses erreurs. Et si nous ne constatons pas encore la réalisation totale de la fin de cette prophétie, nous voyons que nous nous y acheminons peu à peu à grands pas. Si nous ne renonçons pas au chemin de péché, de haine, de vengeance qui viole les droits de la personne humaine, d'immoralité et de violence, etc.

Et ne disons pas que c'est Dieu qui ainsi nous punit ; au contraire, ce sont les hommes qui préparent eux-mêmes leur châtiment. Dans sa sollicitude, Dieu nous avertit et nous incite à prendre le bon chemin, respectant la liberté qu'il nous a donnée ; c'est pourquoi les hommes sont responsables ». ([5])

A terceira parte do segredo: — Refere-se às palavras de Nossa Senhora: "Se não, espalhará seus erros pelo mundo, promovendo guerras e perseguições à Igreja. Os bons serão martirizados, o Santo Padre terá muito que sofrer, várias nações serão aniquiladas." (13-VII-1917)

A terceira parte do segredo, que tanto ansiais por conhecer, é uma revelação simbólica, que se refere a este trecho da Mensagem, condicionado a se, sim ou não, nós aceitarmos ou não, o que a Mensagem nos pede: "Se atenderem a Meus pedidos, a Rússia se converterá e terão paz; se não, espalhará seus erros pelo mundo," etc.

Porque não temos atendido a este apelo da Mensagem, verificamos que ela se tem cumprido, a Rússia foi invadindo o mundo com os seus erros. E se não vemos ainda, o facto consumado, do final desta profecia, vemos que para aí caminhamos a passos largos. Se não recuamos no caminho do pecado do ódio, da vingança, da injustiça atropelando os direitos da pessoa humana, da imoralidade e da violência etc.

E não digamos que é Deus, que assim nos castiga, mas sim, que são os homens, que para si mesmos se preparam o castigo. Deus, apenas nos adverte e chama ao bom caminho, respeitando a liberdade que nos deu; por isso, os homens são responsaveis.

La décision du Pape Jean-Paul II de rendre publique la troisième partie du « secret » de Fatima conclut une période de l'histoire, marquée par de tragiques volontés humaines de puissance et d'iniquité, mais pénétrée de l'amour miséricordieux de Dieu et de la vigilance prévenante de la Mère de Jésus et de l'Église.

Action de Dieu, Seigneur de l'histoire, et coresponsabilité de l'homme, dans sa dramatique et féconde liberté, tels sont les deux pivots sur lesquels se construit l'histoire de l'humanité.

La Vierge Marie apparue à Fatima nous rappelle ces valeurs oubliées, cet avenir de l'homme en Dieu, avenir dont nous sommes une part active et responsable.

✠Tarcisio Bertone, sdb
Archevêque émérite de Vercelli
Secrétaire de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi

LE «SECRET» DE FATIMA

Première et deuxième parties du « Secret » dans la rédaction qu'en a fait Sœur Lucie dans le « Troisième Mémoire » du 31 Août 1941 destiné à l'Evêque de Leiria-Fatima

(texte original)

Terei para isso que falar algo do segredo e responder
aos primeiros pontos da interrogação.

O que é o segredo?

Parece-me que o posso dizer, pois que do lado tenho
já a licença. Os representantes de Deus na terra, tem-me
autorizado a isso várias vezes, e em várias cartas, uma das
quais, julgo que conserva o Exmo. Sr. Dr. Bispo do Lugar, o Padre
José Bernardo Gonçalves, na em que me manda escrever
ao Santo Padre. Um dos pontos que me indica é a revelação
do segredo. Algo disse, mas para não alongar mais um escrito
que devia ser breve, limitei-me ao indispensável, deixando
a Deus a oportunidade d'um momento mais favorável.

Expus já no segundo escrito a dúvida que de 13 de
Junho a 13 de Julho me atormentou e que disse a aparição tudo
se desvaneceu.

Bem o segredo consta de três coisas distintas, duas
das quais vou revelar.

A primeira foi pois a visão do inferno!

Nossa Senhora mostrou-nos um grande mar de
fogo que parecia estar debaixo da terra. Mergulhados em um
fogo os demónios e as almas, como se fossem brazas transparen-
tes e negras, ou bronzeadas com fórma humana, que flutua-
vam no incêndio levadas pelas chamas que d'elas mesmas saiam
juntamente com nuvens de fumo, caindo para todos os
lados, semelhante ao cair das faúlhas em os grandes incêndios
sem peso nem equilíbrio, entre gritos e gemidos de dôr e

desfiguro que horrorizava e fazia estremecer de pavor. Os demónios distinguiam-se por fórmas horríveis e asquerosas de animais espantosos e desconhecidos, mas transparentes e negros. Esta vista foi um momento, e graças à Maria Boa Mãe do Céu, que antes nos tinha prevenido com a promessa de nos levar para o Céu (na primeira aparição) se assim não fosse, creio que teríamos morrido de susto e pavor. Em seguida levantamos os olhos para Senhora que nos disse com bondade e tristeza: Vistes o inferno para onde vão as almas dos pobres pecadores, para as salvar Deus quer estabelecer no mundo a devoção a meu Imaculado Coração. Se fizerem o que eu vos disser salvar-se-ão muitas almas e terão paz. A guerra vai acabar, mas se não deixarem de ofender a Deus, no reinado de Pio XI começará outra pior. Quando virdes uma noite, alumiada por uma luz desconhecida, sabei que, é o grande sinal que Deus vos dá de que vai a punir o mundo de seus crimes, por meio da guerra, da fome, e de perseguições à Igreja e ao Santo Padre. Para a impedir vim pedir a consagração da Rússia a meu Imaculado Coração e a Comunhão reparadora nos primeiros sabados. Se atenderem a meus pedidos a Rússia se converterá e terão paz, se não espalhará seus erros pelo mundo, promovendo guerras e perseguições à Igreja, os bons serão martirizados, o Santo Padre terá muito que sofrer, varias nações serão aniquiladas, por fim o meu Imaculado Coração triunfará. O santo Padre consagrar-me-á a Rússia que se converterá e será concedido ao mundo algum tempo de paz.

(traduction) [6]

« Je devrai, pour cela, parler un peu du secret et répondre à la première question.

En quoi consiste le secret ?

Il me semble que je peux le dire puisque le Ciel m'en a déjà donné la permission. Les représentants de Dieu sur la terre m'ont eux aussi autorisée à le faire, à plusieurs reprises, par lettres. Je crois que Votre Excellence a conservé l'une d'elles, celle du Père José Bernardo Gonçalves, dans laquelle il m'ordonne d'écrire au Saint-Père. Un des points qu'il m'indique est la révélation du secret. J'en ai déjà dit quelque chose, mais pour ne pas trop allonger cet écrit, qui devait être bref, je me suis limitée à l'indispensable, laissant à Dieu l'occasion d'un moment plus favorable.

J'ai déjà exposé, dans le deuxième écrit, le doute qui m'avait tourmentée du 13 juin au 13 juillet, et qui disparut lors de cette dernière apparition.

Bien. Le secret comporte trois choses distinctes, et je vais en dévoiler deux. La première fut la vision de l'Enfer. Notre Dame nous montra une grande mer de feu, qui paraissait se trouver sous la terre et, plongés dans ce feu, les démons et les âmes, comme s'ils étaient des braises transparentes, noires ou bronzées, avec une forme humaine. Ils flottaient dans cet incendie, soulevés par les flammes, qui sortaient d'eux-mêmes, avec des nuages de fumée. Ils retombaient de tous côtés, comme les étincelles retombent dans

(6) Dans le « quatrième mémoire » du 8 décembre 1941, Sœur Lucie écrit : « Je commence donc mon nouveau devoir et j'obéirai aux ordres de Votre Excellence Révérendissime et aux désirs du Docteur Galamba. Hormis la part du secret qu'il ne m'est pas permis de révéler maintenant, je dirai *tout*. Je ne tairai rien volontairement. J'admets que je pourrai oublier quelques détails de minime importance ».

Começo pois a minha nova tarefa, e cumprirei as ordens de V. Ex.ª Rev.ma e os desejos do Senhor Dr. Galamba. Questionado a parte do segredo que por agora não me é permitido revelar, direi tudo, advertidamente não disserei nada. Suponho que poderão esquecer-me apenas alguns pequenos detalhes de minima importancia.

les grands incendies, sans poids ni équilibre, avec des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur. Les démons se distinguaient par leurs formes horribles et dégoûtantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents et noirs. Cette vision dura un moment, grâce à notre bonne Mère du Ciel qui auparavant nous avait prévenus, nous promettant de nous emmener au Ciel (à la première apparition). Autrement, je crois que nous serions morts d'épouvante et de peur.

Ensuite nous levâmes les yeux vers Notre Dame, qui nous dit avec bonté et tristesse :

– Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur immaculé. Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes seront sauvées et on aura la paix. La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Dieu, sous le pontificat de Pie XI en commencera une autre pire encore. Lorsque vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne, qu'Il va punir le monde de ses crimes par le moyen de la guerre, de la faim et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père. Pour empêcher cette guerre, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis. Si on accepte mes demandes, la Russie se convertira et on aura la paix ; sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, diverses nations seront détruites. À la fin, mon Cœur immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacrera la Russie, qui se convertira, et il sera concédé au monde un certain temps de paix ».[7]

(7) Dans le « quatrième mémoire » cité précédemment, Sœur Lucie ajoute : « Au Portugal, se conservera toujours le dogme de la foi, etc. ».

Em Portugal se conservará sempre o Dogma da fé etc.

TROISIÈME PARTIE DU « SECRET »
(texte original)

J. M. J.

A terceira parte do segredo revelado a 13 de julho de 1917 na Cova de Iria – Fátima

Escrevo em acto de obediência a vós Deus meu, que mo mandais por meio de sua Ex.ia Rev.ma o Senhor Bispo de Leiria e da Vossa e minha Santíssima Mãe.

Depois das duas partes que já expus, vimos ao lado esquerdo de Nossa Senhora

um pouco mais alto um
anjo com uma espada de
fogo em a mão esquerda; ao
sacudir, despedia chamas que
pareia iam incendiar o
mundo; mas apagavam-se
com o contacto do brilho que
da mão direita expedia como
tempora ao seu encontro: O
anjo apontando com a mão
direita para a terra, com vós
forte disse: Penitência, Penitên-
cia, Penitência! E vimos
N'uma luz emensa que é
Deus: "algo semelhante a como
se veem as pessoas N'um espelho

quando lhe passam por diante"
um Bispo vestido de Branco
"tivemos o pressentimento de
que era o Santo Padre". Vários
outros Bispos, Sacerdotes, religio-
sos e religiosas subir uma
escabrosa Montanha, no cimo
da qual estava uma grande
cruz de troncos toscos como se
fora de sobreiro com a casca;
o Santo Padre, antes de chegar
aí, atravessou uma grande
cidade meia em ruínas e meio
tremulo com andar vacilante,
acabrunhado de dôr e pena,
ia orando pelas almas dos cada-

vezes que encontrava pelo
caminho; chegado ao cimo do
Monte, prostrado de joelhos
aos pés da grande Cruz foi morto
por um grupo de soldados que
lhe dispararam varios tiros e
setas, e assim mesmo foram
morrendo mais três outros os
Bispos Sacerdotes, religiosos e
religiosas e varias pessoas seculares, cavalheiros e senhoras de varias
classes e posições. Sob os dois braços da Cruz estavam dois estufos
cada um com um regador
de cristal em a mão, N'êles recolhiam o sangue dos Martires e com
êle regavam às almas que se aproximavam de Deus. Fuy-3-1-1944

(traduction) [8]

« J.M.J.

La troisième partie du secret révélé le 13 juillet 1917 dans la Cova de Iria-Fatima.

J'écris en obéissance à Vous, mon Dieu, qui me le commandez par l'intermédiaire de son Exce Rév.me Monseigneur l'Évêque de Leiria et de Votre Très Sainte Mère, qui est aussi la mienne.

Après les deux parties que j'ai déjà exposées, nous avons vu sur le côté gauche de Notre Dame, un peu plus en hauteur, un Ange avec une épée de feu dans la main gauche ; elle scintillait et émettait des flammes qui, semblait-il, devaient incendier le monde; mais elles s'éteignaient au contact de la splendeur qui émanait de la main droite de Notre Dame en direction de lui ; l'Ange, indiquant la terre avec sa main droite, dit d'une voix forte : Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu : " Quelque chose de semblable à la manière dont se voient les personnes dans un miroir quand elles passent devant " un Évêque vêtu de Blanc, " nous avons eu le pressentiment que c'était le Saint-Père ". Divers autres Évêques, Prêtres, religieux et religieuses monter sur une montagne escarpée, au sommet de laquelle il y avait une grande Croix en troncs bruts, comme s'ils étaient en chêne-liège avec leur écorce ; avant d'y arriver, le Saint-Père traversa une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de souffrance et de peine, il priait pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin ; parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande Croix, il fut tué par un groupe de soldats qui tirèrent plusieurs coups avec une arme à feu et des flèches ; et de la même manière moururent les uns après les autres les Évêques les Prêtres, les religieux et religieuses et divers laïcs, hommes et femmes de classes et de catégories sociales différentes. Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un arrosoir de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des Martyrs et avec lequel ils irriguaient les âmes qui s'approchaient de Dieu.

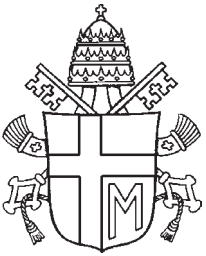
Tuy -3-1-1944».

([8]) Dans la traduction, on a respecté le texte original, même dans les imprécisions de ponctuation, qui n'empêchent d'ailleurs pas la compréhension de ce que la voyante a voulu dire.

INTERPRETATION DU « SECRET »

LETTRE DE JEAN-PAUL II À SŒUR LUCIE

(texte original)



Reverenda Irmã

Maria Lúcia

Convento de Coimbra

Na exultância das festas pascais, apresento-lhe os votos de Cristo Ressuscitado aos discípulos: “A paz esteja contigo!”

Terei a felicidade de poder encontrá-la no tão aguardado dia da beatificação de Francisco e Jacinta que, se Deus quiser, beatificarei no próximo dia 13 de maio.

Tendo em vista, porém, que naquele dia não haverá tempo para um colóquio, mas somente para uma breve saudação, encarreguei expressamente de vir falar consigo Sua Excelência Monsenhor Tarcisio Bertone, Secretário da Congregação para a Doutrina da Fé. É a Congregação que colabora mais directamente com o Papa para a defesa da verdadeira fé católica, e que conservou, como saberá, desde 1957, a Sua carta manuscrita contendo a terceira parte do segredo revelado dia 13 de julho de 1917 na Cova da Iria, em Fátima.

Monsenhor Bertone, acompanhado pelo Bispo de Leiria, Sua Excelência Monsenhor Serafim de Sousa Ferreira e Silva, **vem em Meu nome** fazer-lhe algumas perguntas sobre a interpretação da "terceira 'parte do segredo".

Reverenda Irmã Lúcia, pode falar abertamente e sinceramente a Monsenhor Bertone, que Me referirá directamente as suas respostas.

Peço ardentemente à Mãe do Ressuscitado pela Reverenda Irmã, pela Comunidade de Coimbra e por toda a Igreja.

Maria, Mãe da humanidade peregrina, nos mantenha sempre estreitamente unidos a Jesus, Seu dilecto Filho e nosso Irmão, Senhor da vida e da glória.

Com uma especial Bênção Apostólica.

Vaticano, 19 de Abril de 2000

Joannes Paulus II

(traduction)

Révérende Sœur
Maria Lucia
Couvent de Coimbra

Dans la joie des fêtes pascales, je vous adresse le souhait de Jésus ressuscité à ses disciples : « La paix soit avec vous ! ».

Je serai heureux de pouvoir vous rencontrer au cours du jour attendu de la béatification de Francisco et Jacinta que, si Dieu le veut, je proclamerai le 13 mai prochain.

Comme il n'y aura cependant pas de temps pour une rencontre mais seulement pour une brève salutation, j'ai expressément chargé Monseigneur Tarcisio Bertone, Secrétaire de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, de venir s'entretenir avec vous. C'est la Congrégation qui collabore le plus étroitement avec le Pape pour la défense de la vraie foi catholique et qui a conservé, comme vous le savez, depuis 1957, votre lettre manuscrite contenant la troisième partie du secret révélé le 13 juillet 1917 dans la Cova de Iria, à Fatima.

Monseigneur Bertone, accompagné de l'évêque de Leiria, Monseigneur Serafim de Sousa Ferreira e Silva, vient en mon nom pour vous poser quelques questions sur l'interprétation de la « troisième partie du secret ».

Révérende Sœur Maria Lúcia, parlez très ouvertement et sincèrement à Monseigneur Bertone, qui me transmettra directement vos réponses.

Je prie ardemment la Mère du Ressuscité pour vous, pour la communauté de Coimbra et pour toute l'Église. Que Marie, Mère de l'humanité en pèlerinage, nous tienne toujours proches de Jésus, son Fils bien-aimé et notre Frère, Seigneur de la vie et de la gloire.

Avec une particulière Bénédiction apostolique.

JEAN-PAUL II.

Du Vatican, le 19 avril 2000.

RENCONTRE
AVEC SŒUR MARIA LUCIA DE JESUS
E DO CORAÇÃO IMACULADO

Le rendez-vous de Sœur Lucie avec Monseigneur Tarcisio Bertone, Secrétaire de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, envoyé du Saint-Père, et de Monseigneur Serafim de Sousa Ferreira e Silva, Évêque de Leiria-Fatima, a eu lieu le jeudi 27 avril dernier, dans le Carmel de Sainte-Thérèse à Coimbra.

Sœur Lucie était lucide et sereine ; elle était très contente de la venue du Saint-Père à Fatima, pour la béatification de Francisco et Jacinta, qu'elle attendait depuis longtemps.

L'évêque de Leiria-Fatima lut la lettre autographe du Saint-Père qui expliquait les motifs de la visite. Sœur Lucie s'est sentie honorée et elle la relut personnellement, la contemplant dans ses mains. Elle s'est dite disposée à répondre franchement à toutes les questions.

Monseigneur Tarcisio Bertone lui présente alors les deux enveloppes : l'enveloppe extérieure et celle qui contient la lettre avec la troisième partie du « secret » de Fatima, et elle affirme aussitôt, la touchant avec ses doigts : « C'est mon papier », et puis en la lisant : « C'est mon écriture ».

Avec l'aide de l'évêque de Leiria-Fatima, le texte original, qui est en portugais, est lu et interprété. Sœur Lucie partage l'interprétation selon laquelle la troisième partie du « secret » consiste en une vision prophétique, comparable à celles de l'histoire sainte. Elle réaffirme sa conviction que la vision de Fatima concerne avant tout la lutte du communisme athée contre l'Église et les chrétiens, et elle décrit l'immense souffrance des victimes de la foi du vingtième siècle.

À la question : « le personnage principal de la vision est-il le Pape ? », Sœur Lucie répond immédiatement par l'affirmative et elle rappelle que les trois petits bergers étaient très tristes des souffrances du Pape, et que Jacinta répétait : *« Coitadinho do Santo Padre, tenho muita pena dos pecadores ! »* («Pauvre Saint-Père, j'ai beaucoup de peine pour les pécheurs ! »). Sœur Lucie continue : « Nous ne connaissions pas le nom du Pape, la Vierge ne nous a pas donné le nom du Pape, nous ne savions pas s'il s'agissait de

Benoît XV ou de Pie XII ou de Paul VI ou de Jean-Paul II, mais c'était le Pape qui souffrait et cela nous faisait aussi souffrir ».

Quant au passage concernant l'évêque vêtu de blanc, à savoir le Saint-Père – comme le perçurent immédiatement les petits bergers durant la « vision » – qui est blessé à mort et qui tombe par terre, Sœur Lucie partage pleinement l'affirmation du Pape : « Ce fut une main maternelle qui guida la trajectoire du projectile et le Pape agonisant s'arrêta au seuil de la mort » (Jean-Paul II, *Méditation avec les évêques italiens depuis l'hôpital polyclinique Gemelli*, 13 mai 1994).

Alors que Sœur Lucie, avant de remettre à l'évêque de Leiria-Fatima de l'époque la lettre scellée contenant la troisième partie du « secret », avait écrit sur l'enveloppe extérieure qu'elle pouvait être ouverte seulement après 1960, soit par le Patriarche de Lisbonne soit par l'évêque de Leiria, Monseigneur Bertone lui demande : « Pourquoi l'échéance de 1960 ? Est-ce la Vierge qui avait indiqué cette date ? » Sœur Lucie répond : « Ça n'a pas été Notre Dame, mais c'est moi qui ai mis la date de 1960, car, selon mon intuition, avant 1960, on n'aurait pas compris, on aurait compris seulement après. Maintenant on peut mieux comprendre. J'ai écrit ce que j'ai vu, l'interprétation ne me regarde pas, elle regarde le Pape ».

Enfin, est mentionné le manuscrit non publié que Sœur Lucie a préparé comme réponse à de nombreuses lettres de fidèles de la Vierge et de pèlerins. L'œuvre porte le titre *« Os apelos da Mensagen de Fatima »* et contient des pensées et des réflexions qui expriment ses sentiments et sa spiritualité simple et limpide, sous forme catéchétique et parénétique. Il lui a été demandé si elle était contente qu'elle soit publiée ; elle répondit : « Si le Saint-Père est d'accord, je suis contente, autrement j'obéis à ce que décide le Saint-Père ». Sœur Lucie désire soumettre le texte à l'approbation de l'Autorité ecclésiastique, et nourrit l'espoir de contribuer, par son écrit, à guider les hommes et les femmes de bonne volonté sur le chemin qui conduit à Dieu, but ultime de toute attente humaine.

La rencontre se termine par un échange de chapelets : à Sœur Lucie est remis celui qui a été donné par le Saint-Père, et elle, à son tour, remet quelques chapelets qu'elle a personnellement confectionnés.

La Bénédiction donnée au nom du Saint-Père conclut l'entretien.

COMMUNICATION DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL ANGELO SODANO SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

À la fin de la concélébration eucharistique solennelle présidée par Jean-Paul II à Fatima, le Cardinal Angelo Sodano, Secrétaire d'État, a prononcé en portugais les paroles que nous reproduisons ici en traduction française:

Chers Frères et Sœurs dans le Seigneur !

Au terme de cette célébration solennelle, je ressens le devoir d'adresser à notre bien-aimé Saint-Père Jean-Paul II les vœux les plus cordiaux de toutes les personnes ici présentes pour son tout proche quatre-vingtième anniversaire, le remerciant de son précieux ministère pastoral au bénéfice de toute la sainte Église de Dieu.

À l'occasion de l'événement solennel de sa venue à Fatima, le Souverain Pontife m'a chargé de vous faire une annonce. Comme vous le savez, le but de sa visite à Fatima a été la béatification des deux petits bergers. Mais il veut aussi donner à ce pèlerinage le sens d'un geste renouvelé de gratitude envers la Madone, pour la protection qu'elle lui a accordée durant ses années de pontificat. C'est une protection qui semble concerner aussi ce qu'on appelle « la troisième partie » du secret de Fatima.

Ce texte constitue une vision prophétique comparable à celles de l'Écriture sainte, qui ne décrivent pas de manière photographique les détails des événements à venir, mais qui résument et condensent sur un même arrière-plan des faits qui se répartissent dans le temps en une succession et une durée qui ne sont pas précisées. Par conséquent, la clé de lecture du texte ne peut que revêtir un caractère symbolique.

La vision de Fatima concerne surtout la lutte des systèmes athées contre l'Église et contre les chrétiens. Elle décrit l'immense souffrance des témoins de la foi du dernier siècle du deuxième millénaire. C'est un interminable chemin de croix, guidée par les Papes du vingtième siècle.

Selon l'interprétation des petits bergers, interprétation confirmée récemment par Sœur Lucie, « l'Évêque vêtu de blanc » qui prie pour tous les fidèles est le Pape. Lui aussi, marchant péniblement vers la Croix parmi les cadavres des personnes martyrisées (évêques, prêtres, religieux, religieuses et nombreux laïcs), tombe à terre comme mort, sous les coups d'une arme à feu.

Après l'attentat du 13 mai 1981, il apparut clairement à Sa Sainteté qu'il y avait eu « une main maternelle pour guider la trajectoire du projectile », permettant au « Pape agonisant » de s'arrêter « au seuil de la mort » (Jean-Paul II, *Méditation avec les Évêques italiens depuis l'hôpital polyclinique Gemelli*, *Insegnamenti*, vol. XVII1, 1994, p. 1061). À l'occasion d'un passage à Rome de l'évêque de Leiria-Fatima de l'époque, le Pape décida de lui remettre le projectile, resté dans la *jeep* après l'attentat, pour qu'il soit gardé dans le sanctuaire. Sur l'initiative de l'Évêque, il fut enchâssé dans la couronne de la statue de la Vierge de Fatima.

Les événements ultérieurs de 1989 ont conduit, en Union soviétique et dans de nombreux Pays de l'Est, à la chute du régime communiste, qui se faisait le défenseur de l'athéisme. Pour cela aussi, le Souverain Pontife remercie de tout cœur la Vierge très sainte. Cependant, dans d'autres parties du monde, les attaques contre l'Église et contre les chrétiens, accompagnées du poids de la souffrance, n'ont malheureusement pas encore cessé. Bien que les situations auxquelles fait référence la troisième partie du secret de Fatima semblent désormais appartenir au passé, l'appel de la Vierge de Fatima à la conversion et à la pénitence, lancé au début du vingtième siècle, demeure encore aujourd'hui d'une actualité stimulante. « La Dame du message semble lire avec une perspicacité spéciale les signes des temps, les signes de notre temps [...]. L'invitation insistante de la très Sainte Vierge Marie à la pénitence n'est que la manifestation de sa sollicitude maternelle pour le sort de la famille humaine, qui a besoin de conversion et de pardon » (Jean-Paul II, *Message pour la Journée mondiale des malades 1997,* n. 1*: La Documentation catholique*, 93 [1996], p. 1051).

Pour permettre aux fidèles de mieux recevoir le message de la Vierge de Fatima, le Pape a confié à la Congrégation pour la Doctrine de la Foi le soin de rendre publique la troisième partie du secret, après en avoir préparé un commentaire approprié.

Nous remercions la Vierge de Fatima de sa protection. Nous confions à sa maternelle intercession l'Église du troisième millénaire.

Sub tuum præsidium confugimus, Sancta Dei Genetrix ! Intercede pro Ecclesia ! Intercede pro Papa nostro Ioanne Paulo II. Amen.

Fatima, le 13 mai 2000.

COMMENTAIRE THÉOLOGIQUE

Celui qui lit avec attention le texte de ce qu'on appelle le troisième « secret » de Fatima, qui, après un long temps, par une disposition du Saint-Père, est publié ci-joint dans son intégralité, sera probablement déçu ou étonné après toutes les spéculations qui ont été faites. Aucun grand mystère n'est révélé ; le voile de l'avenir n'est pas déchiré. Nous voyons l'Église des martyrs du siècle qui s'achève représentée à travers une scène décrite dans un langage symbolique difficile à déchiffrer. Est-ce cela que la Mère du Seigneur voulait communiquer à la chrétienté, à l'humanité, dans une période de grands problèmes et de grandes angoisses ? Cela nous est-il utile au début du nouveau millénaire ? Ou bien s'agit-il seulement de projections du monde intérieur d'enfants qui ont grandi dans une ambiance de profonde piété, mais qui étaient en même temps bouleversés par la tourmente qui menaçait leur époque ? Comment devons-nous comprendre la vision, que faut-il en penser ?

Révélation publique et révélations privées – leur lieu théologique

Avant d'entreprendre une tentative d'interprétation, dont les lignes essentielles peuvent être trouvées dans la communication que le Cardinal Sodano a prononcée le 13 mai dernier à la fin de la célébration eucharistique présidée par le Saint-Père à Fatima, il convient d'effectuer quelques clarifications de fond à propos de la manière dont, selon la doctrine de l'Église, doivent être compris des phénomènes comme celui de Fatima, à l'intérieur de la vie de foi. L'enseignement de l'Église distingue entre la « révélation publique » et les « révélations privées ». Entre ces deux réalités, il y a une différence non seulement de degré, mais de nature. Le terme « révélation publique » désigne l'action révélatrice de Dieu, qui est destinée à l'humanité entière et qui a trouvé son expression littéraire dans les deux parties de la Bible : l'Ancien et le Nouveau Testament. On l'appelle « révélation » parce que, en elle, Dieu s'est fait connaître progressivement aux hommes, au point de devenir lui-même homme, pour attirer à lui et réunir à lui tout le monde, par son Fils incarné, Jésus Christ. Il ne s'agit donc pas de communications intellectuelles, mais d'un processus vital, par lequel Dieu s'ap-

proche de l'homme ; et dans ce processus, tout naturellement, se dévoilent aussi un contenu qui intéresse également l'intelligence et la compréhension du mystère de Dieu. Le processus concerne l'homme tout entier et donc aussi la raison, mais pas seulement cette dernière. Dieu étant unique, l'histoire qu'il vit avec l'humanité est unique ; elle vaut pour tous les temps et elle a trouvé son accomplissement dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ. En Christ, Dieu a tout dit, c'est-à-dire lui-même, et donc la révélation s'est achevée avec la réalisation du mystère du Christ, qui a trouvé son expression dans le Nouveau Testament. Le *Catéchisme de l'Église catholique* cite un texte de saint Jean de la Croix pour expliquer que la révélation est définitive et complète : « Dès lors qu'Il nous a donné son Fils, qui est sa Parole, Dieu n'a pas d'autre parole à nous donner. Il nous a tout dit à la fois et d'un seul coup en cette seule Parole [...]; car ce qu'il disait par parties aux prophètes, Il l'a dit tout entier dans son Fils [...]. Voilà pourquoi celui qui voudrait maintenant l'interroger, ou désirerait une vision ou une révélation, non seulement ferait une folie, mais ferait injure à Dieu, en ne jetant pas les yeux uniquement sur le Christ, sans chercher autre chose en quelque nouveauté » (CÉC, n. 65: S. Jean de la Croix, *Montée au Carmel*, 2, 22).

Le fait que l'unique révélation de Dieu adressée à tous les peuples est achevée avec le Christ et par le témoignage qui lui est rendu dans les livres du Nouveau Testament lie l'Église à l'événement unique de l'histoire sacrée et à la parole biblique, qui garantit et interprète cet événement, mais cela ne signifie pas que l'Église pourrait maintenant regarder seulement le passé et serait ainsi condamnée à une répétition stérile. Le *Catéchisme de l'Église catholique* dit à ce sujet : « Même si la Révélation est achevée, elle n'est pas complètement explicitée ; il restera à la foi chrétienne d'en saisir graduellement toute la portée au cours des siècles » (n. 66). Les deux aspects, à savoir le lien avec l'unicité de l'événement et la progression dans sa compréhension, sont très bien illustrés dans le dernier discours du Christ, lorque, faisant ses adieux aux disciples, il leur dit : «J'aurai encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même [...]. Il me

glorifiera, car il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître » (*Jn* 16, 12-14). D'une part, l'Esprit est un guide et il ouvre à une connaissance, mais il manquait auparavant le présupposé pour porter le poids de cette connaissance – telle est l'ampleur et la profondeur jamais atteintes de la foi chrétienne. D'autre part, cette fonction de guide est une manière de « prendre » dans le trésor de Jésus Christ lui-même, dont la profondeur insondable se manifeste dans la conduite opérée par l'Esprit. Le Catéchisme cite à ce sujet une parole profonde du Pape Grégoire le Grand : « Les divines paroles et celui qui les lit grandissent ensemble » (CÉC, n. 94, Grégoire le Grand, *Homélie sur Ezéchiel*, 1, 7, 8). Le Concile Vatican II indique trois voies essentielles, par lesquelles s'opèrent l'action de guide de l'Esprit Saint dans l'Église et donc la «croissance de la Parole»; cette action s'accomplit au moyen de la méditation et de l'étude par les fidèles, au moyen d'une profonde intelligence qui provient de l'expérience spirituelle et de la prédication de « ceux qui, avec la succession dans l'épiscopat, ont reçu un charisme certain de vérité » (*Dei Verbum*, n. 8).

Dans ce contexte, il devient désormais possible de comprendre correctement le concept de « révélation privée », qui se réfère à toutes les visions et à toutes les révélations qui ont lieu après la conclusion du Nouveau Testament; il s'agit donc de la catégorie à l'intérieur de laquelle nous devons placer le message de Fatima. À ce sujet, commençons par lire le *Catéchisme de l'Église catholique* : « Au fil des siècles, il y a eu des révélations dites " privées ", dont certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. [...] Leur rôle n'est pas [...] de " compléter " la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire » (n. 67). Deux éléments sont ainsi clarifiés :

1. L'autorité des révélations privées est substantiellement différente de l'unique révélation publique : cette dernière exige notre foi; en effet, en elle, par l'intermédiaire de paroles humaines et de la médiation de la communauté vivante de l'Église, Dieu lui-même nous parle. La foi en Dieu et dans sa Parole se distingue de toute autre foi, croyance ou opinion humaines. La certitude que Dieu parle me donne la sécurité que je rencontre la vérité elle-même, et ainsi une certitude qui ne peut se vérifier par aucune forme humaine de connaissance. C'est la certitude sur laquelle j'édifie ma vie et à laquelle je me confie en mourant.

2. La révélation privée est une aide pour la foi, et elle se manifeste comme crédible précisément parce qu'elle renvoie à l'unique révélation publique. Le Cardinal Prospero Lambertini, futur Pape Benoît XIV, dit à ce sujet dans son traité classique, devenu ensuite normatif pour les béatifications et les canonisations : « Un assentiment de foi catholique n'est pas dû à des révélations approuvées de cette manière ; ce n'est même pas possible. Ces révélations requièrent plutôt un assentiment de foi humaine conforme aux règles de la prudence, qui nous les présentent comme probables et crédibles dans un esprit de piété ». Le théologien flamand E. Dhanis, éminent connaisseur de cette question, affirme de manière synthétique que l'approbation ecclésiale d'une révélation privée comporte trois éléments : le message relatif ne contient rien qui s'oppose à la foi et aux bonnes mœurs ; il est licite de le rendre publique, et les fidèles sont autorisés à lui donner, de manière prudente, leur adhésion [E. Dhanis, *Regard sur Fatima et bilan d'une discussion*, *La Civiltà cattolica* 104 (1953, II), pp. 392-406, en particulier p. 397]. Un tel message peut être une aide valable pour comprendre et mieux vivre l'Évangile à l'heure actuelle ; c'est pourquoi il ne doit pas être négligé. Il est une aide qui est offerte, mais dont il n'est nullement obligatoire de faire usage.

Le critère pour la vérité et pour la valeur d'une révélation privée est donc son orientation vers le Christ lui-même. Quand elle nous éloigne de lui, quand elle se rend autonome ou même quand elle se fait passer pour un dessein de salut autre et meilleur, plus important que l'Évangile, elle ne vient certainement pas de l'Esprit Saint, qui nous guide à l'intérieur de l'Évangile, et non hors de lui. Cela n'exclut pas qu'une révélation privée mette de nouveaux accents, qu'elle fasse apparaître de nouvelles formes de piété, qu'elle en approfondisse ou en étende d'anciennes. Mais de toute façon, en tout cela, il doit s'agir d'une nourriture pour la foi, l'espérance et la charité, qui sont pour tous la voie permanente du salut. Nous pouvons ajouter que bien souvent les révélations privées proviennent avant tout de la piété populaire et se reflètent sur elle, lui donnent de nouvelles impulsions et ouvrent pour elle de nouvelles formes. Cela n'exclut pas qu'elles aient aussi des effets dans la liturgie elle-même, comme le montrent par exemple les fêtes du *Corpus Domini* et du Sacré-Cœur de Jésus. D'un certain point de vue, dans la relation entre liturgie et piété populaire, se dessine la

relation entre la Révélation et les révélations privées : la liturgie est le critère, elle est la forme vitale de l'Église dans sa totalité, nourrie directement par l'Évangile. La religiosité populaire signifie que la foi plonge ses racines au cœur des peuples d'une façon telle qu'elle s'introduit dans le monde du quotidien. La religiosité populaire est la forme première et fondamentale de l'« inculturation » de la foi, qui doit continuellement se laisser orienter et guider par les indications de la liturgie, mais qui, à son tour, féconde la foi à partir du cœur.

Ainsi, nous sommes déjà passés des précisions plutôt négatives, qui de prime abord étaient nécessaires, aux déterminations positives des révélations privées : comment peut-on les classer de manière correcte à partir de l'Écriture ? Quelle est leur catégorie théologique ? La plus ancienne lettre de saint Paul qui nous a été conservée, le texte qui, dans l'absolu, est peut-être le plus ancien du Nouveau Testament, la première lettre aux Thessaloniciens, me semble donner une indication. L'Apôtre y écrit : « N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les prophéties, mais discernez la valeur de toute chose, ce qui est bien, gardez-le » (5, 19-21).

À toutes les époques est donné à l'Église le charisme de prophétie, qui doit être examiné, mais qui ne peut être déprécié. À ce sujet, il convient de tenir compte du fait que la prophétie, au sens biblique, ne signifie pas prédire l'avenir, mais expliquer la volonté de Dieu pour le présent, et donc montrer la voie droite vers l'avenir. Celui qui prédit l'avenir satisfait à la curiosité de la raison, qui désire ouvrir le voile de l'avenir; le prophète, quant à lui, satisfait à l'aveuglement de la volonté et de la pensée, et éclaire la volonté de Dieu comme exigence et indication pour le présent. Dans ce cas, l'importance de la prédiction de l'avenir est secondaire. Ce qui est essentiel, c'est l'actualisation de l'unique révélation, qui me concerne en profondeur : la parole prophétique est un avertissement ou encore une consolation, ou même les deux à la fois. En ce sens, on peut associer le charisme de la prophétie à la catégorie des « signes des temps », qui a été remise en lumière par le Concile Vatican II : « L'aspect de la terre et du ciel, vous savez le juger; mais le temps où nous sommes, pourquoi ne savez-vous pas le juger ? » (*Lc* 12, 56). Par « signes des temps » dans ces paroles de Jésus, il faut entendre son propre chemin, lui-même. Interpréter les signes des temps à la lumière de la foi signifie reconnaître la pré-

sence du Christ en tout temps. Dans les révélations privées reconnues par l'Église – donc aussi celle de Fatima – il s'agit de ceci : nous aider à comprendre les signes des temps et à trouver pour eux la juste réponse dans la foi.

La structure anthropologique des révélations privées

Après avoir chercher à déterminer le lieu théologique des révélations privées par ces réflexions et avant de nous engager dans une interprétation du message de Fatima, nous devons encore chercher brièvement à éclaircir un peu leur caractère anthropologique (psychologique). L'anthropologie théologique distingue en ce domaine trois formes de perception ou de « vision » : la vision des sens, donc la perception externe corporelle, la perception intérieure et la vision spirituelle (*visio sensibilis - imaginativa - intellectualis*). Il est clair que, dans les visions de Lourdes, Fatima, etc., il ne s'agit pas de la perception normale extérieure des sens : les images et les figures qui sont vues ne se trouvent pas extérieurement dans l'espace, comme s'y trouve par exemple un arbre ou une maison. Cela est absolument évident, par exemple, en ce qui concerne la vision de l'enfer (décrite dans la première partie du « secret » de Fatima) ou encore la vision décrite dans la troisième partie du « secret », mais cela peut se montrer très facilement aussi pour les autres visions, surtout parce que toutes les personnes présentes ne les voient pas, mais en réalité seulement les « voyants ». De même, il est évident qu'il ne s'agit pas d'une « vision » intellectuelle, sans images, comme on le trouve dans les hauts degrés de la mystique. Il s'agit donc de la catégorie intermédiaire, la perception intérieure, qui a certainement pour le voyant une force de présence, laquelle équivaut pour lui à la manifestation externe sensible.

Voir intérieurement ne signifie pas qu'il s'agit de fantaisies, ce qui serait seulement une expression de l'imagination subjective. Cela signifie plutôt que l'âme est effleurée par la touche de quelque chose de réel, même si c'est suprasensible, et qu'elle est rendue capable de voir le non-sensible, le non-visible par les sens – une vision avec les « sens internes ». Il s'agit de vrais « objets » qui touchent l'âme, bien qu'ils n'appartiennent pas à notre monde sensible habituel. C'est pourquoi cela exige une vigilance intérieure du cœur qui, la plupart du temps, n'existe pas en raison de la pression

des fortes réalités externes, des images et des pensées qui remplissent l'âme. La personne est conduite au-delà de la pure extériorité et les dimensions les plus profondes de la réalité la touchent, se rendent visibles à elle. On comprendra peut-être ainsi pourquoi ce sont précisément les enfants qui sont les destinataires privilégiés de telles apparitions : l'âme est encore peu altérée, sa capacité intérieure de perception est encore peu détériorée. « De la bouche des enfants, des tout-petits, tu as fait monter la louange » ; c'est par une phrase de Psaume 8 (v. 3) que Jésus répond à la critique des Chefs des Prêtres et des Anciens, qui trouvaient inopportun le cri « Hosanna » poussé par des enfants (cf. *Mt* 21, 16).

La « vision intérieure » n'est pas une fantaisie, mais une manière véritable et précise d'opérer une vérification, comme nous l'avons dit. Mais elle comporte aussi des limites. Déjà dans les visions extérieures, il existe aussi un facteur subjectif : nous ne voyons pas l'objet pur, mais celui-ci nous parvient à travers le filtre de nos sens, qui doivent accomplir un processus de traduction. Cela est encore plus évident dans la vision intérieure, surtout lorsqu'il s'agit de réalités qui outrepassent en elles-mêmes notre horizon. Le sujet, le voyant, est engagé de manière encore plus forte. Il voit avec ses possibilités concrètes, avec les modalités représentatives et cognitives qui lui sont accessibles. Dans la vision intérieure, il s'agit encore plus largement que dans la vision extérieure d'un processus de traduction, de sorte que le sujet est de manière essentielle participant de la formation, sous mode d'images, de ce qui apparaît. L'image peut advenir seulement selon ses mesures et ses possibilités. Ces visions ne sont donc jamais de simples « photographies » de l'au-delà, mais elles portent aussi en elles-mêmes les possibilités et les limites du sujet qui perçoit.

On peut le montrer à travers toutes les grandes visions des saints ; naturellement, cela vaut aussi pour les visions des enfants de Fatima. Les images qu'ils ont décrites ne sont pas en effet une simple expression de leur fantaisie, mais le fruit d'une réelle perception d'origine supérieure et intérieure, elles ne sont pas non plus à envisager comme si, pour un instant, le voile de l'au-delà avait été enlevé et que le ciel apparaissait dans ce qu'il a de purement essentiel, de la manière dont nous espérons le voir un jour dans l'union définitive avec Dieu. Les images sont plutôt, pour ainsi dire, une synthèse de l'impulsion qui provient d'en Haut et des pos-

sibilités de ce fait disponibles du sujet qui perçoit, en l'occurrence des enfants. C'est pour cela que le langage imaginatif de ces visions est un langage symbolique. Le Cardinal Sodano dit à ce sujet: les visions « ne décrivent pas de manière photographique les détails des événements à venir, mais résument et condensent sur un même arrière-plan des faits qui se répartissent dans le temps en une succession et une durée qui ne sont pas précisées ». Ce rassemblement de temps et d'espace en une image unique est typique de telles visions, qui en règle générale ne peuvent être déchiffrées qu'*a posteriori*. Dans ce domaine, on ne peut pas dire que chaque élément visuel doive avoir un sens historique concret. C'est la vision dans son ensemble qui compte, et c'est à partir de l'ensemble des images que les éléments particuliers doivent être compris. Quel que soit le centre d'une image, elle se révèle de manière ultime à partir de ce qui est le centre de la «prophétie» chrétienne elle-même : le centre est là où la vision devient appel et guide vers la volonté de Dieu.

Une tentative d'interprétation du « secret » de Fatima

La première et la deuxième partie du « secret » de Fatima ont déjà été discutées amplement dans la littérature qui le concerne et qu'il n'est pas utile de les illustrer ici une nouvelle fois. Je voudrais seulement attirer brièvement l'attention sur le point le plus significatif. Pendant un instant terrible, les enfants ont fait l'expérience d'une vision de l'enfer. Ils ont vu la chute des « âmes des pauvres pécheurs ». Et maintenant, il leur est dit pourquoi ils ont été exposés à cet instant : « pour les sauver [les âmes] » – pour montrer un chemin de salut. Il vient à l'esprit la phrase de la première lettre de Pierre : « ... Sûrs d'obtenir l'objet de votre foi: le salut des âmes » (1, 9). Comme chemin vers ce but, est indiquée – de manière surprenante pour des personnes provenant de l'ère culturelle anglo-saxonne et allemande – la dévotion au Cœur immaculé de Marie. Pour comprendre cela, une brève indication suffira ici. « Cœur » signifie dans le langage de la Bible le centre de l'existence humaine, la jonction entre la raison, la volonté, le tempérament et la sensibilité, où la personne trouve son unité et son orientation intérieure. Le « cœur immaculé » est, selon *Mt* 5, 8, un cœur qui, à partir de Dieu, est parvenu à une parfaite unité intérieure et donc « voit Dieu ».

La « dévotion » au Cœur immaculé de Marie est donc une façon de s'approcher du comportement de ce cœur, dans lequel le *fiat* – que ta volonté soit faite – devient le centre qui informe toute l'existence. Si quelqu'un voulait objecter que nous ne devrions pas cependant interposer un être humain entre le Christ et nous, on devrait alors se rappeler que Paul n'a pas eu peur de dire à ses propres communautés : imitez-moi (cf. *1 Co* 4, 16; *Ph* 3, 17; *1 Th* 1, 6; *2 Th* 3, 7. 9). Chez l'Apôtre, les communautés peuvent vérifier concrètement ce que signifie suivre le Christ. De qui pourrions-nous en tout temps apprendre d'une manière meilleure, sinon de la Mère du Seigneur ?

Ainsi, nous arrivons finalement à la troisième partie du « secret » de Fatima, publié ici pour la première fois dans son intégralité. Comme il ressort de la documentation précédente, l'interprétation que le Cardinal Sodano a donnée dans son texte du 13 mai a, dans un premier temps, été présentée personnellement à Sœur Lucie. À ce sujet, Sœur Lucie a tout d'abord observé qu'elle avait reçu la vision, mais pas son interprétation. L'interprétation, disait-elle, ne revient pas au voyant, mais à l'Église. Toutefois, après la lecture du texte, elle a dit que cette interprétation correspondait à ce dont elle avait fait l'expérience et que, pour sa part, elle reconnaissait cette interprétation comme correcte. Donc, dans ce qui suit, on pourra seulement chercher à donner de manière approfondie un fondement à cette interprétation à partir des critères développés jusqu'ici.

Comme parole-clé de la première et de la deuxième parties du « secret », nous avons découvert celle qui dit « sauver les âmes » ; de même, la parole-clé de ce « secret » est un triple cri : « Pénitence, Pénitence, Pénitence ! » Il nous revient à l'esprit le début de l'Évangile : « Pænitemini et credite evangelio » (*Mc* 1, 15). Comprendre les signes des temps signifie comprendre l'urgence de la pénitence – de la conversion – de la foi. Telle est la réponse juste au moment historique, marqué par de graves dangers qui seront exprimés par les images ultérieures. Je me permets de rappeler ici un souvenir personnel; dans un colloque avec moi, Sœur Lucie m'a affirmé qu'il lui apparaissait toujours plus clairement que le but de toutes les apparitions a été de faire croître toujours plus dans la foi, dans l'espérance et dans la charité – tout le reste entendait seulement porter à cela.

Examinons maintenant d'un peu plus près les différentes ima-

ges. L'ange avec l'épée de feu à la gauche de la Mère de Dieu rappelle des images analogues de l'Apocalypse. Il représente la menace du jugement, qui plane sur le monde. La perspective que le monde pourrait être englouti dans une mer de flammes n'apparaît absolument plus aujourd'hui comme une pure fantaisie: l'homme lui-même a préparé l'épée de feu avec ses inventions. La vision montre ensuite la force qui s'oppose au pouvoir de destruction – la splendeur de la Mère de Dieu et, provenant d'une certaine manière de cette splendeur, l'appel à la pénitence. De cette manière est soulignée l'importance de la liberté de l'homme : l'avenir n'est absolument pas déterminé de manière immuable, et l'image que les enfants ont vue n'est nullement un film d'anticipation de l'avenir, auquel rien ne pourrait être changé. Toute cette vision se produit en réalité seulement pour faire apparaître la liberté et pour l'orienter dans une direction positive. Le sens de la vision n'est donc pas de montrer un film sur l'avenir irrémédiablement figé. Son sens est exactement opposé, à savoir mobiliser les forces pour tout changer en bien. Aussi sont-elles totalement fourvoyées les explications fatalistes du « secret » qui affirme par exemple que l'auteur de l'attentat du 13 mai 1981 aurait été, en définitive, un instrument du plan divin, guidé par la Providence, et qu'il n'aurait donc pas pu agir librement, ou encore d'autres idées semblables qui circulent. La vision parle plutôt de dangers et de la voie pour en être sauvegardé.

Les phrases qui suivent dans le texte montrent encore une fois très clairement le caractère symbolique de la vision : Dieu reste l'incommensurable et la lumière qui dépasse toute notre vision. Les personnes humaines apparaissent comme dans un miroir. Nous devons garder continuellement présente cette limitation interne de la vision, dont les limites sont ici visuellement indiquées. L'avenir se dévoile seulement « comme dans un miroir, de manière confuse » (cf *1 Co* 13, 12). Prenons maintenant en considération les diverses images qui suivent dans le texte du « secret ». Le lieu de l'action est décrit par trois symboles : une montagne escarpée, une grande ville à moitié en ruines et finalement une grande croix en troncs grossiers. La montagne et la ville symbolisent le lieu de l'histoire humaine : l'histoire comme une montée pénible vers les hauteurs, l'histoire comme lieu de la créativité et de la convivialité humaines, mais en même temps comme lieu de destructions, par lesquelles

l'homme anéantit l'œuvre de son propre travail. La ville peut être lieu de communion et de progrès, mais aussi lieu des dangers et des menaces les plus extrêmes. Sur la montagne se trouve la croix – terme et point de référence de l'histoire. Par la croix, la destruction est transformée en salut ; elle se dresse comme signe de la misère de l'histoire et comme promesse pour elle.

Ici, apparaissent ensuite deux personnes humaines : l'évêque vêtu de blanc (« nous avons eu le pressentiment que c'était le Saint-Père »), d'autres évêques, des prêtres, des religieux et religieuses, et enfin des hommes et des femmes de toutes classes et toutes catégories sociales. Le Pape semble précéder les autres, tremblant et souffrant à cause de toutes les horreurs qui l'entourent. Non seulement les maisons de la ville sont à moitié écroulées, mais son chemin passe au milieu de cadavres des morts. La marche de l'Église est ainsi décrite comme un chemin de croix, comme un chemin dans un temps de violence, de destruction et de persécutions. On peut trouver représentée dans ces images l'histoire d'un siècle entier. De même que les lieux de la terre sont synthétiquement représentés par les deux images de la montagne et de la ville, et sont orientés vers la croix, de même aussi les temps sont présentés de manière condensée : dans la vision, nous pouvons reconnaître le siècle écoulé comme le siècle des martyrs, comme le siècle des souffrances et des persécutions de l'Église, comme le siècle des guerres mondiales et de beaucoup de guerres locales, qui en ont rempli toute la seconde moitié et qui ont fait faire l'expérience de nouvelles formes de cruauté. Dans le « miroir » de cette vision, nous voyons passer les témoins de la foi de décennies. À ce sujet, il semble opportun de mentionner une phrase de la lettre que Sœur Lucie a écrite au Saint-Père le 12 mai 1982 : « La troisième partie du " secret " se réfère aux paroles de Notre Dame : " Sinon [la Russie] répandra ses erreurs à travers le monde, favorisant guerres et persécutions envers l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, diverses nations seront détruites " ».

Dans le chemin de croix de ce siècle, la figure du Pape a un rôle spécial. Dans sa pénible montée sur la montagne, nous pouvons sans aucun doute trouver rassemblés différents Papes qui, depuis Pie X jusqu'au Pape actuel, ont partagé les souffrances de ce siècle et se sont efforcés d'avancer au milieu d'elles sur la voie

qui mène à la croix. Dans la vision, le Pape aussi est tué sur la voie des martyrs. Lorsque, après l'attentat du 13 mai 1981, le Pape se fit apporter le texte de la troisième partie du « secret », ne devait-il pas y reconnaître son propre destin ? Il a été très proche des portes de la mort et il a lui-même expliqué de la manière suivante comment il a été sauvé : « C'est une main maternelle qui guida la trajectoire de la balle et le Pape agonisant s'est arrêté au seuil de la mort» (13 mai 1994). Qu'ici une « main maternelle » ait dévié la balle mortelle montre seulement encore une fois qu'il n'existe pas de destin immuable, que la foi et la prière sont des puissances qui peuvent influer sur l'histoire et que, en définitive, la prière est plus forte que les projectiles, la foi plus puissante que les divisions.

La conclusion du « secret » rappelle des images que Sœur Lucie peut avoir vues dans des livres de piété et dont le contenu provient d'anciennes intuitions de foi. C'est une vision consolante, qui veut qu'une histoire de sang et de larmes soit perméable à la puissance de guérison de Dieu. Des Anges recueillent sous les bras de la croix le sang des martyrs et irriguent ainsi les âmes qui s'approchent de Dieu. Le sang du Christ et le sang des martyrs doivent être considérés ensemble : le sang des martyrs jaillit des bras de la croix. Leur martyre s'accomplit en solidarité avec la passion du Christ, il devient un tout avec elle. Ils complètent pour le Corps du Christ ce qui manque encore à ses souffrances (cf. *Col* 1, 24). Leur vie est devenue elle-même eucharistie, incorporée dans le mystère du grain de blé qui meurt et qui devient fécond. Le sang des martyrs est semence de chrétiens, a dit Tertullien. De même que de la mort du Christ, de son côté ouvert, est née l'Église, de même la mort des témoins est féconde pour la vie future de l'Église. La vision de la troisième partie du « secret », tellement angoissante à ses débuts, s'achève donc sur une image d'espérance : aucune souffrance n'est vaine, et précisément une Église souffrante, une Église des martyrs, devient un signe indicateur pour l'homme à la recherche de Dieu. Dans les mains amoureuses de Dieu sont accueillies non seulement les personnes qui souffrent comme Lazare, qui a trouvé une grande consolation et qui mystérieusement représente le Christ, Lui qui a voulu devenir pour nous le pauvre Lazare; mais il y a plus encore : des souffrances des témoins provient une force de purification et de renouveau, parce qu'elle est une actuali-

sation de la souffrance même du Christ, et qu'elle transmet aujourd'hui son efficacité salvatrice.

Nous sommes ainsi arrivés à une ultime interrogation : que signifie dans son ensemble (dans ses trois parties) le « secret » de Fatima ? Que nous dit-il à nous ? Avant tout, nous devons affirmer avec le Cardinal Sodano : « Les situations auxquelles fait référence la troisième partie du « secret » de Fatima semblent désormais appartenir au passé ». Dans la mesure où des événements particuliers sont représentés, ils appartiennent désormais au passé. Ceux qui attendaient des révélations apocalyptiques excitantes sur la fin du monde et sur le cours futur de l'histoire seront déçus. Fatima n'offre pas de telles satisfactions à notre curiosité, comme du reste en général la foi chrétienne ne veut pas et ne peut pas être une pâture pour notre curiosité. Ce qui reste, nous l'avons vu dès le début de notre réflexion sur le texte du « secret » : l'exhortation à la prière comme chemin pour le « salut des âmes » et, dans le même sens, l'appel à la pénitence et à la conversion.

Je voudrais enfin reprendre encore une autre parole-clé du « secret » devenue célèbre à juste titre : « Mon Cœur Immaculé triomphera ». Qu'est-ce que cela signifie ? Le Cœur ouvert à Dieu, purifié par la contemplation de Dieu, est plus fort que les fusils et que les armes de toute sorte. Le *fiat* de Marie, la parole de son cœur, a changé l'histoire du monde, parce qu'elle a introduit le Sauveur dans le monde – car, grâce à son « *oui* », Dieu pouvait devenir homme dans notre monde et désormais demeurer ainsi pour toujours. Le Malin a du pouvoir sur ce monde, nous le voyons et nous en faisons continuellement l'expérience ; il a du pouvoir parce que notre liberté se laisse continuellement détourner de Dieu. Mais, depuis que Dieu lui-même a un cœur d'homme et a de ce fait tourné la liberté de l'homme vers le bien, vers Dieu, la liberté pour le mal n'a plus le dernier mot. Depuis lors, s'imposent les paroles : « Dans le monde, vous trouverez la détresse, mais ayez confiance ; moi je suis vainqueur du monde » (*Jn* 16, 33). Le message de Fatima nous invite à nous fier à cette promesse.

Joseph Card. Ratzinger
Préfet de la Congrégation
pour la Doctrine de la Foi

TABLE DES MATIÈRES

Page

PREFACE DE L'EDITEUR 5

INTRODUCTION AUX MEMOIRES DE SOEUR LUCIE 7

1. Biographie inachevée de Lucie 8
2. Autour de la physionomie littéraire de Lucie 11
3. Genre littéraire des Mémoires 13
4. Thème des Mémoires 15

PREMIER MEMOIRE

Introduction 33
Préface 34

1. Prière et Obéissance 34
2. Silence concernant quelques sujets 34
3. Prière à Jacinthe 36

I. PORTRAIT DE JACINTHE

1. Tempérament 37
2. Délicatesse de l'âme de Jacinthe 38
3. Amour du Christ Crucifié 39
4. Sensibilité 40
5. Catéchèse enfantine 41
6. Jacinthe petite bergère 43
7. Première Apparition 45
8. Méditation sur l'Enfer 46
9. Amour des pécheurs 47
10. Résistance de la famille 49
11. Amour du Saint Père 51
12. En prison à Ourém 52
13. Le chapelet dans la prison 53
14. Affection pour le bal 54

II. APRES LES APPARITIONS

1. Oraisons et sacrifices au Cabeço 55
2. L'inconvénient des interrogatoires 56
3. Le Père Cruz 57
4. Les grâces obtenues par Jacinthe 57
5. Nouveaux sacrifices 58

III. MALADIE ET MORT DE JACINTHE

1. Jacinthe, victime d'une pneumonie 59
2. Visite de Notre Dame 61
3. A l'hôpital d'Ourém 62
4. Retour à Aljustrel 62
5. Nouvelles visites de Notre Dame 63
6. Départ pour Lisbonne 65

APPENDICE 66

DEUXIEME MEMOIRE

Introduction 67
Préface 68

I. AVANT LES APPARITIONS

1. Enfance de Lucie 69
2. Divertissements populaires 70
3. Première Communion 71
4. Sourire de la Mère de Dieu 73
5. Veillée d'Espérance 74
6. Le grand jour 74
7. Famille de Lucie 75
8. Réflexions de l'Auteur 77

II. LES APPARITIONS

1. Manifestations en 1915 77
2. Apparitions de l'Ange en 1916 79
3. Problèmes de famille 82
4. Apparitions de Notre Dame 85
5. Les doutes de Lucie 87

6. Jacinthe et François encouragent Lucie 88
7. Incrédulité de la mère de Lucie 91
8. Menaces du Préfet 92
9. Préjudices causés à la famille 93
10. Aide spirituelle 94
11. A la prison d'Ourém 95
12. Mortifications et souffrances 96
13. Le 13 Septembre 98
14. Esprit de sacrifice de Lucie 99
15. Une étrange visite 100
16. Le 13 Octobre 101
17. Interrogatoires de prêtres 102

III. APRES LES APPARITIONS

1. Lucie va à l'école 105
2. Attitude du Curé 105
3. Communion dans la souffrance 108
4. Interdiction du pèlerinage 110
5. La mère de Lucie gravement malade 112
6. Mort du père de Lucie 114
7. Maladie de Jacinthe et de François 114
8. Lucie tombe malade aussi 117
9. Première rencontre avec l'Evêque 119
10. Départ de Fatima 120

EPILOGUE 121

1. Encore quelques petits détails concernant Jacinthe 122
2. Pouvoir d'attraction de Lucie 122
3. Bonne mémoire de la Voyante 123

TROISIEME MEMOIRE

Introduction 125
Préface 126

1. Quel est le secret? 126
2. Vision de l'enfer 127
3. Forte impression sur Jacinthe 128
4. Regard rétrospectif de Lucie 131

5. Le Cœur Immaculé de Marie 131
6. Jacinthe voit le Saint-Père 132
7. Visions de la Guerre 133
8. Interprétation du Silence de Lucie 135
9. Amour de Jacinthe pour le Cœur Immaculé de Marie 137

Epilogue 138

QUATRIEME MEMOIRE

Introduction 139
Préface 140

1. Confiance et abandon 140
2. Dépouillement total 140
3. Assistance de l'Esprit-Saint 141

I. PORTRAIT DE FRANÇOIS

1. Spiritualité 142
2. Inclinations naturelles 144
3. Participation aux apparitions de l'Ange 145
4. Influence de la première apparition de Notre Dame 147
5. Influence de la seconde apparition 150
6. François encourage Lucie 151
7. Influence de la troisième apparition 151
8. Son comportement à Ourém 152
9. Influence des dernières apparitions 154
10. Faits et Chansons 155
11. François, petit moraliste 160
12. Amour du recueillement et de la prière 161
13. Vision du démon 163
14. Fioretti de Fatima 164
15. Autres faits 166
16. François tombe malade 169
17. Sainte Mort 171
18. Autres chansons 172

II. HISTOIRE DES APPARITIONS

Préface 174

1. Les apparitions de l'Ange 175
2. Silence de Lucie 179
3. 13 Mai 180
4. 13 Juin 182
5. 13 Juillet 184
6. 13 Août 186
7. 13 Septembre 187
8. 13 Octobre 188

Epilogue 189

III. AUTRES SOUVENIRS SUR JACINTHE

1. Une guérison miraculeuse 190
2. Retour d'un fils prodigue 191

IV. REPUTATION DE SAINTETE DE JACINTHE

1. Indication 192
2. Jacinthe, miroir de Dieu 193
3. Jacinthe, exemple de vertus 194
4. François était différent 197

Epilogue 199

APPENDICE I 201

APPENDICE II 204

APPENDICE IIII 207

Impressão e Acabamentos – Gráfica Almondina – Torres Novas
Depósito Legal: 281 739/08

DEUS FEZ-SE HOMEM EM MARIA